Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 117
JUIN
2025

INCAS

INCAS

L'ÉCLAT D'UNE CIVILISATION

RADIOACTIVITÉ
Des rayons X
à la bombe H

NOUVEAU

Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE

XIXE SIÈCLE

DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE À LA CONQUÊTE COLONIALE

XIXe SIÈCLE - DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE À LA CONQUÊTE COLONIALE

UN HORS-SÉRIE DE 148 PAGES - **10,90 €**

CHEZ VOTRE **MARCHAND DE JOURNAUX**

ET SUR **BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM**

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 117

PIXABAY

Le dossier

36 Les Incas

- **À la lumière des dernières découvertes.** En s'éloignant des chroniques espagnoles, les découvertes archéologiques majeures des 20 dernières années permettent de réévaluer nos connaissances sur le plus grand empire de l'Amérique précolombienne. ENTRETIEN AVEC PETER EECKHOUT
- **Quand l'Inca gouvernait l'empire.** Quittant les rives du lac Titicaca, les Incas ont bâti aux XVe et XVIe siècles un empire dont l'expansion sacrée leur assura le contrôle d'une grande partie des Andes. PAR CARMEN BERNAND
- **Les quipus, un sac de nœuds ?** Utilisés comme supports d'information, les quipus sont parmi les objets les plus fascinants de la civilisation inca. Et certains ont encore des secrets à livrer… PAR CLAIRE L'HOËR
- **Le Machu Picchu.** Suivre le « chemin de l'Inca » jusqu'au « Vieux Pic » dépasse l'expérience touristique : c'est un voyage qui ouvre le visiteur à l'horizon spirituel des anciens habitants des lieux. PAR CHRISTIANE RANCÉ

Les grands articles

22 Le sac de Constantinople

En 1204, pour trouver les fonds nécessaires à la quatrième croisade, des chevaliers menés par Venise n'hésitent pas à piller la richissime capitale de l'Empire byzantin. PAR DAVID PORRINAS

62 Sissi, une plume trempée dans l'acide

Les poèmes de l'impératrice d'Autriche, qui critiquent avec âpreté la cour qu'elle ne supportait plus, dévoilent d'elle une image moins idyllique que celle offerte par le cinéma. PAR ÁNGELES CASO

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE
Le corsaire Duguay-Trouin
Au XVIIe siècle, sa bravoure a suscité l'admiration de Louis XIV lui-même.

14 L'ÉVÉNEMENT
La conquête de l'Arabie
S'appuyant sur le dogme wahhabite, la famille Saoud a conquis la péninsule.

18 LA VIE QUOTIDIENNE
La coupe « à la garçonne »
Au début du XXe siècle, les femmes aux cheveux courts scandalisent !

76 L'AIR DU TEMPS
Des rayons X à la bombe H
Découverte au début du XXe siècle, la radioactivé a marqué l'Histoire… pour le meilleur et pour le pire.

82 LA GRANDE DÉCOUVERTE
Sur les traces de Calpeia

88 LES GRANDES INVENTIONS
La fourchette

90 LES LIVRES ET L'EXPOSITION
96 L'HISTOIRE EN SORTANT
98 LA QUESTION DES LECTEURS

PORTRAIT POSTHUME DE L'EMPEREUR INCA TÚPAC YUPANQUI. PEINTRE ANONYME. MILIEU DU XVIIIE SIÈCLE. *BROOKLYN MUSEUM, NEW YORK.*

© ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : CARMEN BERNAND, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, ÁNGELES CASO, PETER EECKHOUT, MANUEL JAÉN CANDÓN, FRANÇOIS KASBI, CLAIRE L'HOËR, VICENTE MILLÁN TORRES, CORRADO OCCHIPINTI CONFALONIERI, DAVID PORRINAS, CHRISTIANE RANCÉ, MARTINA TOMMASI, ANA VELASCO MOLPECERES.

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI, LAËTITIA SO

Publicité : DAVID OGER (01 48 88 46 03)

Chargée d'édition web / événements : ORNELLA BLANC-MONALDI

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU
Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)
Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

PEFC 10-31-1141 Certifié PEFC pefc-france.org

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,017 kg/t
Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

FR

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par **MALESHERBES PUBLICATIONS**
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.

OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Les Incas, depuis les aventures de Tintin au cœur du *Temple du Soleil* jusqu'à l'escalade initiatique du Machu Picchu, ne cessent de nous fasciner. Le renouvellement de nos connaissances, s'il met à bas certains préjugés, n'altère pas notre éblouissement pour cette **civilisation riche et raffinée.**
Le plus grand empire d'Amérique précolombienne, qui s'étendait sur près de 1 million de km², assoyait sa domination sur une centaine de peuples et une dizaine de millions de sujets. Mais il ne résista pas, comme chacun sait, à la conquête espagnole. Choc biologique aux effets ravageurs, « génocide involontaire », mais aussi, bien sûr, de façon inévitable, **choc culturel.** C'est justement certaines interprétations biaisées, transmises par les colons européens dans leurs chroniques, que remet en cause la recherche archéologique récente. On ne peut que s'en réjouir.
Mais jusqu'où peut aller notre compréhension intellectuelle ? Ne bute-t-on pas nous-même, sans le savoir, en cherchant à tout prix à extirper les « jugements de valeur », sur une inconsciente paroi intérieure ? Ainsi en est-il du trouble que suscitent les « momies de glace », ces enfants enterrés à la « cime des monts enneigés », selon les mots de Peter Eeckhout.
Ces sacrifices étaient sans doute rares et dépourvus de cruauté sanguinaire. Mais ce long et minutieux cérémonial de jeunes êtres humains promis à la mort, même s'il représente un « acte profondément sacré, une forme de don spécialement précieux », n'en suscite pas moins – et d'autant plus, sans doute, qu'il est pétri de vénération – un indicible et persistant malaise.

ANTIQUITÉ

Un Romain au cerveau… de verre

C'est un phénomène rarissime : découvert en 2018, le cerveau vitrifié d'un jeune homme mort sous les cendres du Vésuve en 79 apr. J.-C. vient de livrer ses secrets aux spécialistes.

Un phénomène extrêmement rare a récemment été identifié sur l'une des victimes de l'éruption de Vésuve, qui eut lieu en 79 apr. J.-C. : le cerveau d'un habitant d'Herculanum a été vitrifié à l'intérieur du crâne. Le jeune homme, dont le corps a été découvert dans les années 1960, se trouvait dans le collège des Augustales (un bâtiment dédié au culte de l'empereur Auguste), allongé dans un lit en bois, au moment de l'éruption qui a recouvert les villes de Pompéi et d'Herculanum d'un épais manteau de roches et de cendres.

Mais c'est seulement en 2018 qu'un anthropologue italien, Pier Paolo Petrone, a remarqué quelque chose de brillant dans le crâne. Aidé d'autres chercheurs, il a mené des études pour confirmer cet étrange phénomène : le tissu cérébral humain avait été transformé en un morceau de verre noir, aux éclats sombres et brillants. Au microscope, on pouvait même discerner l'empreinte des cellules nerveuses, les réseaux de neurones, d'axones et de la moelle épinière.

HERCULANEUM ARCHAEOLOGICAL SITE / AFP

▲ **Fragment du cerveau** vitrifié, découvert dans le crâne d'un jeune homme décédé lors de l'éruption du Vésuve, à Herculanum.

Jeu de températures

Comment expliquer un tel phénomène ? Les chercheurs, qui ont publié les résultats de leur étude dans la revue *Scientific Reports*, concluent qu'un nuage de cendres surchauffé est responsable de cette transformation.

En effet, pour qu'un cerveau se transforme en liquide, il faut une température extrêmement haute, dépassant les 510 °C. Un refroidissement rapide des tissus est ensuite nécessaire, ce refroidissement brutal étant indispensable pour éviter la cristallisation. Le Vésuve aurait donc dégagé dans un premier temps un nuage de cendres brûlantes, qui auraient atteint le jeune homme et se seraient rapidement dissipées. Ce premier nuage serait responsable de la mort de nombreuses personnes à Herculanum, avant que la nuée ardente de pierres et de cendres dévalant la pente du volcan ne recouvre la ville. Aujourd'hui, on ne connaît pas sur Terre d'autre exemple de tissu humain ou animal transformé en verre. ■

ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES

Vue du collège des Augustales, à Herculanum, où a été découvert le corps du jeune homme au cerveau vitrifié.

François Guédé Yiodé doit conserver chez lui les artefacts paléolithiques découverts dans la ville d'Anyama, près d'Abidjan, faute de réserves où les stocker et les protéger.

ISSOUF SANOGO / AFP

PRÉHISTOIRE DE L'AFRIQUE

Le désarroi d'un archéologue

Fouilleur attitré d'un site majeur de l'histoire d'*Homo sapiens* en Côte d'Ivoire, François Guédé Yiodé espère, malgré les épreuves, pouvoir exposer ses découvertes dans son pays.

Près d'Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire, dans la ville d'Anyama, des objets et des traces d'un *Homo sapiens* datant de 150 000 ans ont été retrouvés, la présence de notre ancêtre direct y étant beaucoup plus ancienne qu'on ne le pensait. Car, si notre espèce est apparue voilà 300 000 ans, on croyait que, dans un environnement tropical, elle ne remontait qu'à 70 000 ans au maximum. Or, au Paléolithique, le pays était recouvert d'une immense forêt tropicale, dont il ne reste aujourd'hui dans la capitale ivoirienne qu'un parc national de 3 500 ha.

Alerté par un géologue, François Guédé Yiodé, archéologue ivoirien, a commencé ses fouilles en 1982, sur un terrain vague d'un quartier de la ville. Avec d'autres chercheurs, il leur a fallu creuser le sol sur plusieurs mètres de profondeur. S'ils n'ont pas trouvé de restes de squelettes, ils sont tombés sur de nombreux vestiges du Paléolithique : des outils comme des silex tranchants, qui servaient à dépecer les animaux, des pics servant à fendre les matériaux, ou encore des hachoirs. Autant de traces de la présence indéniable d'*Homo sapiens* dans la région à cette époque reculée.

Transformé en carrière

Depuis une quinzaine d'années, les recherches en Préhistoire se sont développées en Côte d'Ivoire, où il existe de nombreux sites. Mais elles restent largement insuffisantes, faute de moyens. Il a ainsi fallu faire analyser une partie du matériel d'Anyama en Allemagne.

François Guédé Yiodé a entassé ses découvertes chez lui, dans des placards, où des cartons emplis d'outils en pierre se sont accumulés. Il regrette que le gouvernement ivoirien ne s'intéresse pas à son travail, pourtant publié dans la prestigieuse revue scientifique *Nature*. S'il a bénéficié de financements étrangers, notamment européens, il a payé de sa poche ses premières années de fouilles ! Récemment, le site qu'il a étudié a été détruit pour être transformé en carrière. Aujourd'hui à la retraite, l'archéologue ivoirien rêve de pouvoir exposer sa collection dans un musée et d'en faire ainsi profiter le grand public. ■

PATRIMOINE

En Isère, les ravages d'un pillage

La soixantaine de trous retrouvés sur le chantier de fouilles d'une villa romaine, au Vernay, sont le dernier exemple en date des désastres que provoquent les « chercheurs de trésor ».

C'est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit : les sites archéologiques sont régulièrement visités par des « chercheurs de trésor » qui tentent leur chance. Récemment, le site gallo-romain du Vernay, à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère), connu pour ses vestiges d'une villa romaine — l'une des plus grosses du sud de la France —, a été pillé. Ce site aristocratique a été occupé en continu de la période gauloise jusqu'à la fin du Moyen Âge. À partir de 15 apr. J.-C., la villa se transforme en palais, dont le bâtiment d'habitation couvre 2,5 ha, ce qui est inhabituel pour l'époque. Sans compter le luxe qui entoure ce complexe : un système de chauffage, des termes, une piscine et une chapelle bâtie au IVe siècle. Cependant, on ignore toujours à qui appartenait cet ensemble.

Vue aérienne du chantier de la villa romaine, au Vernay, où le pillage a été découvert.

PHOTOS : ROBERT ROYET / SERVICE PRESSE

Dégâts irréparables

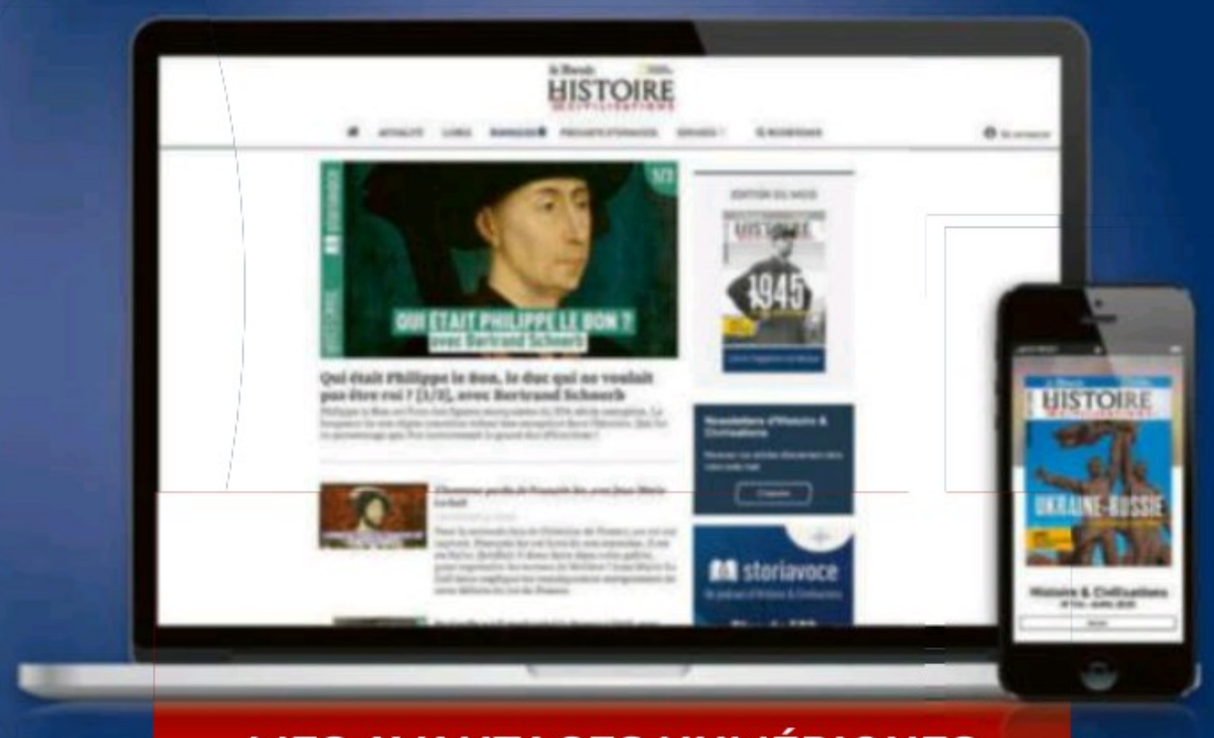
Les intrus n'y sont pas allés de main morte, s'acharnant sur un secteur en cours de fouilles : ils ont creusé une soixantaine de trous à l'aide de pelles, pour passer les détecteurs à métaux. C'est en revenant sur le site, le 26 mars dernier, que Robert Royet, archéologue et ancien conservateur au ministère de la Culture, qui fouille depuis 1995 et dirige le chantier chaque année, a découvert les dégâts : un vrai « massacre » pour l'archéologue, qui y voit une volonté d'aller là où il y aurait des objets précieux (ce qui n'est pas garanti). Il est convaincu que les voleurs ont atteint des dépôts d'offrandes uniques, mais on ne saura peut-être jamais ce qu'ils ont réellement trouvé.

◀ Exemple de trous creusés sur le site. En détruisant les couches stratigraphiques, les pilleurs ont empêché toute étude scientifique ultérieure.

Un immense gâchis pour la science, car le contexte archéologique est détruit lorsque des trous sont faits sans étudier les couches stratigraphiques. Par ailleurs, les vestiges découverts sur ce site (des céramiques, des outils ou une bague en bronze) n'ont pas de grande valeur monétaire. De manière générale, les archéologues constatent que de plus en plus d'amateurs plus ou moins bien intentionnés utilisent des détecteurs de métaux portatifs sur des chantiers, ce qui est illégal. Pour fouiller, il faut en effet obtenir une autorisation nominative, s'appuyant sur un projet scientifique. La municipalité et les archéologues ont déposé une plainte. ■

ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



2 ANS (22 numéros) | **79 €** SEULEMENT — SOIT 10 NUMÉROS **OFFERTS**

> RETROUVEZ CHAQUE MOIS

Un voyage dans le temps : 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.

Une expertise reconnue : historiens, universitaires, journalistes spécialisés… notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.

Une iconographie riche : grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.

MES AVANTAGES NUMÉRIQUES

LE SITE HISTOIRE & CIVILISATIONS

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com

+

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE

Accédez à vos numéros et à l'intégralité des archives du magazine

+

LA CHAÎNE STORIAVOCE

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur la chaîne
storiavoce

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

HISTOIRE & CIVILISATIONS

OUI, JE M'ABONNE POUR :

À COMPLÉTER ET À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante : Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

☐ **2 ANS** (22 nos) pour **79 € SEULEMENT** au lieu de ~~151,80 €~~*
SOIT **48 % D'ÉCONOMIE ou 10 numéros offerts.**
95E11

☐ **1 AN** (11 nos) pour **44 € SEULEMENT** au lieu de ~~75,90 €~~*
SOIT **42 % D'ÉCONOMIE ou 4 numéros offerts.** 95E12

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres *d'Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries…)
☐ des offres des partenaires *d'Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

* *Prix de vente au numéro.* Offre valable jusqu'au 30/09/2025, réservée à la France métropolitaine, pour un premier abonnement. Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Duguay-Trouin, le loyal corsaire de Louis XIV

À la fin du XVII^e siècle, son coup de force contre les marines anglaise et hollandaise ouvre au jeune Malouin une brillante carrière dans la course, remarquée par le roi de France.

Des eaux de la Manche au Brésil

1673

René Duguay-Trouin naît à Saint-Malo. Son père est armateur, et sa mère descend d'une famille de navigateurs.

1689

Il débute sa carrière de corsaire lors de la guerre de la ligue d'Augsbourg, en attaquant des navires anglais et hollandais.

1709

Il est anobli par le roi pour avoir capturé plus de 300 navires marchands et 20 navires de guerre ennemis.

1711

Duguay-Trouin commande une expédition pour capturer et piller Rio de Janeiro.

1736

Après avoir mené une expédition contre le bey de Tunis, René Duguay-Trouin meurt à Paris.

Au XVII^e siècle, la ville bretonne de Saint-Malo, sur la côte de la Manche, devient l'un des principaux ports de France. Ses bateaux de pêche vont jusqu'à Terre-Neuve, et sa flotte marchande commerce avec l'Amérique espagnole, l'Angleterre, la Baltique. Mais tous les marins de Saint-Malo ne sont pas de paisibles commerçants. Beaucoup sont des corsaires en quête de butin, qui s'adonnent à la capture de navires en haute mer.

Contrairement aux pirates, les actions de ces corsaires étaient réglementées par la loi. Le roi de France les autorisait à attaquer les flottes ennemies en temps de guerre grâce à un permis, ou « lettre de marque », qui indiquait le nom du navire et celui du capitaine, ainsi que le nombre de membres d'équipage et de canons à bord. Après chaque action, le butin était partagé entre le roi, les armateurs et l'équipage selon des pourcentages prédéterminés. Le métier de corsaire était donc une profession à part entière, à tel point que de nombreuses familles bretonnes se la transmettaient de génération en génération, bâtissant ainsi des fortunes considérables.

Le baptême du feu… sur mer

René Duguay-Trouin est l'un des plus célèbres corsaires de Saint-Malo. Il est né en 1673, dans une famille d'armateurs malouins, et son père, Luc Trouin de La Barbinais, le destine à une carrière ecclésiastique et l'envoie étudier à Rennes. Mais le jeune homme est bientôt renvoyé du séminaire pour son arrogance et ses aventures amoureuses. Il part ensuite étudier à Caen, mais fréquente plus les cabarets et les salles de jeu que les salles de cours. Son penchant pour les duels à l'épée lui attire des ennuis avec les autorités, raison pour laquelle il s'enfuit à Paris. Il y retrouve son frère aîné, puis décide de retourner à Saint-Malo.

En 1689, à seulement 16 ans, il s'embarque comme volontaire sur une frégate corsaire de 18 canons. Le premier abordage auquel il participe

Louis XIV a recours aux corsaires pour harceler ses ennemis.

Louis XIV sur une médaille de Charles Chéron. XVII^e siècle.
FINE ART / ALBUM

LE ROI-SOLEIL CONSACRE LE HÉROS

« DANS LE COMMANDEMENT de ces vaisseaux et de ces escadres entières [Duguay-Trouin] a montré qu'il est digne des grâces les plus honorables. [...] Il a pris, depuis qu'il s'est adonné à la marine, plus de 300 navires marchands, et 20 vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. » C'est ainsi que Louis XIV justifiait en 1709 sa décision d'anoblir Duguay-Trouin, le plus célèbre de ses corsaires, ainsi que son frère Luc, armateur à Saint-Malo. À cette occasion, dans ses lettres de noblesse, le corsaire se voit attribuer la devise *Dedit haec insigna virtus* : « Le courage lui a donné sa noblesse ».

Portrait de René Duguay-Trouin par Antoine Graincourt. XVIII^e^ **siècle.**

GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS

est dramatique : « Ayant vu notre maître d'équipage, près duquel j'étais, tomber entre les deux vaisseaux, qui en se joignant lui écrasèrent à mes yeux la cervelle et tous les membres, cet objet effrayant m'arrêta, d'autant que [je n'avais] pas, comme lui, le pied marin », écrit-il dans ses *Mémoires*. Ce baptême du feu ne le décourage pas. L'année suivante, il se porte à nouveau volontaire sur une frégate de 28 canons affrétée par son oncle. Lorsqu'ils rencontrent un convoi de 15 navires anglais, il est le premier à se lancer à l'abordage du vaisseau amiral et parvient à capturer son commandant, après l'avoir blessé avec son sabre.

Cette bravoure convainc sa famille de lui confier, l'année suivante, le commandement d'une frégate de 18 canons. Dès lors, sa carrière de corsaire prend son envol. À cette époque, la France mène la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) contre l'Angleterre et les Pays-Bas. Les marines anglaise et hollandaise démontrent bientôt leur supériorité sur la marine française, ce qui conduit Louis XIV à recourir de plus en plus aux attaques corsaires. C'est le contexte idéal pour un jeune homme riche et aventureux comme Duguay-Trouin, dont les nombreux assauts contre des navires ennemis le rendent vite célèbre.

Ainsi, en 1692, il découvre au large des côtes d'Angleterre 30 navires marchands anglais escortés par deux frégates de guerre de 16 canons chacune. Dans ses *Mémoires*, Duguay explique qu'avec sa frégate de 18 canons, « [il] les combatti[t] seul et [se] rendi[t] maître de l'une et de l'autre dans une heure et demie de combat assez vif ». Durant cette action, 12 navires anglais sont capturés et conduits jusqu'à un port breton, pour partager la cargaison.

SAINT-MALO se trouve sur une île reliée au continent par une digue. Ses remparts médiévaux ont été renforcés et agrandis au XVIIe siècle pour la protéger contre l'Angleterre.

RENÉ MATTES / GTRES

En 1694, le jeune Duguay commande la frégate royale *La Diligente*. Lors d'un assaut contre un bateau anglais, il est blessé à la jambe et capturé. Transféré à Plymouth, il est soumis à un emprisonnement sévère, lorsque les Anglais découvrent que, lors d'une occasion précédente, Duguay les avait attaqués en arborant le drapeau anglais. Mais le jeune homme réussit à s'échapper avec l'aide d'une belle commerçante de sa connaissance et de son prétendant, un réfugié français qui était son geôlier.

L'année suivante, Duguay repart à la poursuite des navires anglais et hollandais. Peut-être fallait-il être jeune et téméraire pour réussir dans la course : à seulement 24 ans, il réussit à capturer un convoi hollandais composé de 12 bateaux marchands et de trois navires de guerre. Duguay démontre ainsi au gouvernement l'efficacité de ses tactiques de corsaire, et, en 1697, il devient de plein droit capitaine de frégate dans la flotte de la Marine royale.

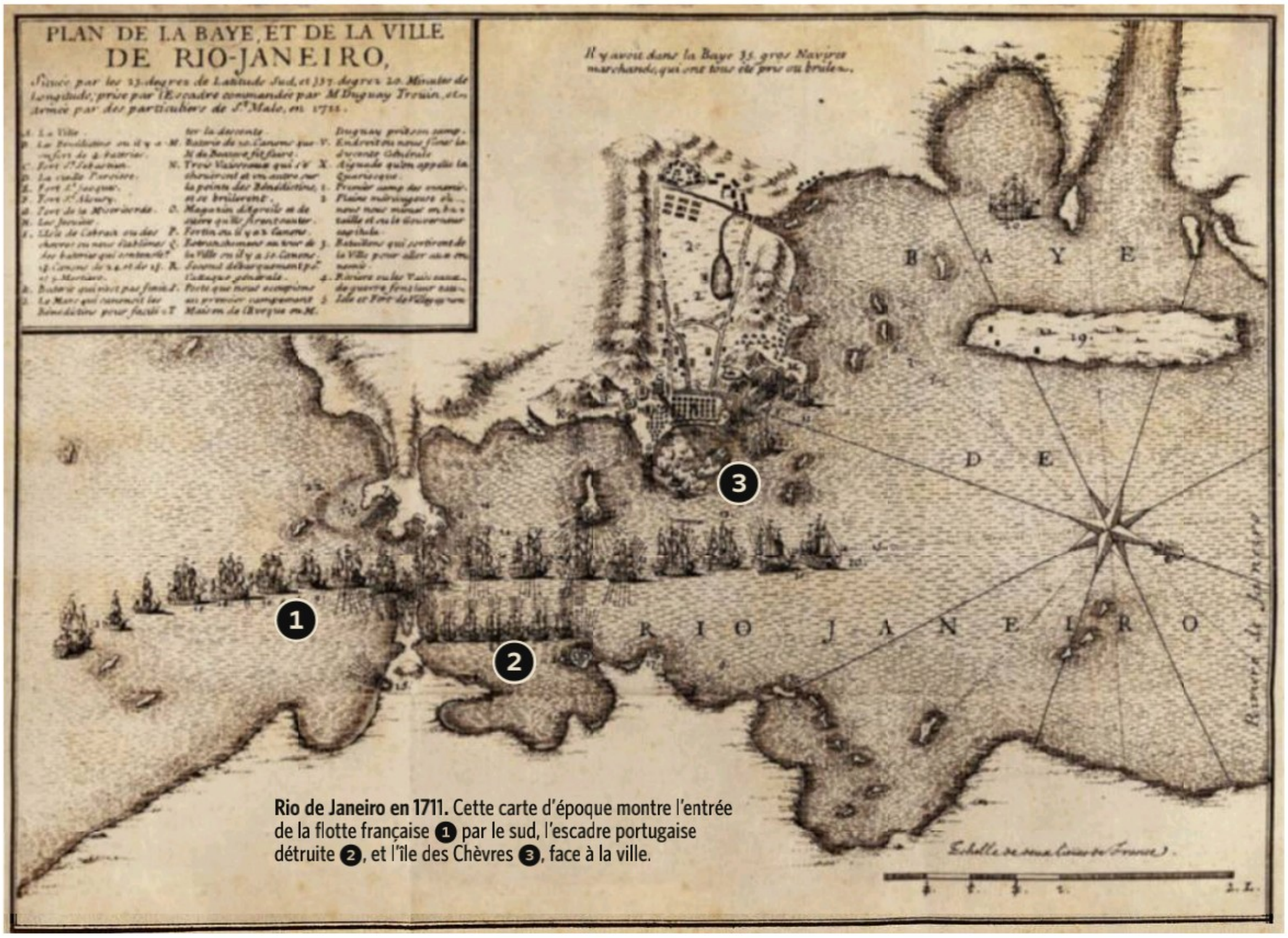
Dans la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714), le corsaire breton joue un rôle encore plus important que dans le conflit précédent. Parmi ses nombreux succès, il faut mentionner sa victoire sur une flotte de 70 navires anglais au large du Portugal, un exploit qui lui vaut d'être décoré par Louis XIV du titre de c hevalier de l'ordre de Saint-Louis pour ses services. Le souverain a une telle confiance en Duguay qu'en 1711 il lui confie la mission la plus audacieuse

OBÉISSANCE AVEUGLE

EN TANT QUE CHEF, Duguay-Trouin était très respecté de ses hommes, car ils savaient qu'il ne les exposerait pas inutilement au danger. C'est pourquoi « ils ne manquaient presque jamais d'exécuter [...], soit à la mer, soit à terre, les ordres et les mouvements que je leur avais marqués », se souvient le corsaire.

Figure de proue représentant Duguay-Trouin. *Musée d'Histoire, Saint-Malo.*

BRIDGEMAN / ACI



Rio de Janeiro en 1711. Cette carte d'époque montre l'entrée de la flotte française ❶ par le sud, l'escadre portugaise détruite ❷, et l'île des Chèvres ❸, face à la ville.

ADHOC-PHOTOS / ALBUM

et la plus spectaculaire de sa carrière : la prise de Rio de Janeiro.

En 1710, le capitaine Duclerc, également corsaire au service du roi, avait lancé une attaque contre ce qui était le principal port du Brésil portugais, mais il avait été capturé avec 600 de ses hommes et assassiné plus tard dans de sombres circonstances. Pour venger cette mort et libérer les marins prisonniers, Louis XIV organise une nouvelle expédition. Il confie à Duguay-Trouin le commandement d'une flotte de 15 navires transportant 6 000 hommes. Les caisses de l'État étant vides, l'expédition doit être financée par les armateurs malouins, qui espèrent en tirer un gros profit.

Rio est prise en deux jours

Après un voyage de trois mois, la flotte arrive à destination le 12 septembre. Francisco de Castro Morais, le gouverneur de la colonie portugaise, pèche par présomption ; convaincu que la forteresse est imprenable, il ne prend pas la flotte ennemie trop au sérieux. En moins d'une heure, pourtant, celle-ci réussit à conquérir l'île des Chèvres, située juste face à la ville. Le 19 septembre, après avoir positionné son artillerie, Duguay-Trouin exige du gouverneur qu'il se rende, et, devant son refus, il donne l'ordre du bombardement de Rio. La flotte ennemie est elle aussi attaquée, et sept bateaux sont incendiés. Deux jours plus tard, la ville est aux mains des Français.

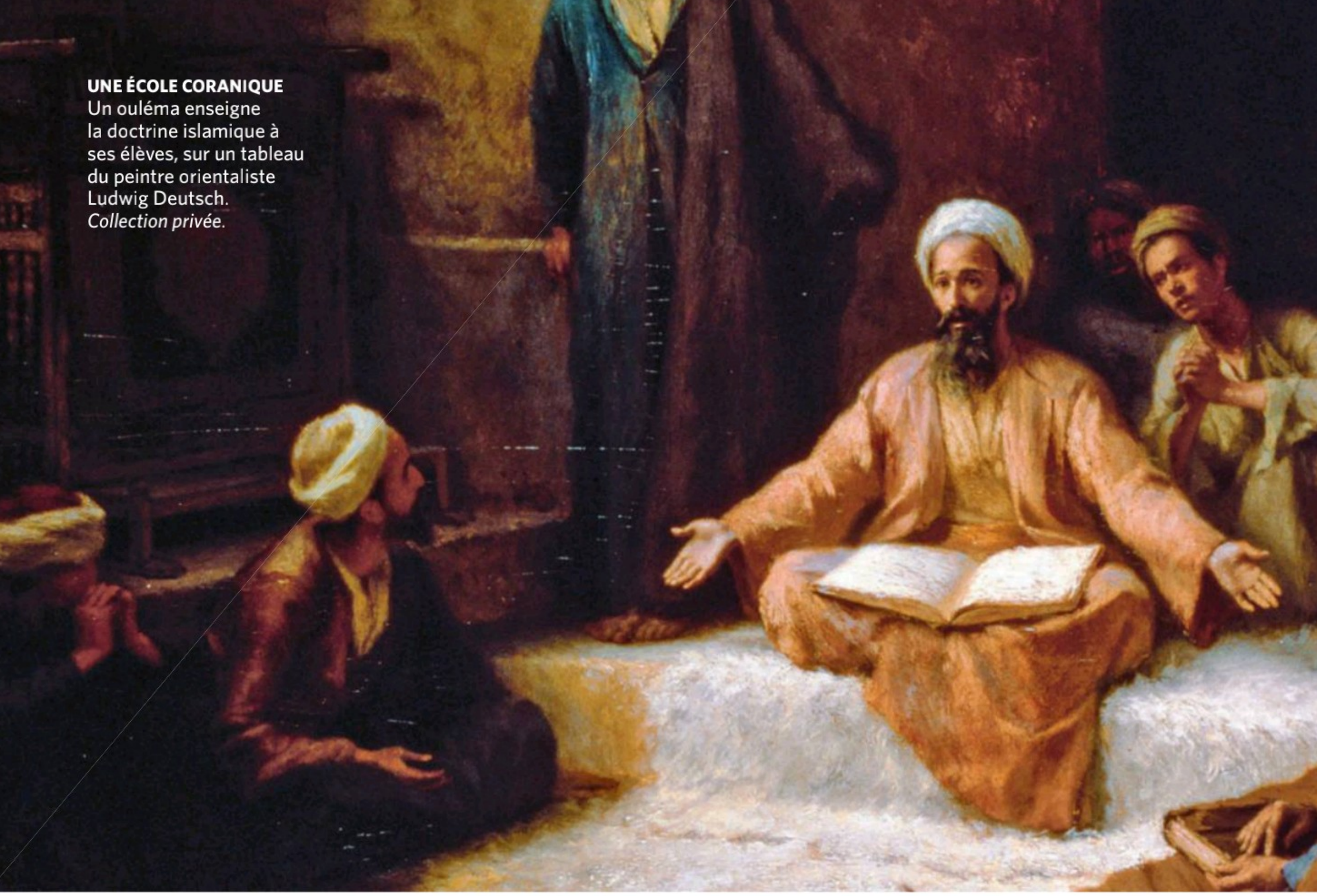
Duguay-Trouin se met aussitôt à négocier à la manière corsaire. Il menace le gouverneur de détruire la ville s'il ne lui paie pas une rançon satisfaisante. Le Portugais offre 600 000 cruzados, montant que Duguay refuse, même s'il doit finalement se contenter de 10 000 cruzados et de 500 caisses de sucre. De plus, il vend aux citoyens les biens que ses troupes ont pillés dans les maisons. Malgré la perte d'un navire lors du voyage de retour, le bilan de l'expédition est extraordinaire : les armateurs réalisent un bénéfice de 92 % !

L'expédition de Rio de Janeiro consacre Duguay-Trouin comme l'un des plus grands marins de l'époque du Roi-Soleil. Il occupe des postes prestigieux dans la Marine, et lorsqu'il vient à Versailles les dames l'entourent pour « voir un héros vivant ». À la demande de ses amis, il écrit des *Mémoires*, qui brossent de lui le portrait d'un marin courageux, d'un meneur né et d'un homme dévoué au service de son roi. ■

MARTINA TOMMASI
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

TEXTE
Mémoires de Duguay-Trouin, corsaire du Roi-Soleil
R. Duguay-Trouin, Nouveau Monde, 2021.



UNE ÉCOLE CORANIQUE
Un ouléma enseigne la doctrine islamique à ses élèves, sur un tableau du peintre orientaliste Ludwig Deutsch. *Collection privée.*

Comment l'Arabie est devenue saoudite

Au XVIIIe siècle, la famille Saoud adopte le credo fondamentaliste d'Ibn Abd al-Wahhab pour justifier ses désirs de conquête et étendre ses domaines dans le désert arabe.

« Les cruautés qu'ils commirent sont inouïes ; vieillards, femmes, enfants, tout périt sous leur glaive impitoyable ; on les vit même dans la fureur qui les animait, éventrer les femmes enceintes, et mettre en pièces sur les membres sanglants le fruit qu'elles portaient. » C'est ainsi que l'écrivain orientaliste Jean-Baptiste Rousseau décrit la prise de la ville irakienne de Kerbala, le 20 avril 1801. Les assaillants – 15 000 hommes venus d'Arabie – laissent 4 000 morts sur leur passage et dévastent des monuments comme le mausolée de l'imam Hussein, le lieu le plus vénéré des musulmans chiites. Ils le transforment en lieu d'aisance et abattent les dômes des minarets, croyant qu'ils sont en or. Rousseau raconte que 200 chameaux ont été nécessaires pour transporter l'énorme butin de la ville saccagée.

Ces guerriers impitoyables ne sont pas un groupe de bandits incontrôlés, mais le bras armé d'un mouvement religieux né un demi-siècle plus tôt dans le centre de l'Arabie. Ils sont connus sous le terme de wahhabites, d'après le nom du religieux qui a établi leur doctrine, Mohammed ibn Abd al-Wahhab.

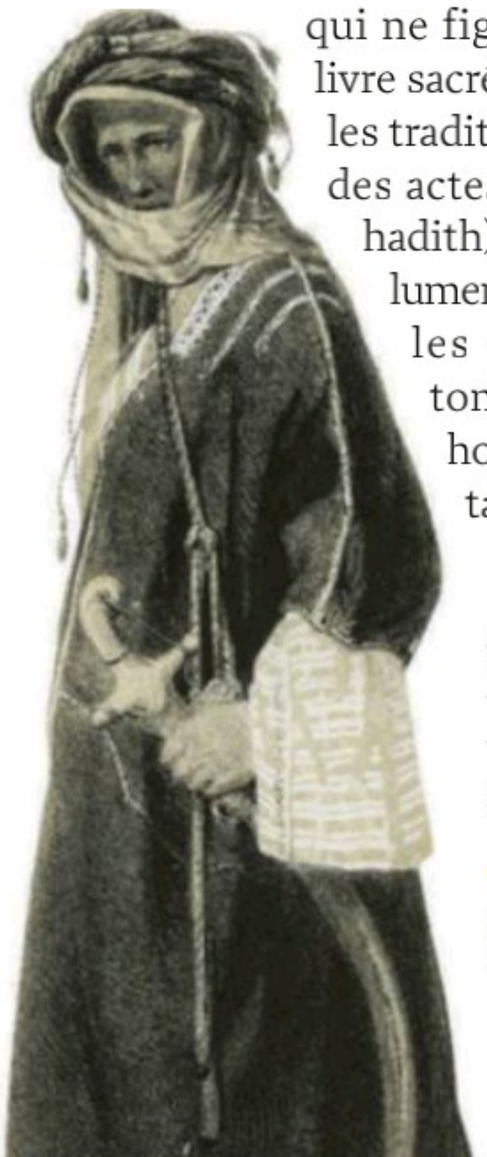
Né en 1703 dans la région du Nadjd, au centre de l'Arabie, Ibn Abd al-Wahhab suit une formation de théologien à Damas et au Caire. À son retour dans sa ville natale, Uyayna, il développe sa propre doctrine religieuse fondée sur le *tawhid* (la croyance en un Dieu unique), ce qui conduit ses disciples à se désigner sous le nom

BRIDGEMAN / ACI

BRIDGEMAN / ACI

AU CŒUR DU NADJD
Le mouvement wahhabite naît dans le Nadjd, une région du centre de la péninsule Arabique, qui vit isolée du monde musulman depuis le xᵉ siècle. Ses habitants sont, pour la plupart, des groupes nomades en conflit permanent. Ci-dessus, une carte hollandaise de l'Arabie en 1744. *British Library, Londres.*

d'*al-muwahhidun*, « les unitariens ». Partant d'une interprétation absolument littérale du Coran, Ibn Abd al-Wahhab prône le retour aux coutumes et aux usages des premiers musulmans, ne permettant aucune innovation. Tous les comportements qui ne figurent pas dans le livre sacré de l'islam et dans les traditions des paroles et des actes du Prophète (les hadith) doivent être absolument réprimés, comme les pèlerinages aux tombeaux des saints hommes, l'ornementation des mosquées ou la simple consommation de café et de tabac. Ceux qui s'opposent à leurs desseins sont accusés d'être de faux musulmans et des apostats, une peine passible de mort dans l'islam. Les nomades de la région du Nadjd, pour la plupart analphabètes et peu zélés en ce qui concerne leurs devoirs religieux, sont considérés comme des infidèles, contre lesquels il est légitime de déclarer le djihad.



Cheikh wahhabite d'après une publication française de 1839.
ALBUM

Grâce à l'aide des Saoud, Ibn Abd al-Wahhab répand sa doctrine par le sang et le feu.

Au début, Ibn Abd al-Wahhab ne rencontre pas beaucoup de succès dans sa prédication, et il est même expulsé d'Uyayna, sa ville natale. Sa chance tourne en 1744, lorsqu'il s'installe à Dariya, une ville près de Riyad, la capitale du Nadjd, dirigée par le chef Mohammed ibn Saoud. La rencontre entre Ibn Abd al-Wahhab et Ibn Saoud marquera l'histoire de la péninsule Arabique jusqu'à nos jours. Une symbiose parfaite se crée entre les deux hommes. Ibn Abd al-Wahhab a besoin d'un protecteur doté d'une force militaire pour imposer sa doctrine, tandis qu'Ibn Saoud voit dans la doctrine du prédicateur une justification religieuse à son désir de dominer le reste des tribus d'Arabie.

Toute résistance est écrasée

Avec la protection des Saoud, Ibn Abd al-Wahhab commence à combattre ceux qui n'acceptent pas ses idées. Dans les villes voisines, le nouveau credo est imposé par le sang et le feu. Cependant, la résistance au mouvement wahhabite est féroce. Les Saoud mettent ainsi près de trois décennies pour s'emparer de toute la région du Nadjd. Riyad ne tombera

LE PALAIS DE SALWA, à Dariya, était la résidence des princes de la maison des Saoud pendant le premier émirat saoudien.

XAVIER ARNAU / GETTY IMAGES

sous contrôle wahhabite qu'en 1773. Entre-temps, dans le nouvel émirat saoudo-wahhabite, les compétences des deux pouvoirs qui le soutiennent sont clairement définies. Ibn Abd al-Wahhab est proclamé cheikh, cadi (juge) et imam, et il devient la principale autorité en matière religieuse. Les questions doctrinales, l'éducation et la propagande restent sous son contrôle. De son côté, Ibn Saoud — et à partir de 1765 Abdelaziz, son fils et successeur — est élevé au rang d'émir, position qui lui permet de s'emparer de l'administration et, surtout, de prendre le contrôle des impôts.

La mort d'Ibn Abd al-Wahhab en juin 1792 n'empêche pas les wahhabites de franchir les frontières de la région du Nadjd pour attaquer la région de l'actuel Qatar et celle d'Oman. Leur véritable objectif se situe cependant à l'ouest de la péninsule : La Mecque et Médine, les lieux les plus saints de l'islam, alors sous la souveraineté de l'Empire ottoman. Dès les premières étapes de l'expansion wahhabite, des sonnettes d'alarme retentissent parmi les autorités des deux villes, ouvertement hostiles aux adeptes de la nouvelle doctrine. Malgré cela, quelques réunions ont lieu, qui parviennent à un accord en 1798. Cependant, le saccage dévastateur de Kerbala en 1801 fournit aux wahhabites le butin dont ils ont besoin pour se lancer à la conquête de la région du Hedjaz, sur la côte occidentale de l'Arabie.

Les wahhabites prennent Taëf, près de La Mecque, où ils exécutent tous les hommes adultes et réduisent en esclavage les femmes et les enfants. C'est un avertissement pour leurs prochains objectifs. En 1805, Médine

UNIVERSITÉ D'ONAIZAH, ARABIE SAOUDITE

ŒUVRE DE PROPAGANDE

IBN ABD AL-WAHHAB accordait une grande importance à la promotion de son idéologie dans le monde musulman. Actuellement, une vingtaine de ses textes de différentes natures continuent de circuler largement. L'image ci-contre illustre l'un de ses écrits les plus importants sur les préceptes wahhabites concernant la prière : *Les Trois Fondements et leurs preuves*.

L'action d'Ibn Saoud

APRÈS QUE LES SAOUD ont repris le contrôle de Riyad en 1824, ils ont été constamment menacés par l'Empire ottoman et par un autre puissant lignage arabe, les Rachid, qui les ont finalement expulsés de la capitale en 1891. Leur État semblait définitivement détruit. Mais 11 ans plus tard, le jeune Abdelaziz, connu sous le nom d'Ibn Saoud, a pu reprendre Riyad. Après la Première Guerre mondiale, l'émir a étendu son pouvoir sur toute l'Arabie, comme ses ancêtres l'avaient fait un siècle plus tôt : en 1924, il a occupé La Mecque, puis Médine l'année suivante, et il est devenu le premier roi d'Arabie saoudite en 1932.

Abdelaziz ibn Saoud, fondateur et premier roi de l'actuelle Arabie saoudite, vers 1910.

GRANGER / ALBUM

tombe sans coup férir et, un an plus tard, c'est le tour de La Mecque.

Les dommages causés par les wahhabites au patrimoine monumental de la péninsule Arabique sont d'une ampleur jamais vue jusque-là dans le monde musulman. À Médine, ils ordonnent la destruction de tous les monuments objets de vénération, y compris les tombeaux de personnages très appréciées des musulmans ; seul celui du Prophète est sauvé. Ils appliquent aussi des mesures de justice sociale, comme la suppression de toutes les taxes illégales prélevées sur les pèlerins au profit des autorités de La Mecque, ce qui explique pourquoi ces dernières tentent de discréditer le nouveau credo.

La conquête de La Mecque et de Médine force l'Empire ottoman à réagir, puisqu'il détenait la souveraineté sur toute la péninsule Arabique occidentale depuis le XVIe siècle. Perdre leur rôle de gardiens des lieux saints de l'islam est quelque chose que les sultans ne peuvent se permettre, s'ils veulent rester à la tête du monde musulman. La personne chargée de restaurer le pouvoir ottoman est l'énergique gouverneur d'Égypte, Méhémet-Ali.

Les Ottomans réagissent

En août 1811, Méhémet-Ali prend Yanbu, sur la côte ouest de l'Arabie, et y établit son quartier général. Bien que les troupes saoudiennes aient réussi à surprendre par une embuscade une colonne avançant vers Médine, les forces égyptiennes occupent la ville après un siège bref en novembre 1812. Un an plus tard, il se produit la même chose à La Mecque. Puis les Ottomans entreprennent d'éradiquer les wahhabites et la tribu des Saoud dans la région du Nadjd, lors d'une campagne qui culmine avec la prise de Dariya en 1818. Quelque 400 fils et petits-fils d'Ibn Abd al-Wahhab sont déportés en Égypte, ainsi que l'émir Abdallah, le petit-fils d'Abdelaziz, emmené à Constantinople, où il est décapité.

Mais ce n'est pas la fin du wahhabisme : le credo continue à se répandre dans le monde musulman par des voies diverses, comme les caravanes annuelles de pèlerins. La famille Saoud rétablit son émirat en 1824, limité à la région du Nadjd. Un siècle plus tard, grâce aux armes et aux fonds fournis par les Britanniques, l'objectif sera atteint : dominer la majeure partie de la péninsule Arabique pour fonder l'actuel royaume d'Arabie saoudite. ■

VICENTE MILLÁN TORRES
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Arabie saoudite. Des origines au XXIe siècle
J. Bourgeois, J. Béjuis, É. Paul, Hémisphères / Maisonneuve & Larose, 2022.

« À la garçonne », la coiffure de la femme moderne

Au début du XX^e siècle, cette coupe courte, très audacieuse, devient le symbole de l'émancipation des femmes.

La Première Guerre mondiale joue un rôle fondamental pour la diffusion d'un nouveau style de mode qui affecte les tenues, les coiffures et les attitudes. Les jupes se relèvent, les jambes s'exposent dans des bas en soie, les corsets sont remplacés par des soutiens-gorge, et il devient habituel pour les femmes les plus jeunes de se maquiller les lèvres et de se repoudrer en public. Les bottes et les chaussures qui cachent le cou-de-pied sont remplacées par des ballerines à talons hauts, et les gants sont utilisés moins fréquemment. Les chapeaux, de grandes dimensions avant la guerre, se réduisent et prennent une forme de cloche, reproduction en feutre de la coiffure à la mode. La mise en valeur des formes féminines – une poitrine généreuse associée à une taille étroite – est abandonnée pour un style plus masculin, avec des robes aux lignes droites. Cependant, le changement le plus provocateur dans l'apparence des femmes est sans aucun doute la mode des cheveux courts.

Interdit par la Bible

Porter les cheveux longs est une tradition ancestrale, approuvée par la Bible elle-même : « Mais si une femme a une longue chevelure, c'est une gloire pour elle », affirme saint Paul dans son épître aux Corinthiens. La chevelure est considérée comme un élément essentiel de l'identité féminine, alors que les cheveux courts sont vus comme un indice de maladie ou de pauvreté. Il était en effet habituel que les femmes en situation de précarité se coupent les cheveux pour les vendre à l'instar de Fantine, dans *Les Misérables* de Victor Hugo, ou de Jo, l'une des *Quatre Filles du docteur March*, de Louisa May Alcott. Dans *Le Cadeau des rois mages*, d'O. Henry, deux jeunes mariés qui vivent dans la pauvreté sacrifient chacun leur bien le plus cher pour faire un cadeau à l'autre : elle vend ses cheveux et lui, sa montre.

Toutefois, les cheveux courts chez les femmes ne sont pas une nouveauté. Durant les deux dernières décennies du XIX^e siècle, de nombreuses allusions dans la presse, parfois sur un ton critique mais souvent indulgentes, sont faites à des femmes qui portent les cheveux

EUGENE ROBERT RICHEE / GETTY IMAGES

L'ACTRICE Louise Brooks vers 1928, avec la coupe bob qui l'a rendue célèbre. Photographie d'Eugene Robert Richee.

ACI

LES GIBSON GIRLS

DANS LA DERNIÈRE DÉCENNIE DU XIX^E SIÈCLE, le dessinateur américain Charles Dana Gibson met à la mode les Gibson Girls. Ses dessins montrent des jeunes filles avec les cheveux relevés dans des chignons sophistiqués, qui donnent une apparence de relâchement typique de la Belle Époque.

Gibson Girl. Dessin de C. D. Gibson. Vers 1902.

courts. En 1884, un article d'un journal d'Indianapolis censure légèrement la nouvelle tendance : « La mode de porter les cheveux très courts gagne rapidement du terrain en Europe comme aux États-Unis, et il est surprenant de découvrir combien de dames sont disposées à sacrifier leurs précieuses crinières pour cette mode passagère. » Déjà à l'époque, on justifie cette mode en expliquant que les cheveux courts sont plus pratiques pour le travail et la vie quotidienne que les coiffures compliquées et les chapeaux tape-à-l'œil à la mode. Certaines personnes

À l'origine du *Dutch bob* de Louise Brooks

DANS LES ANNÉES 1920, plusieurs célébrités féminines se démarquent par leurs cheveux courts, comme la styliste Coco Chanel, la chanteuse et danseuse Joséphine Baker et l'actrice Louise Brooks. Cette dernière raconte ce qui s'est passé lorsque sa mère a voulu l'initier à la danse à ses 10 ans : « Mon père pensa que j'avais été mutilée lorsque Mère, pour améliorer mon apparence sur scène, avait demandé à un barbier de couper mes longues tresses noires et faire du reliquat de mes cheveux un *dutch bob* avec une frange. » Plus tard, à 17 ans, et alors qu'elle est déjà à Hollywood, une amie l'amène chez un coiffeur célèbre, Saveli, qui a « taillé ma frange en une ligne au-dessus de mes sourcils, modelé les côtés en pointes sur mes joues et a coupé mes cheveux sur la nuque ».

Une *flapper* vêtue à la mode des années 1920, fumant avec un fume-cigarette.

HULTON ARCHIVE / GETTY IMAGES

les recommandent pour des questions d'hygiène : l'industriel Andrew Carnegie explique en 1906, devant une assemblée d'étudiantes, que les cheveux courts attirent moins de germes et sont plus hygiéniques que les cheveux longs.

Néanmoins, c'est au début du XX^e siècle que les cheveux courts deviennent un phénomène de mode. C'est à cette époque qu'apparaît un type de coiffure où les cheveux sont coupés au niveau de la nuque et en frange sur le front. En France, c'est le coiffeur Antoine de Paris, pseudonyme d'Antoni Cierplikowski, qui le popularise en 1909 en s'inspirant des images de Jeanne d'Arc et de la coiffure des pages de la fin du Moyen Âge.

Raffiné et chic

Aux États-Unis, cette coupe s'appelle le *bob*. Ce terme vient d'une coupe pour enfant appelée *Dutch bob*, le « bob hollandais ». Le célèbre écrivain Francis Scott Fitzgerald a dédié à cette nouvelle mode sa première nouvelle, *Bernice se coiffe à la garçonne*, publiée en 1920. L'histoire a pour personnage Bernice, une jeune fille d'un petit village du Wisconsin qui rend visite à sa cousine de la ville, Marjorie, qui fréquente la jeunesse dorée. Cette dernière veut se débarrasser de Bernice, qu'elle trouve ennuyeuse, en lui faisant une blague de mauvais goût. Toutes deux sont les nièces d'une dame aux idées conservatrices, qui n'arrête pas de critiquer les filles qui se se font couper les cheveux comme un garçon. Marjorie convainc Bernice que, pour être populaire, elle doit se couper les cheveux et se présenter ainsi au bal qu'organise la tante. La jeune fille, naïve, se rend chez un barbier et stupéfait les clients en demandant à ce que ses cheveux soient coupés comme ceux d'un garçon. Lorsqu'elle sort, elle se rend compte que sa nouvelle coupe, au lieu d'impressionner ses amis, la ridiculise

ALBUM

Betty Boop, avec sa petite robe et ses cheveux courts et bouclés, incarne la *flapper*.

Betty Boop, personnage crée par Max et Dave Fleischer en 1930.

UN STYLE QUI CHOQUE

LE TERME de « garçonne » fait référence aux filles qui adoptent l'apparence et le comportement de leurs homologues masculins. Plus qu'une simple tendance, la nouvelle mode remet en question la répartition classique des rôles entre les deux sexes. Dans le roman *La Garçonne*, un jeune homme dont la protagoniste tombe amoureuse ne peut éviter de sentir mal à l'aise : « Au fond, dit-elle, c'est ma coiffure que tu n'aimes pas ? Sois franc. [...] — Eh bien ! oui, cela te donne un air masculin, que tout le reste dément. — Ça te choque ? — Non... oui... ça me choque comme un manque d'harmonie, voilà tout. »

Deux femmes et une adolescente dans un catalogue de mode français de 1928.

© KHARBINE-TAPABOR / ALBUM

complètement. Mais elle tient sa vengeance la nuit même...

Dans les grandes villes, le *bob cut* est plus raffiné et plus chic, avec les cheveux taillés en deux pointes saillantes sur les joues et coupés court sur la nuque. À partir de 1915, la célèbre danseuse Irene Castle le rend à la mode, mais c'est le cinéma qui le consacre. La première star à l'arborer sur le grand écran est Mary Thurman, qui, en 1921, invente le style tel qui sera diffusé par la suite : lisse, ciré, avec un effet appliqué qui donne l'impression que les cheveux sont mouillés. Dans ses interviews, elle assure qu'elle l'a imaginé après une baignade. « Certaines personnes me disent que cette coupe est fantastique et d'autres qu'elle est horrible. Mais moi, je l'adore, et elle est très confortable. Elle me fait sentir de nouveau comme une petite fille », déclare-t-elle à une occasion.

Lors des années suivantes, le *bob cut* devient la coupe caractéristique des *flappers*, nom donné aux jeunes filles modernes, incarnées par un personnage populaire des dessins animés, Betty Boop, avec sa petite robe courte, ses gestes suggestifs et ses cheveux courts et bouclés.

Un choix de vie

En Europe, l'équivalent du *bob cut* est la coiffure « à la garçonne ». Le nom vient du roman *La Garçonne*, de Victor Margueritte, publié en 1922. Il raconte l'histoire de Monique, une jeune Parisienne qui, après avoir découvert que son fiancé la trompait, décide de mener une vie libre. Elle sort tous les soirs, fume, prend de l'opium et multiplie les partenaires masculins et féminins. Elle change aussi son apparence pour se sentir plus libre, et décide de se couper les cheveux. Ses connaissances ont du mal à la reconnaître, et ses amies lui reprochent de « se viriliser ». Mais le roman a une conclusion conservatrice. La première chose que fait Monique, lorsqu'elle choisit de se ranger après avoir souffert plusieurs revers, est de se laisser pousser à nouveau les cheveux et de dire à une amie : « Les cheveux courts, c'est bon pour les garçons. »

Les femmes des années 1920 ne suivent pas ce dernier conseil. Le terme « garçonne » prend une valeur positive et désigne autant un style de coiffure qu'un mode de vie : celui des jeunes femmes décidées à jouir d'une liberté qui, traditionnellement, était réservée aux garçons. ■

ANA VELASCO MOLPECERES
DOCTEURE EN HISTOIRE

Pour en savoir plus

ESSAI
Histoire de la coiffure et des coiffeurs
P. Gerbod, Larousse, 1995.

L'ASSAUT FINAL

Cette miniature du XVe siècle, qui illustre une chronique de David Aubert, montre l'assaut des croisés sur les remparts de Constantinople, le 12 avril 1204. *Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.*

SCALA, FLORENCE

Venise détourne la croisade

Le sac de Constantinople

Au printemps 1203, les chevaliers de la quatrième croisade dévient leur route vers Jérusalem pour assiéger la capitale de l'Empire byzantin. Leur but : s'emparer de cette ville chrétienne pour la piller et trouver les fonds nécessaires à leur sainte entreprise.

DAVID PORRINAS
UNIVERSITÉ D'ESTRÉMADURE

CHRONOLOGIE

Chrétiens contre chrétiens

1099
La première croisade s'empare de Jérusalem, dont les habitants sont massacrés. Naissance des États latins d'Orient.

1147-1149
La deuxième croisade, lancée après la prise du comté d'Édesse par Zengi, gouverneur de la Syrie, échoue devant Damas.

1189
La troisième croisade, de mai à septembre, ne parvient pas à reconquérir Jérusalem, occupée en 1187 par Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie.

1199
Prêche de la quatrième croisade. Ses chefs, qui n'ont pas assez de ressources financières, s'endettent auprès de Venise pour le ravitaillement et le transport.

1202
Pour solder la dette contractée avec Venise, les croisés pillent la ville de Zara (Zadar, dans l'actuelle Croatie), qui appartient au royaume catholique de Hongrie.

1204
En avril, les croisés attaquent Constantinople et la mettent à sac. Ils instaurent, le mois suivant, l'Empire latin d'Orient, qui durera jusqu'à la reconquête grecque de 1261.

▲ EN DIRECTION DE LA SYRIE
Après l'épisode de Zadar, un groupe de chevalier, mené par Renaud de Montmirail, refuse de participer au sac de Constantinople et part pour la Syrie.

En novembre 1199, le comte Thibaud de Champagne organise un tournoi dans la commune d'Écry. La troisième croisade, terminée depuis sept ans, s'est conclue par un accord entre le sultan Saladin et le roi anglais Richard Cœur de Lion, qui permet aux chrétiens d'accéder librement à Jérusalem, même si la Ville sainte, conquise par Saladin en 1187, reste aux mains des musulmans. Cependant, encouragés par les prêches enflammés de Foulques de Neuilly, plusieurs nobles présents lors du tournois et menés par Thibaud décident de lancer une nouvelle croisade pour reprendre Jérusalem. Parmi ces nobles, Simon IV de Montfort – qui jouera un rôle important dans la « croisade des albigeois », lancée dans le sud de la France contre les cathares entre 1209 et 1229 – et Geoffroi de Villehardouin – futur rédacteur de *La Conquête de Constantinople*, l'un des récits majeurs de la quatrième croisade. Se joindra à eux Boniface de Montferrat, qui prendra la tête des croisés après la mort soudaine de Thibaud en 1201.

DEA / ALBUM

Le pape Innocent III sur une fresque du monastère bénédictin de Sacro Speco, à Subiaco, en Italie. XIIIe siècle.

CARTE : EOSGIS.COM

AKG / ALBUM

UNE RELIQUE COMME BUTIN

LA QUATRIÈME CROISADE permet de rapporter en Europe de nombreuses reliques provenant du pillage de Constantinople. Celle de la Passion du Christ, achetée par Saint Louis au dernier empereur de Constantinople, Baudouin II, faisait partie du butin. Le roi fait construire la Sainte-Chapelle à Paris pour accueillir l'une de ces reliques : la couronne d'épines, aujourd'hui exposée à Notre-Dame.

La couronne d'épines de Notre-Dame, dans le reliquaire confectionné en 1896.

Gagner la Terre sainte par voie terrestre était inenvisageable, en raison de troubles dans des Balkans gouvernés par un Empire byzantin instable. Les croisés envisagent alors de naviguer vers l'Égypte, puis d'atteindre Jérusalem par la route. Or, comme ils ne disposent pas de moyens suffisants pour affréter les bateaux et acheter le ravitaillement, ils demandent leur aide aux riches républiques marchandes de Gênes et de Venise.

Enrico Dandolo, vieux doge vénitien aveugle et rusé, se met d'accord avec les croisés pour transporter hommes, chevaux et victuailles vers l'Égypte en échange de 85 000 marcs d'argent. Les croisés n'ayant pas réuni la somme nécessaire au moment d'embarquer, de vives tensions surgissent jusqu'à la conclusion d'un nouvel accord. Il consiste à modifier l'itinéraire initial pour se diriger vers la ville dalmate de Zara (Zadar), rivale commerciale de Venise dans l'Adriatique, qui appartient au royaume catholique de Hongrie ; les croisés doivent la conquérir et la remettre à Venise pour solder leur dette.

Le doge Dandolo convoitait les côtes dalmates — un vieux rêve vénitien —, afin de contrôler les flux de commerce prospères dans l'Adriatique. Et voici que lui est offerte l'occasion de s'emparer de la riche ville de Zara, qui avait autrefois appartenu à Venise, grâce à ces croisés sans ressources, mais prêts à tout pour mener leur entreprise à bien. Zara est donc prise et pillée en novembre 1202. Pour la première fois, une croisade a ciblé un objectif chrétien, ce qui irrite le pape Innocent III, qui excommunie immédiatement tous les participants à cette expédition dévoyée — excommunication qu'il annulera cependant peu de temps après, excepté pour les Vénitiens, qu'il tient pour responsables de la transgression.

Avec le précédent de Zara, on comprend plus aisément le déroulement des événements d'avril 1204 à Constantinople, capitale de l'Empire byzantin. Quand la quatrième croisade débute, l'empire se trouve dans une situation chaotique.

▼ LE SCEAU D'UN CROISÉ

Simon de Montfort quitte la quatrième croisade lorsqu'elle est détournée vers Zara, et part pour la Terre sainte. Revenu en France en 1207, il est alors chargé de réprimer le catharisme.

ALBUM

Les chefs croisés reçoivent la reddition de Zara, en Dalmatie. Fresque du Tintoret dans la salle du Grand Conseil du palais des Doges, à Venise.

Quelques années auparavant, Alexis III a fait aveugler et emprisonner son frère Isaac, et s'est emparé du trône impérial. Alexis IV, le fils d'Isaac, cherche le soutien des croisés « latins » pour reprendre le trône. À Zara, il leur propose 200 000 marcs d'argent, ainsi que des troupes et des provisions, pour que ceux-ci l'aident dans son entreprise. Il promet en outre que l'Église orthodoxe byzantine fera allégeance au pape de Rome. En acceptant l'accord, les Latins déroutent de son objectif originel la croisade, qui prend la direction de la capitale de l'Empire byzantin. Seule une poignée de chevaliers français poursuivent leur route vers la Terre sainte.

Emmenant Alexis IV avec eux, les croisés arrivent devant Constantinople à la fin du mois de juin 1203. Comme le relate Geoffroi de Villehardouin, la ville les impressionne fortement : « [...] Ceux qui n'avaient jamais vu Constantinople la contemplèrent longuement, car ils ne pouvaient imaginer qu'une ville aussi puissante pût exister dans le monde entier. Quand ils virent ces hautes murailles et ces puissantes tours dont elle était enclose dans tout son pourtour, et ces magnifiques palais, et ces hautes églises qui étaient si nombreuses que personne ne pourrait le croire sans le voir de ses propres yeux, et la longueur et la largeur de la ville qui de toutes les autres était la reine. Et sachez qu'il n'y eut homme si hardi dont la chair ne frémit [...]. » En juillet, les croisés assiègent et attaquent la ville. Les Vénitiens réussissent à percer une brèche dans les murailles, et Alexis III, terrifié, s'enfuit. Le jeune Alexis IV est couronné empereur au début du mois d'août.

Six mois plus tard, en février 1204, Alexis Doukas, un énigmatique conspirateur d'origine aristocratique surnommé Murzuphle (celui « dont les sourcils se rejoignent »), réussit à faire emprisonner Alexis IV et à être couronné empereur sous le nom d'Alexis V. Il avait soutenu l'opposition à Alexis IV

▼ L'AIDE DU PAPE
L'église Saint-Jean-l'Évangéliste, à Ravenne, conserve des mosaïques datées de 1213, illustrant la quatrième croisade. Celle ci-dessous montre Alexis IV demandant de l'aide à Innocent III pour récupérer le trône de Byzance.

SCALA, FLORENCE

SCALA, FLORENCE

ALBUM

et la haine contre les Latins, en instrumentalisant la dette contractée par l'empereur auprès des croisés et sa promesse de mettre fin à l'indépendance de l'Église orthodoxe. Une fois Alexis IV emprisonné et neutralisé par l'usurpateur anti-occidental, les croisés se retrouvent en position de faiblesse.

Le pouvoir d'une icône sacrée

Ils commencent à avoir des problèmes de ravitaillement, car le nouveau souverain interdit l'accès des marchés de Constantinople aux croisés, qui attaquent alors la ville de Phileas pour s'approvisionner. Les nouvelles du pillage parviennent à Alexis V, qui monte une armée pour attaquer les Latins — puisque, en sa qualité d'empereur, il doit protéger, défendre et venger son peuple. Ses troupes sont accompagnées par le patriarche de Constantinople, qui porte l'icône de la Vierge Marie et d'autres reliques censées exalter la bravoure des Byzantins.

Son attaque commence par surprendre les croisés, mais ces derniers se ressaisissent rapidement, affrontent le patriarche et s'emparent de l'icône sacrée. Alexis V et les siens ne peuvent résister à la charge des croisés. Mis en déroute, ils s'enfuient en abandonnant l'insigne impérial, ce qui, avec la perte de la sainte icône, constitue une terrible humiliation. Ce que le chroniqueur Robert de Cléry relate ainsi : « ils ont une telle confiance en cette icône qu'ils croient fermement que nul qui l'emporte au combat ne peut être battu. C'est parce que Murzuphle ne la portait pas selon la justice que, selon notre opinion, il fut battu. »

Cet incident affaiblit l'empereur face aux siens. D'autres attaques ayant échoué, il tente de négocier avec le doge Dandolo, mais sans réussir à trouver d'accord. La guerre semble inévitable. Emprisonné par Murzuphle mais soutenu par les croisés, le jeune empereur Alexis IV constitue une menace pour l'usurpateur, qui le fait assassiner. Cet acte déclenche la dévastation dans la capitale, car les croisés ont perdu leur seul allié byzantin — et l'argent qu'il leur avait promis. Il ne leur

▲ TENTATIVE DE NÉGOCIATION
Sur cette gravure du XIXe siècle, l'usurpateur Alexis V, à cheval, proposant un pacte au doge Dandolo, debout sur la poupe d'un navire vénitien.

reste d'autre solution que de prendre la cité par les armes, et, aux premiers jours d'avril 1204, ils se préparent à assiéger les puissantes murailles de Constantinople.

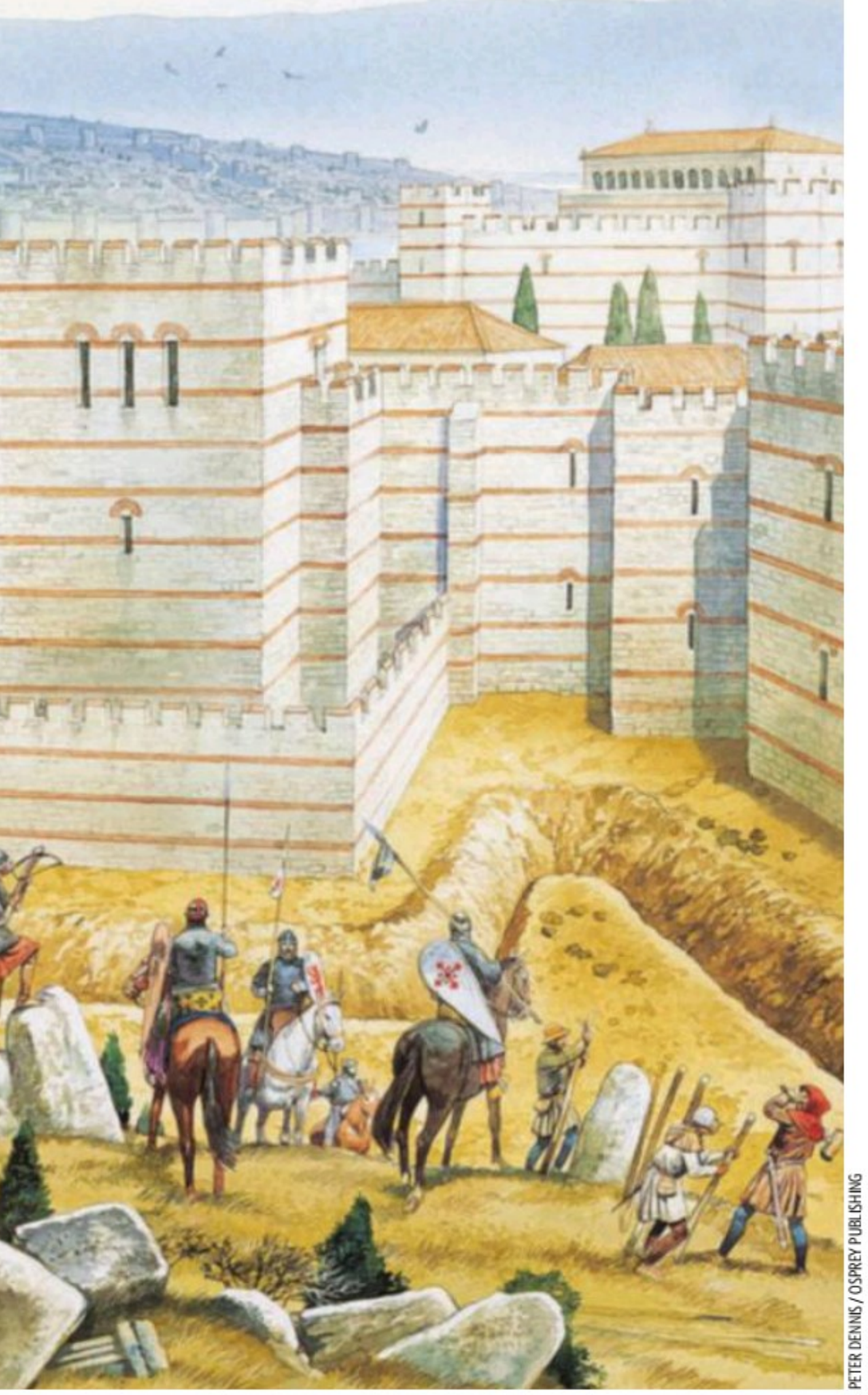
Les Vénitiens arment et équipent leurs navires en vue d'une attaque par la mer. Ils les dotent de pierrières et de trébuchets – des engins lançant de grosses pierres –, recouvrent les navires de peaux enduites de vinaigre pour éviter les incendies, et installent des passerelles en haut des mâts pour permettre aux combattants d'assaillir les remparts. Quant aux autres croisés, ils préparent leurs propres engins de guerre et tout l'équipement nécessaire pour que les artificiers puissent ouvrir une brèche dans les défenses terrestres. Les habitants de Constantinople se préparent aussi au combat. Ils renforcent leurs défenses et disposent des machines de guerre et des tours en bois sur les tours en pierre de la ville, afin de gagner en hauteur et en puissance de tir face aux assaillants.

Au cas où l'assaut serait fructueux, les croisés se sont mis d'accord sur le partage du butin, qu'ils regrouperont en un seul endroit avant de le répartir. Les Vénitiens en recevront les trois quarts, et les autres croisés auront le reste, de façon à régler les dettes contractées avec Venise. La procédure de nomination d'un empereur occidental qui dirigera l'empire est également prévue : le choix sera effectué par 12 croisés, dont six Vénitiens.

▲ DEVANT LE PALAIS IMPÉRIAL
Reconstitution de Constantinople et de la Corne d'Or, vues depuis le campement des croisés, installé sur une colline en face du palais des Blachernes.

Des vents favorables aux croisés

L'assaut débute à l'aube du 9 avril, mais les Byzantins réussissent à repousser les assaillants. Les croisés n'arrivent pas à briser les défenses de Constantinople avant le 12 avril, quand le vent leur est enfin favorable. Poussé par ces vents, l'un des vaisseaux couplés des croisés – les navires sont appareillés deux à deux pour gagner en envergure et en puissance – se place à côté d'une tour des remparts, et les guerriers attaquent. Pendant ce temps, le même vent pousse le navire du comte Pierre d'Amiens contre l'autre tour. Le comte lance ses hommes sur l'une des portes latérales, murée par des briques, et



PETER DENNIS / OSPREY PUBLISHING

SCALA, FLORENCE

L'ACCÈS AUX MURAILLES

DANS SES FRESQUES sur la quatrième croisade ornant le palais des Doges, à Venise, le Tintoret représente les passerelles installées par les Vénitiens en haut des mâts de leurs navires : il s'agissait de cylindres de 30 m de long formés de deux poutres assemblées par des barreaux, munis de rampes et recouverts de cuir et de laine, pour permettre aux chevaliers d'accéder aux créneaux des remparts.

Fresque du Tintoret. 1580. *Salle du Grand Conseil, palais des Doges, Venise.*

réussit à percer une brèche par laquelle un seul homme peut passer. Les défenseurs jettent une pluie de projectiles, de pierres, de poix brûlante et de feu grégeois sur les croisés. Cependant, protégés par leurs boucliers, les croisés résistent. Impavide et enhardi par la piété, Alleaume, clerc et frère du chroniqueur Robert de Cléry, pénètre par la brèche, évite la grêle de pierres et, épée à la main, affronte des combattants qui s'enfuient, épouvantés par ce miracle. Il est suivi par 70 hommes, qui détruisent la porte à la hache pour permettre au reste des troupes d'entrer.

Les défenseurs battent en retraite et, vers minuit, Alexis V s'enfuit dans un bateau de pêche. Les notables de Constantinople élisent un nouvel empereur, qui déserte également, et, dans une dernière tentative d'éviter le pillage, une délégation d'ecclésiastiques offre la reddition de la ville. Les croisés l'acceptent, mais sans renoncer à piller.

Selon Villehardouin, l'entrée des croisés dans la ville est suivie d'« une scène de massacre et de pillage : de toutes parts les Grecs étaient assassinés [...]. Si énorme fut le nombre de blessés et de morts que personne ne put les compter. » Dès le 13 avril, les croisés, malgré leur serment prêté avant la conquête, pillent les églises, tuent et violent. Si les chroniqueurs croisés préférèrent occulter cet épisode, l'historien byzantin Nicétas Choniatès affirme que les Latins ont agi comme « les annonciateurs de l'Antéchrist, agents et hérauts des impiétés que l'on attend d'eux ». Les églises et leurs riches trésors sont l'objectif prioritaire des pillards. Nicolas Mésaritès, un autre chroniqueur byzantin, relate les spoliations : « Des spadassins vêtus de fer, rendus fous par la guerre et exhalant le meurtre, des lanciers, des archers, des cavaliers, tous se glorifiant affreusement, hurlant comme Cerbère et respirant comme Charon, mirent à sac les lieux sacrés, piétinèrent les objets divins, jetèrent au sol les saintes images qui couvraient les murs et les panneaux, sans respect pour les effigies du Christ et de sa Très Sainte Mère et des saints. »

▼ LE CHEF DE JEAN-BAPTISTE

Aujourd'hui conservée dans la cathédrale d'Amiens, la relique de la tête de saint Jean-Baptiste fut rapportée par Wallon de Sarton, qui participa à la quatrième croisade. Reliquaire, 1876.

SCALA, FLORENCE

6 juillet

Après être entrés par une porte ouverte, les croisés s'emparent de la tour de Galata ❶ et poursuivent les Byzantins qui les ont attaqués. Ils brisent la chaîne barrant l'accès des navires à la Corne d'Or.

7 juillet

La flotte des croisés pénètre dans la baie de la Corne d'Or ❷ et détruit les quelques navires qui constituent la flotte byzantine.

11 juillet

Les croisés traversent la baie par le pont des Blachernes ❸ et installent leur campement face au palais du même nom.

17 juillet

Les navires vénitiens attaquent la ville par la baie de la Corne d'Or ❹. Les croisés réussissent à s'emparer de 25 tours de la muraille.

17 juillet

Alexis III se retire devant les croisés ❺ et s'enfuit pendant la nuit. Alexis IV est couronné empereur, ce qui met fin aux combats.

12 avril

Après un premier assaut repoussé le 9 avril, les croisés attaquent de nouveau la muraille de la Corne d'Or ❻. Un navire vénitien abaisse sa passerelle sur une tour et l'occupe, tandis que les croisés d'un autre navire réussissent à abattre la porte d'une autre tour. Depuis ces postes, les croisés entrent dans la ville, qui se rend le lendemain.

1203 — 1204

LA CHUTE D'UNE CAPITALE

Avant la quatrième croisade, aucune armée n'avait réussi à franchir les puissants remparts qui protégeaient Constantinople. On voit ici les deux assauts menés par les croisés sur la ville dans la zone de la Corne d'Or, la baie séparant la ville du quartier de Galata. Dans ce secteur, le rempart était moins imposant, car les Byzantins se fiaient à la lourde chaîne tendue entre les deux rives pour empêcher le passage de navires ennemis venant du Bosphore. Cependant, cet obstacle est anéanti dès le début de la première attaque, en juillet 1203, quand les troupes débarquées par les croisés prennent la tour de Galata et brisent la chaîne, ouvrant ainsi aux dizaines de navires de leur expédition le passage vers la Corne d'Or. L'absence d'une flotte byzantine (réduite à une vingtaine de vieux navires) facilite les deux attaques des croisés dans le secteur du palais impérial des Blachernes : la première, par terre et par mer en juillet 1203, et la seconde, décisive, en avril 1204, par la mer.

Reconstitution de Constantinople au XIII^e siècle, par Francesco Corni, spécialiste italien en reconstitutions archéologiques.

LA MERVEILLE DE BYZANCE EST DÉVASTÉE

Sainte-Sophie, qui est alors la plus grande église du monde chrétien et le centre spirituel de Constantinople, est l'objet d'un pillage violent, qui ne laisse à l'intérieur que des murs nus.

MANUEL COHEN / AURIMAGES

Le doge Dandolo, peint par le Tintoret. *Salle du Grand Conseil du palais des Doges, Venise.*

SCALA, FLORENCE

DANDOLO, LE DOGE VENGEUR

De par sa fonction, Enrico Dandolo était le plus haut dirigeant de Venise. Il haïssait les Grecs depuis la spoliation et l'arrestation des résidents vénitiens de Constantinople par le gouvernement byzantin en 1171, et l'échec d'une expédition punitive menée par le doge Vital Michele en 1172. Nommé ambassadeur de Venise en 1173, c'est lui qui fut chargé de négocier la paix. C'est à cette époque qu'il devient aveugle, mais on ignore si cela est le fait des Grecs. Sa haine et sa soif de vengeance pour les affronts subis par sa patrie ont pesé dans le rôle qu'il joua dans la quatrième croisade. Il meurt presque centenaire, en 1205, probablement à cause de ses blessures, ou d'épuisement après la bataille d'Andrinople, où le tsar de Bulgarie met les croisés en déroute.

Le pillage, mêlé d'assassinats, d'abus et d'enlèvements contre rançon, dure plusieurs jours dans une atmosphère de terreur, comme le relate Mésaritès : « De tous côtés, on n'entendait que cris, pleurs et gémissements. Si un objet précieux était caché au plus intime du corps, on commettait des obscénités ; les scélérats et les criminels portaient atteinte à la nature même. Ils massacrèrent les nouveau-nés, tuèrent de vertueuses matrones, dénudèrent les vieilles femmes [...]. Ils torturèrent les moines, qu'ils frappèrent de leurs poings et éventrèrent, lacérant et battant leurs corps vénérables avec des fouets. Le sang des mortels fut répandu sur les autels sacrés, et beaucoup y furent traînés comme des brebis pour être décapités. »

La basilique Sainte-Sophie fut dépouillée de ses ornements, objets liturgiques, autels, revêtements en argent et étoffes. Le monastère du Christ-Pantocrator, un autre édifice au cœur de la ville, où avaient été accumulées les richesses provenant des monastères alentour pour les protéger des croisés, fut aussi pillé sans vergogne. Des évêques et des prêtres latins participent à la spoliation et emportent des trésors et des reliques dans leurs diocèses. Quand les croisés rassemblent tout le butin, ils sont émerveillés. Selon Robert de Cléry, « depuis que le monde fut créé, on ne vit ni ne conquit un butin aussi grand, aussi noble, aussi riche, ni au temps d'Alexandre, ni au temps de Charlemagne ». Les Vénitiens reçoivent les 150 000 marcs promis par Alexis IV, et les chefs croisés ont droit à 50 000 marcs. Reste à désigner un nouvel empereur, choisi parmi les chefs ayant mené la croisade. Avec le soutien du doge Dandolo, la balance penche en faveur du comte de Flandre, qui est couronné en mai sous le nom de Baudoin Ier. L'Empire latin de Constantinople est né ; il durera jusqu'en 1261. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Croisades. Histoire et idées reçues
M. Aurell, S. Gouguenheim (dir.), Perrin, 2025

UN BUTIN POUR SAINT-MARC

DANS LA BASILIQUE SAINT-MARC sont conservés de nombreux objets issus du pillage de Constantinople et rapportés par les Vénitiens. Mais l'ensemble probablement le plus célèbre n'est pas religieux : ce sont les quatre chevaux en cuivre, fabriqués dans l'Antiquité et aujourd'hui conservés au Museo Marciano, qui ornaient l'hippodrome de Constantinople. Ils mesuraient 2,33 m de hauteur sur 2,53 m de long, et pesaient environ 900 kg. Les Vénitiens durent leur couper la tête pour les transporter par bateau, puis les réassembler à l'arrivée. Ils ajoutèrent des harnais aux encolures pour dissimuler les soudures.

ALBUM

▲ **La « grotte de la Vierge »**
La Vierge en argent doré occupe le centre du cristal de roche taillé en forme de chapelle, tandis que la couronne votive de l'empereur byzantin Léon VI forme le socle.

SCALA, FLORENCE

Pala d'Oro ▶ Les sept émaux ornant le sommet du « retable d'or » ont été pillés dans le monastère du Christ-Pantocrator.

Le reliquaire de la Vraie Croix est l'un des plus somptueux ensemble d'émaux provenant du pillage de 1204.

AKG / ALBUM

◀ **Les chevaux de Saint-Marc** Une réplique du quadrige antique orne aujourd'hui la façade de la basilique Saint-Marc.

BRIDGEMAN / ACI

DEA / ALBUM

ALBUM

SCALA, FLORENCE

▲
Encensoir
Cet objet liturgique présente une forme étonnante : celle d'une église byzantine en modèle réduit, avec ses coupoles.

◄ **La Vierge Nikopeia**
(« qui apporte la victoire ») est une icône byzantine de la Vierge à l'Enfant. Une chapelle lui est consacrée à Saint-Marc.

ALBUM

◄ **Coupe**
Enchâssée dans des plaques d'or serties de pierres semi-précieuses, elle porte un décor de lièvres stylisés.

▲
Icône
Chef-d'œuvre en émaux cloisonnés sur or, elle figure l'archange saint Michel avec le Christ, deux apôtres et d'autres saints.

Calice ►
Il combine une coupe en onyx avec un pied et un bord en or, ornés d'émaux et de pierres semi-précieuses.

ALBUM

OFFRANDE FUNÉRAIRE
Cette statuette en argent coiffée de plumes a été découverte dans la sépulture du « garçon de Plomo », un enfant inca sacrifié et retrouvé sous forme de momie congelée dans la montagne du Cerro El Plomo, au Chili. *Musée national d'histoire naturelle, Santiago*.

BOLTIN PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

INCAS

À la lumière des dernières découvertes

Pour mieux approcher les Incas, doit-on s'éloigner des récits des conquérants espagnols ? Les découvertes majeures, qui se succèdent depuis une vingtaine d'années, nous invitent à élargir notre vision. En d'autres termes, à percer la façon dont les Incas se pensaient eux-mêmes. Des sacrifices humains à l'usage des quipus, nos certitudes sur le plus grand empire de l'Amérique précolombienne en sont réévaluées.

ENTRETIEN AVEC PETER EECKHOUT
ARCHÉOLOGUE, SPÉCIALISTE DES CIVILISATIONS PRÉCOLOMBIENNES,
UNIVERSITÉ LIBRE, BRUXELLES

HISTOIRE & CIVILISATIONS : La découverte de « momies des glaces » – notamment celles de trois enfants en 1999, au sommet du volcan Llullaillaco – a-t-elle été une étape importante de l'étude de la civilisation inca ?

PETER EECKHOUT : Les « momies des glaces » intactes, piégées dans les neiges éternelles, se comptent sur les doigts des deux mains, pas plus. Les sacrifices humains chez les Incas n'étaient pas des sacrifices de masse. Certains Espagnols ont colporté cette légende noire au XVI^e siècle pour discréditer les dirigeants incas et justifier la conquête de leur empire. Les sacrifices humains étaient très ponctuels, comme en attestent les découvertes archéologiques. Les fameuses « momies des glaces » sont fascinantes. Ce sont des corps qui ont été déposés dans des fosses creusées au sommet de très hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, et accompagnés d'offrandes spectaculaires, telles que des figurines en or ou en coquillage. Grâce aux conditions spécifiques qui règnent dans ces hauteurs vertigineuses, la conservation a été parfaite. Il s'agit de momies naturelles, sans rapport avec les corps artificiellement momifiés dans l'Égypte ancienne. Les techniques de laboratoire en bioarchéologie se sont beaucoup développées et permettent aujourd'hui d'analyser avec précision ces corps. Grâce à la technique des isotopes stables, il est possible de déterminer à partir de restes humains ce qui a contribué à la formation des ossements en fonction des endroits où la personne a vécu. Les historiens ont pu retracer les étapes de la grande cérémonie de sacrifice. D'abord, on faisait venir à Cuzco des enfants issus de toutes sortes de familles et de toutes les parties de l'empire. Les victimes étaient choisies pour leur perfection physique et leur beauté. Elles ne devaient par exemple avoir aucun grain de beauté. Leur pureté les destinait à être offertes aux divinités. De Cuzco, elles repartaient vers des destinations sacrées où vivent les dieux. Le long cortège suivait un chemin rectiligne jusqu'à sa destination. Les dernières étapes de la caravane sont documentées par l'archéologie. L'analyse scientifique permet de déterminer que, quelques mois avant leur sacrifice, les enfants buvaient de plus en plus de bière de maïs et consommaient de la coca. Au moment où ils étaient déposés dans les fosses et recouverts de pierres, ils étaient enivrés et inconscients. Ces jeunes filles et ces enfants sont morts de froid, parfois avec un coup sur la tête, mais sans effusion de sang.

Depuis une douzaine d'années, les découvertes sur les Incas ont-elles évolué et modifié nos connaissances antérieures ?

Nous vivons actuellement un bouleversement, car beaucoup d'éléments qui nous paraissaient établis dans notre connaissance des Incas sont remis en cause et discutés. La chronologie reposait jusqu'à présent sur l'exégèse des chroniques espagnoles.

LUISA RICCIARINI / BRIDGEMAN IMAGES

Lors des sacrifices, les enfants, enivrés et inconscients, étaient déposés dans des fosses et recouverts de pierres.

CHRONOLOGIE

L'EXPANSION ET LA CHUTE

1400
Début de l'expansion de l'Empire inca hors de la région de Cuzco et construction du Machu Picchu vers 1420.

1400-1430
Arrivée des Incas dans le nord-ouest de l'Argentine actuelle, dans la vallée de la Quebrada de Humahuaca.

1440-1455
Les Incas arrivent dans le centre-nord de l'Équateur actuel, comme le montre le site archéologique de Chamical.

1492
L'expédition maritime de Christophe Colomb, financée par les rois d'Espagne, arrive en Amérique.

1525
Début de la guerre fratricide pour le pouvoir entre Atahualpa et Huascar, les fils de l'Inca Huayna Cápac.

1527
Premier débarquement de l'expédition du conquistador Francisco Pizarro, à la recherche d'or en Amérique du Sud.

1572
Les Espagnols décapitent publiquement à Cuzco l'Inca Túpac Amaru, considéré comme sacré par la population.

Vue panoramique de Cuzco, sur une gravure du cartographe Frans Hogenberg, tirée du *Théâtre des cités du monde*. 1572-1617. *Bibliothèque nationale d'Espagne, Madrid.*

Des Péruviennes en costume traditionnel posent avec des lamas près de la forteresse de Sacsayhuamán, sur les hauteurs de Cuzco.

AKG-IMAGES / ALFIO GAROZZO

À LA BASE DE L'ALIMENTATION

LE MAÏS, UNE PLANTE SACRÉE

LE MAÏS est l'équivalent du blé pour les populations américaines. C'est à la fois l'aliment de base et une denrée à connotation sacrée pour les Incas. Il a été acclimaté dans la plus grande partie de l'empire, de manière à pousser en altitude sur des terrasses agricoles et à résister à des températures assez basses. Cette sélection génétique s'est faite de manière empirique à partir de la plante sauvage depuis le IVe millénaire, avec un foyer d'origine au Mexique. Cette culture s'est accompagnée de la mise en place d'un réseau d'irrigation ancien et considérable, puis développé et amélioré par les Incas. Les molécules d'hydrate de carbone (glucides) du maïs entraînaient la formation de caries chez les consommateurs. Le maïs sert aussi à fabriquer la chicha, une boisson plus ou moins alcoolisée selon le temps de fermentation. L'alimentation comporte également les tubercules de la famille des patates, ainsi que des légumineuses et des haricots. Les animaux domestiqués sont les camélidés pour le portage, pour la laine et pour la viande, qui est un mets de choix. La masse de la population consomme davantage de viande de cochons d'Inde, élevés dans des clapiers domestiques. Les singes sont domestiqués, mais sont plutôt des animaux de compagnie. Sur les littoraux, on consomme des coquillages. Quant aux abeilles, elles fournissent non seulement du miel, mais également de la cire pour la fonte « à la cire perdue » dans la métallurgie.

Or, alors que l'archéologie était auparavant la petite sœur de l'histoire, elle a aujourd'hui pris la main dans les Andes, et les progrès réalisés – en particulier dans les techniques radiométriques de datation – remettent en cause par exemple l'ordre des conquêtes. Cette révision est aujourd'hui en cours pour mieux comprendre selon quel calendrier l'Empire inca s'est étendu. Par ailleurs, l'anthropologie et l'ethnologie nous ont permis de réviser notre perspective, en cherchant à comprendre la façon dont les Incas se pensaient eux-mêmes. Nous étions restés avec des projections mentales d'Européens datant plus ou moins des années 1930 et 1940. En faisant des parallèles avec l'anthropologie, nous pouvons tenter de nous mettre « dans la tête des Incas », pour essayer de comprendre leur manière de raisonner et d'appréhender le monde. Certaines découvertes archéologiques qui étaient placées dans le domaine de l'irrationnel et du rituel peuvent ainsi trouver des explications. Si l'on considère par exemple la manière dont les Incas envisageaient l'univers dans lequel ils vivaient, certaines montagnes, certains

lacs, certaines sources étaient pour eux des interlocuteurs agissants, des entités sacrées appelées *huaca*, avec lesquelles on pouvait converser et échanger afin de passer des accords bénéfiques à la société humaine. On se trouve donc dans un monde totalement animé, où il n'y pas qu'une idée utilitariste de conquête liée à des revenus et des territoires, ou à une main-d'œuvre corvéable. Pour les archéologues, c'est un cadre d'interprétation beaucoup plus riche et plus complet que lorsque nous plaquions nos propres valeurs sur une société à la mentalité différente.

Les textes anciens espagnols nous exposent le point de vue du colonisateur. Sont-ils utiles à l'historien ?

Ces textes projettent sur la société inca la mentalité des conquistadors espagnols du XVIe siècle. Mais il faut bien sûr éviter de tomber dans l'excès qui consisterait à les rejeter totalement. Certains éléments peuvent nous renseigner. Les conquistadors, les ecclésiastiques ou les administrateurs de la Couronne décrivent ce qu'ils voient ; ils sont des témoins directs extrêmement précieux, car ils nous livrent des informations de première main très utiles. C'est le cas en particulier sur des aspects qui ne laissent pas de traces matérielles, comme les relations entre personnes ou la question du pouvoir. Le problème se pose lorsque ces témoins passent à l'interprétation de ce qu'ils ont observé, car ils le font en référence à leur propre culture. Par exemple, quand les Espagnols arrivent sur le site où je travaille, à Pachacámac, au Pérou, ils décrivent des gens qui vénèrent le démon, puisqu'ils sont eux-mêmes catholiques ; mais surtout ils font immédiatement un parallèle avec Delphes et la Grèce, ce qui induit une grille de lecture biaisée, propre à l'ancien monde. Il faut donc s'en méfier et séparer le bon grain de l'ivraie.

Tous ces biais sont-ils conscients ?

Certains le sont, bien sûr, puisque les vice-rois du Pérou ont été chargés par la Couronne espagnole de rendre compte de la dynastie des Incas de façon à la décrédibiliser, car il était entendu au sujet du Nouveau Monde que l'on ne pouvait pas s'arroger la conquête d'un pays qui aurait déjà eu un gouvernement constitué. On présente donc les Incas comme des usurpateurs fourbes et cruels, n'ayant régné que très peu de temps, ce qui légitime la conquête. D'autres biais sont totalement inconscients. Les chroniqueurs étant tous des hommes espagnols, ils ont tendance à ne sélectionner dans les informations qui parviennent jusqu'à eux que ce qu'ils comprennent ou ce qu'ils peuvent interpréter. Aucun des chroniqueurs n'est une femme, ce qui induit une certaine manière de voir les femmes incas. Par ailleurs, dans les premiers temps, la compréhension de la langue est également un obstacle.

De quelles sources les archéologues disposent-ils pour étudier le monde des Incas en dehors des constructions de pierre ?

Le territoire auquel nous avons affaire est très varié en termes d'écologie. À Machu Picchu, aucun vestige en bois n'a été retrouvé, car on est dans une forêt subtropicale humide d'altitude. En revanche, là où je fouille, sur la côte du Pacifique au Pérou,

Sources : J. Haywood, *Historical Atlas of Ancient Civilizations*, The Penguin, 2005 ; P. K. O'Brien, *Atlas of World History*, Phillip's, 2007 ; G. Parker, *Compact History of the World*, *The Times*, 2008 ; D. Lévine ; National Museum of the American Indian, Smithsonian Institution. © LA VIE/LE MONDE

LES ENFANTS MOMIFIÉS DE LLULLAILLACO

En mars 1999, une équipe d'archéologues dirigée par Johan Reinhard et María Constanza Ceruti s'apprête à gravir le Llullaillaco, en Argentine. Ce qu'ils vont découvrir au sommet du volcan va ouvrir une fenêtre exceptionnelle sur un rituel inca appelé la *capacocha* : les momies de trois enfants – deux filles et un garçon – parfaitement conservées par les glaces depuis leur sacrifice aux divinités voici 500 ans.

WIKIMEDIA COMMONS

JOSÉ FONTANELLI / FLICKR - CREATIVE COMMONS

LA *DONCELLA*
La « Demoiselle », qui avait une quinzaine d'années lors du sacrifice, était la plus âgée des trois enfants, les deux autres ayant 6 et 7 ans.

WIKIMEDIA COMMONS

CE QUE NOUS APPRENNENT LES MOMIES

L'examen scientifique de la « Demoiselle » a montré que son régime alimentaire était devenu plus riche quelques années avant le sacrifice. Pour devenir une *aclla* (« choisie », en quechua), elle a dû être enfermée dans une *acllahuasi*, « maison des femmes choisies », une institution féminine où étaient recluses les femmes considérées comme les plus pures de l'empire.

de même qu'au Chili, c'est un désert de sable où l'environnement est comparable à celui de l'Égypte, soit une température constante et une humidité quasiment nulle. Tous les types de matériel, même les plus fragiles, s'y conservent de manière optimale. C'est la raison pour laquelle les momies proviennent essentiellement de ces régions. On retrouve également tout ce qui est organique, c'est-à-dire principalement le bois — notamment les *kero*, des gobelets en bois —, les textiles, les plumes. Et comme nous sommes sur la côte, il y a également beaucoup de coquillages, qui constituent une grande part de l'apport carné des populations. Parmi eux, les spondyles ont également une valeur symbolique très importante, puisqu'ils servaient d'offrandes. Les textiles prennent une grande place dans ces trouvailles. Ils peuvent être en laine d'alpaga pour les vêtements, en laine de lama plus grossière pour les sacs et les cordes, ou en coton. La laine des camélidés absorbe très bien les teintures naturelles, ce qui donne des tissus aux couleurs chatoyantes et incroyablement vives. Les tisserands travaillaient sur des métiers à ceinture depuis le IIe millénaire avant notre ère, fabriquant toutes sortes d'étoffes parfois très fines et ornées de broderies, voire de petits éléments métalliques. Les plumes, parfois très bien conservées, viennent soit d'oiseaux exotiques originaires du bassin amazonien, soit de canards domestiques traités de manière à modifier la couleur de leur plumage, ce que l'on appelle le tapirage. Ces plumes étaient destinées aux parures des personnages de l'élite.

HENRI STIERLIN / BILDARCHIV STEFFENS / BRIDGEMAN IMAGES

Statuette inca en or, retrouvée dans une tombe près de Cuzco. *Musée de l'université nationale, Cuzco.*

Existait-il une autre grande civilisation avant l'installation de l'Empire inca aux XIIIe et XIVe siècles ?

Il est vrai que cette civilisation nous paraît souvent atemporelle, car nous ne savons pas vraiment la situer dans le temps. En fait, les Incas sont les derniers arrivés dans les Andes. Leur histoire s'étend du XIIIe au XVIe siècle. Avant cela, il y a des hommes en Amérique depuis au moins le XXe millénaire avant notre ère. Toute une série de civilisations se sont succédé en nous laissant des vestiges architecturaux. Les Incas sont les héritiers de toutes ces sociétés, qui ont inventé diverses techniques et adhéré à des croyances. Ils portent cet héritage à un degré d'achèvement inconnu jusqu'alors, quand ils se trouvent à la tête d'un empire comprenant une centaine de peuples différents.

Comment cette société, où l'Inca occupait le sommet du pouvoir, était-elle structurée ?

Les Incas de souche formaient les lignées nobles, qui étaient installées à Cuzco, soit entre 10 000 et 20 000 personnes. Ils étaient organisés en grandes familles, où dominait celle de l'empereur, l'Inca. À ses côtés coexistaient des familles issues d'empereurs l'ayant précédé dans la dynastie. Le Tahuantinsuyu (l'empire), d'une surface d'au moins 1 million de km², était organisé en quatre quartiers dirigés par quatre conseillers, les *apu*. Chaque quartier était divisé en provinces, à la tête desquelles se trouvait un gouverneur. Chaque province était censée contenir 50 000 tributaires organisés en groupes de 1 000 lignages, eux-mêmes subdivisés en groupes de 100, puis 10 familles. Dans les plus hauts postes de gouvernement, on trouvait des Incas. Plus on descendait dans la hiérarchie, puis il s'agissait de locaux. Cependant, l'archéologie nous

▲ STRATES RELIGIEUSES
Parmi les différents temples du Soleil de l'empire, celui de Cuzco, surnommé le Coricancha, était le lieu le plus sacré des Incas. Une partie de ses murs, faits de blocs mégalithiques, ont été utilisés comme fondations de l'église Santo Domingo.

JAN MIRACKY / ROBERT HARDING RF / AFP

VESTIGES DE L'ARCHITECTURE INCA

CUZCO, UNE CAPITALE DORÉE

Situé dans le sud du Pérou à environ 3 400 m d'altitude, près de la Vallée sacrée dont les fleuves descendent depuis les Andes vers l'Amazonie, Cuzco a beaucoup changé depuis l'époque des Incas. Autrefois, la capitale, qui abritait l'Inca, son épouse (la *coya*) et les grands lignages de la noblesse, s'étendait sur environ 300 ha et comprenait de 10 000 à 20 000 habitants. Aujourd'hui, la ville compte 500 000 habitants, mais on y voit encore des vestiges d'époque inca : les conquérants n'ont pas eu la force de détruire certains bâtiments, composés de blocs mégalithiques toujours visibles. Les conquistadors furent émerveillés par la ville. Des places rythmaient l'espace urbain, autour desquelles se trouvaient des palais, des pensionnats pour jeunes filles et des temples. Les rues étaient pavées. Le temple principal, dédié au Soleil, s'appelait le Coricancha (l'« enceinte d'or »), car il était ceinturé d'un grand mur décoré de plaques d'or avec des joints entre les pierres sertis d'argent – tous les métaux précieux ont été fondus depuis longtemps. Plus en hauteur se trouvent les ruines de la célèbre forteresse de Sacsahuamán, avec ses murailles en dents de scie, qui était un temple dédié à l'eau. On estime que les grandes fêtes religieuses se succédaient à Cuzco au rythme d'une par mois, en rapport avec le calendrier agricole et les ancêtres.

L'EMPIRE VU PAR GARCILASO DE LA VEGA

UN CHRONIQUEUR MÉTIS

FILS D'UNE PRINCESSE INCA et d'un Espagnol, Inca Garcilaso de la Vega (1539-1616) passa sa jeunesse à Cuzco, puis partit définitivement en Espagne à 20 ans. Dans la première partie de sa vie, il a recueilli témoignages et récits au sein de sa famille, en particulier ceux de ses oncles, qui vivaient à Cuzco avec lui. Même si le pouvoir n'était plus inca, il restait des souvenirs de l'époque de l'empire. Dès le XVIIe siècle, ses *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas* furent rapidement traduits et diffusés en Europe. Cependant, la lutte entre les *panaca*, les grandes familles alliées à la dynastie inca, biaisent son discours : l'auteur met en avant les hauts faits de l'empereur, dont il est le descendant, au détriment des autres lignages. Ce qui n'empêche pas certaines descriptions de cérémonies religieuses d'être très précieuses, puisque ses informateurs en furent les témoins oculaires.

montre que ce découpage idéal selon un schéma pyramidal n'était pas partout mis en œuvre dans la réalité. Les régions étaient plus ou moins fortement contrôlées : parfois, les Incas étaient véritablement maîtres de certaines régions ; parfois, ils nouaient plutôt des alliances locales.

L'empire s'étendait. Y avait-il une armée ?
Très peu d'hommes étaient des soldats de métier, à part les officiers formés pour cela et les nobles qui recevaient une éducation militaire. La plus grande masse de soldats était constituée de conscrits sur le principe de la corvée, la *mit'a*, qui correspondait à environ deux mois par an. Les Incas pouvaient ainsi, de façon ponctuelle, rassembler des armées extrêmement importantes — de l'ordre de plusieurs dizaines de milliers d'hommes — pour conquérir des terres. Cependant, il s'agissait avant tout d'une armée de dissuasion et de négociation, car les Incas disposaient de la force armée la plus considérable de toutes les Andes. Les chefferies et les royaumes alentour n'avaient absolument pas le même potentiel. La stratégie inca consistait donc essentiellement à intimider l'ennemi ou à convaincre un adversaire conciliant grâce à des cadeaux. Néanmoins, en cas d'échec de la négociation ou de rébellion de populations déjà conquises, les Incas pouvaient se montrer extrêmement cruels.

Pour unifier et contrôler leur immense empire, les Incas pouvaient-ils s'appuyer sur un réseau de transports et de communications ?
On pense que l'Empire inca a unifié et développé des tronçons de route préexistants pour organiser un réseau semblable aux routes romaines en Europe autour de la Voie royale, le Qhapaq Ñan, du nord de l'Équateur au centre du Chili actuels. Ce réseau compte a minima 40 000 km de routes, de chemins, de ponts, de tunnels, de voies surélevées dans les parties marécageuses, de pistes dans le désert… Les Incas se sont adaptés à toutes les topographies et à tous les environnements. À intervalles réguliers se trouvaient des relais appelés *tambo*, au nombre d'environ 2 000. Certains s'appuient sur des entrepôts. Ces voies servaient au transport des troupes et aux déplacements de l'Inca et de sa suite lors de fêtes religieuses ou de voyages officiels. Les relais permettaient aussi de ravitailler les caravanes de lamas. Ce dernier est le principal animal de bât, mais ne se laisse pas chevaucher. Il peut porter jusqu'à 40 kg sur 20 km en un jour, ce qui explique l'espacement des relais. Par ailleurs, des messagers impériaux, les *chaski*, transportaient des informations ou de petits objets, particulièrement des quipus, en courant une vingtaine de kilomètres avant de passer le relais au suivant. C'est ainsi qu'au milieu des montagnes l'Inca pouvait avoir sur sa table du poisson fraîchement pêché dans la mer. L'enchaînement des messagers permettait de rallier les confins de l'empire depuis la capitale en moins de cinq jours.

Le réseau de 40 000 km de routes fut l'une des forces logistiques de l'Empire inca.

Hommes et femmes avaient-ils des rôles différents et codifiés dans cette société ?
Dans ce domaine, également, il faut croiser les données provenant de l'archéologie et celles provenant des chroniques écrites. Les rôles entre les hommes et les femmes étaient à la fois complémentaires et symétriques. Par exemple, dans le domaine agricole, qui occupait 90 % de la population, en l'absence d'animaux de trait et d'araires, les hommes perçaient la terre avec des bâtons, et les femmes plantaient les graines, comme on le voit sur de nombreuses illustrations. Ce sont également les femmes qui triaient dans la récolte les grains à replanter et ceux à consommer. De façon plus générale, au sein de la maisonnée, il semble que ce soit la femme qui était en charge des enfants, de la préparation des repas ou qui tissait les textiles, même s'il existait aussi des hommes tisserands. L'éducation préparait les enfants au rôle qu'ils auraient à occuper. Ce qui est plus étonnant, c'est que, lorsqu'on fouille les sépultures, ces rôles différents n'apparaissent pas clairement aux yeux des archéologues. En fait, il n'y a pas énormément de différence entre le matériel trouvé dans une tombe d'homme ou dans une tombe de femme. Parfois même, on est surpris. Quand on a retrouvé des quenouilles dans une tombe d'enfant, on a supposé qu'elle était féminine. Grâce aux analyses d'ADN, qui permettent désormais de sexuer les squelettes même à un jeune âge, on s'est rendu compte qu'il s'agissait de la tombe d'un petit garçon. On a pu également retrouver des frondes dans les tombes de petites filles.

Les femmes exerçaient-elles le pouvoir ?
On a fouillé des sépultures de femmes

▼ DES EXPERTS EN AGRONOMIE
L'aménagement de terrasses irriguées sur le site péruvien de Moray, dans la Vallée sacrée, aurait pu servir à réaliser des expériences agricoles. Les Incas étaient réputés pour leur maîtrise des cultures agricoles et de l'irrigation.

GREG VAUGHN / ALAMY STOCK PHOTO

PACHACÁMAC
Ce très ancien site sacré, aujourd'hui au Pérou, comprend des vestiges de l'époque inca, comme ceux de l'*acllahuasi* (pensionnat des *aclla*, les jeunes femmes choisies), en grande partie reconstruit.

NORMAN OWEN TOMALIN / ALAMY STOCK PHOTO

appartenant à l'élite chez certaines cultures andines préincas. Chez les Incas, la femme qui se trouvait en haut de la pyramide était la *coya*, l'impératrice. Juste avant la conquête espagnole, c'était la sœur de sang de l'empereur. Faiseuse de roi, elle avait un pouvoir considérable. De multiples intrigues de cour s'organisaient autour d'elle. Comme l'empereur, elle participait à nombre de cérémonies religieuses de première importance. Par ailleurs, certaines fonctions étaient réservées à des femmes, comme celle de prêtresse de la Lune. Certaines prêtresses rendaient également des oracles. De plus, au XVI[e] siècle, pendant la période de transition entre l'empire et l'établissement de l'administration espagnole, les princesses ont souvent épousé des conquistadors. Si certaines y ont été obligées, d'autres l'ont choisi de façon délibérée, de manière à conserver leur position éminente dans la société. Elles ont pu développer des stratégies d'alliance, alors que le pouvoir central avait changé de mains. Quand on étudie le passé, il faut essayer d'analyser les situations à l'aune des acteurs et de leurs propres intérêts.

POUR APPROFONDIR
Retrouvez nos trois entretiens avec Peter Eeckhout à propos de son livre *Les Incas* (Tallandier, 2024) sur le site **histoire-et-civilisations.com** (podcasts).

La chute de l'empire a été rapide et brutale, la population passant de 10 à 1 million de personnes. Comment peut-on l'expliquer ?
On présente toujours la conquête de l'Empire inca comme un phénomène rapide, qui s'accomplit ensuite en trois générations. Il est vrai que, du fait de la guerre fratricide entre les deux prétendants au trône, les

Espagnols remportent des victoires. L'empereur Túpac Amaru, considéré par les Incas comme un personnage sacré, est exécuté en public à Cuzco dès 1572 par les Espagnols. Mais, en réalité, il s'agit d'un processus plus graduel et plus lent. Il faut comprendre que beaucoup de régions passées du contrôle inca au contrôle espagnol n'ont pas ressenti une grande différence de traitement et ont conservé nombre de leurs coutumes et de leurs cultes, en particulier celui rendu aux ancêtres. Ce qui a joué un rôle déterminant dans ce que l'on a appelé le « génocide inconscient », ce sont les virus apportés de l'ancien monde, aussi banals que ceux de la grippe, de la rougeole ou de la variole. Ce choc biologique a frappé des populations qui étaient affaiblies par l'exploitation économique dont elles étaient victimes. Aucune prophylaxie n'existait. Ce phénomène a touché l'ensemble du continent américain. Il faut y ajouter les mauvais traitements, particulièrement visibles dans les mines de Potosí, dans l'actuelle Bolivie. D'abord exploitées pour leur or de manière artisanale par les Incas, elles sont ensuite devenues les pourvoyeuses d'argent de la Couronne espagnole, qui put ainsi traverser son « siècle d'or ». On peut y ajouter un sentiment général de dépression : les conditions d'existence étant devenues très dures, la natalité s'est réduite chez les populations locales. C'est cette dépopulation qui a poussé les Espagnols à déporter des Africains vers le Pérou pour leur servir de main-d'œuvre esclave.

Que reste-t-il aujourd'hui de la société inca en Amérique latine ?

La plupart des objets en or ont disparu, fondus au moment de la conquête et pillés ensuite pendant plusieurs siècles. La langue quechua, adoptée comme *lingua franca* par les Incas dans leur empire, compte aujourd'hui 8 millions de locuteurs, subdivisée en toute une série de variantes et de dialectes. L'aymara, une autre langue native plus pratiquée sur les hauts plateaux et autour du lac Titicaca, concerne 3 millions de locuteurs, surtout en Bolivie. La feuille de coca, qui était déjà mâchée par les anciens Incas pour combattre la fatigue, la faim et le mal de l'altitude dû à la raréfaction de l'oxygène, demeure une habitude bien ancrée aujourd'hui. On trouve sur les marchés des hautes terres des vendeurs assis derrière de gros sac de feuilles, la population ayant obtenu le droit de cultiver et de commercialiser cette plante sans être assimilée aux narcotrafiquants. Certaines croyances anciennes sont restées également très vivaces, surtout celles liées à des activités quotidiennes : une grande partie de la population vivant encore de l'agriculture voue un culte à la Pachamama, la déesse-mère. Quand on construit une maison, on enterre un fœtus de lama. Quand on ouvre la terre, on verse un peu de bière de maïs en offrande, ou même des cigarettes. Quant au culte des défunts, il perdure à travers les momies anciennes incas conservées par les communautés villageoises, qui suscitent crainte et respect, même si cela n'empêche pas le pillage des tombes. Ce n'est pas parce que vous avez obtenu un permis de fouille de la commission d'archéologie de Lima que vous pouvez vous exonérer des rituels vis-à-vis des morts dont vous allez ouvrir la sépulture. Une cérémonie est organisée avec la communauté locale. Enfin, les guérisseurs traditionnels bénéficient toujours d'un grand crédit, et on vient parfois les voir de fort loin dans le cadre de pratiques en partie héritées du passé préhispanique, même si, bien sûr, le domaine du sacré a été modifié par les apports du christianisme. ■

BRIDGEMAN IMAGES

▲ LE *KERO*, UN VASE RITUEL
La production de ces vases en métal ou en bois était contrôlée par l'État. En forme de coupe trapézoïdale, ils possédaient un décor peint ou gravé. Leur usage était rituel, puisqu'ils servaient à boire la *chicha*, une boisson sacrée à base de maïs fermenté. XVII[e] siècle. *Brooklyn Museum, New York*.

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Incas. XIII[e]-XVI[e] siècle. Croyances, sacrifices, écriture... les dernières découvertes
P. Eeckhout, Tallandier, 2024.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLAIRE L'HOËR,
HISTORIENNE
ET JOURNALISTE

UN ART SOUS CONTRÔLE

L'Empire inca n'a pas produit d'art au sens occidental du terme, avec des artistes créant pour l'émotion esthétique. Il s'agit plutôt d'une production artisanale, liée à un savoir-faire de grande valeur. La qualité esthétique d'un objet est en effet subordonnée à la fonction première de celui-ci, qu'elle soit politique ou religieuse. Avec l'expansion à travers les Andes d'un empire au fonctionnement centralisé, un style « impérial » s'est imposé, uniformisant les traditions locales pour mieux affirmer la domination du pouvoir inca sur les différentes populations. Cet art codifié privilégiait des formes géométriques et des motifs standardisés, porteurs de sens et d'autorité. Mais ce que nous en connaissons aujourd'hui est fragmentaire : la conquête espagnole et la colonisation ont détruit une grande partie des œuvres, notamment celles en métal précieux, qui ont été fondues. Les rares objets qui nous sont parvenus intacts proviennent de pillages ou de « cachettes » récemment découvertes.

MUSÉE DU QUAI BRANLY/ GRANDPALAISRMN / CLAUDE GERMAIN

JARRE DE STYLE IMPÉRIAL, découverte à Cuzco.
Surnommée « aryballe » en raison de sa ressemblance avec un type de vase grec antique, cette jarre (*urpu*) est l'une des formes de céramiques les plus caractéristiques de la période inca. Elle porte un décor géométrique typique du style « impérial », très ordonné et répétitif, avec des motifs aux couleurs sobres et délimités par des bandes. Sa panse globulaire, pourvue d'un haut col et de deux anses sur la partie basse, s'achève par un fond pointu servant à maintenir le vase dans le sol. Ces jarres, qui pouvaient atteindre 1 m de haut, servaient à transporter à travers l'empire le maïs offert par l'empereur à ses sujets.

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

OFFRANDE EN FORME DE CAMÉLIDÉ, Metropolitan Museum of Art, New York.
Haute de 5 cm, cette figurine représente vraisemblablement un lama, camélidé des Andes dont la laine était prisée pour les textiles. Elle est réalisée dans un alliage d'or, d'argent et de cuivre appelé *tumbaga*, fréquemment utilisé par les Incas. Il s'agit d'un *huaca* – terme désignant un objet, un monument ou un lieu sacré de la culture andine – utilisé comme offrande. Plusieurs statuettes de camélidés ont été retrouvées en contexte funéraire, mais elles pouvaient aussi être utilisées dans le cadre des rites sacrificiels de la *capacocha*.

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

TUNIQUE (*UNKU*), Metropolitan Museum of Art, New York.
Loin d'être un art mineur, les textiles étaient à ce point prisés des Incas qu'ils figurent parmi leurs premiers présents offerts aux conquistadors. Cette tunique à encolure rouge est identifiée par son damier noir et blanc comme l'uniforme des soldats de l'armée inca. Ce damier est l'épure, visuellement très audacieuse, des motifs de la tunique *tocapu*, dont chaque carré était orné de dessins abstraits, symbolisant la puissance de domination inca. Les plus beaux textiles (*qompi*), dont la production était très contrôlée, étaient destinés soit au tribu impérial (les *qompicamayoc*, tissés par les hommes), soit à un usage royal ou religieux (les *aclla*, tissés par les femmes).

PIERRE MONUMENTALE conservée sur le site de Sayhuite.
Ce rocher étonnant a été découvert au cœur des Andes, à 3 500 m d'altitude, sur le site de Sayhuite, un ancien centre cérémoniel inca dédié à l'eau. Longue de 4 m, sa surface est entièrement sculptée de formes diverses (animaux, éléments « architecturaux », etc.) sans organisation apparente. Sa fonction reste débattue : représentation symbolique du cosmos ou maquette d'un projet hydraulique en lien avec le site ? D'autres monolithes ont été identifiés sur des sites incas, comme l'Intihuatana, la roche sacrée du Machu Picchu, dont l'usage était peut-être astronomique.

GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

Une expansion sacrée

Quand l'Inca gouvernait l'empire

L'histoire des Incas commence sur les rives du lac Titicaca, d'où serait partie la dynastie régnante pour accomplir sa destinée. Fort de ces origines divines, l'empire a prospéré par la conquête, jusqu'à ce que les conquistadors, venus d'autres rivages, soumettent le dernier fils du Soleil.

CARMEN BERNAND
HISTORIENNE ET ANTHROPOLOGUE, SPÉCIALISTE DES SOCIÉTÉS MÉTISSES D'AMÉRIQUE LATINE

Les Incas occupaient un territoire bien plus vaste que celui du Pérou actuel. Avant eux, le culte des momies, le tissage, l'élevage des camélidés, les constructions massives en pierre existaient déjà. Depuis des temps immémoriels, ces peuples ont adoré les *huaca*, entités des montagnes et des lacs. Pour eux, les pierres n'étaient pas des choses inertes, mais des forces vitales et ancestrales, dotées de volonté, de sentiments et de mouvement.

Dans l'ancien Pérou, les ancêtres sont donc des *huaca*, et, en tant que tels, ils sont vénérés. La moindre singularité du paysage révèle la présence cachée d'une entité sacrée. Les lieux concrets d'émergence des lignages étaient marqués par une pierre. Un gardien les « nourrissait » en y déposant du maïs ; il nettoyait la broussaille et renouvelait, par des offrandes, le pacte sacré unissant les puissances ancestrales aux lignées des humains. Sur les bords du lac Titicaca, les habitants rendent encore hommage aux sommets « majestueux » qui ferment l'horizon, en les saluant par une joute de flûtes de Pan entre les différents groupes qui se partagent cet espace.

Viracocha est le nom d'une divinité puissante et fondatrice, qui prend diverses apparences dans les récits mythiques et peut se diversifier en trois êtres. Sa figure et ses sceptres furent sculptés sur la porte du Soleil de Tiwanaku, le sanctuaire le plus important des hautes terres avant les Incas, dans l'actuelle Bolivie. La dynastie régnante des Incas se considérait comme issue du Soleil. Selon les récits de ces derniers, l'astre les avait incités à quitter leur terre d'origine, afin d'accomplir leur destinée. Une fois installés dans la vallée de Cuzco, après avoir

ART'OKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

soumis les peuples autochtones, ils partiraient à la conquête du monde. Ce fut le début mythique de l'empire des Incas.

Un temple au jardin fait d'or

Vers le milieu du XV^e siècle, l'Inca Viracocha, descendant de Manco Cápac, fut attaqué par les Chancas. Prêt à rendre les armes, il fut sauvé par son fils mal-aimé, Túpac Yupanqui, lequel, malgré son jeune âge, accourut pour défendre son père avec l'aide des « Pierres dressées », qui se plièrent à ses ordres et écrasèrent les ennemis. Cette victoire marqua un tournant et inaugura l'époque historique des Incas. Le jeune homme succéda à son père sous le nom d'Inca Pachacútec, « Celui qui renverse l'ordre des choses », et fut le bâtisseur de l'empire de Cuzco. L'une de ses grandes œuvres fut la construction du temple du Soleil à Cuzco. Les pièces en or, baignées par les rayons du soleil, répandaient des lueurs étranges et magnifiques. Le jardin, orné de plantes et d'animaux fabriqués dans ce précieux métal, sera considéré par les conquistadors comme une merveille comparable au légendaire temple de Salomon. Hélas, tous ces trésors furent pillés et fondus pour la plupart.

À l'intérieur du temple, le vénérable Viracocha occupait la partie centrale en compagnie du Soleil, de son épouse, la Lune, et de ses filles, les Étoiles. Après la conquête, Manco Inca emporta cette statue en or massif à Vilcabamba. En 1572, les Espagnols s'en emparèrent à leur tour, lors de la dernière campagne menée contre l'Inca Túpac Amaru, qui serait vaincu et condamné à mort par le vice-roi Francisco Álvarez de Toledo. Avec lui meurt l'empire des Incas. D'autres pièces en or furent cachées dans des cavernes.

▲ UN EMPEREUR GUERRIER

C'est sous le règne de Túpac Yupanqui, de 1471 à 1493, que l'empire atteint son expansion maximale, grâce aux campagnes militaires que mène ce souverain guerrier. Portrait posthume, milieu du XVIII^e siècle. *Brooklyn Museum, New York.*

BPK, BERLIN, DIST. GRAND PALAIS RMN / KNUD PETERSEN

▲ LES ESPAGNOLS PRENNENT CUZCO
S'il n'a jamais été lui-même aux Amériques, Théodore de Bry a illustré leur histoire dans de nombreuses gravures, grâce aux récits de voyageurs. Il représente ici la prise de la capitale inca, Cuzco, par les troupes de Pizarro, le 15 novembre 1533. Gravure de 1596, tirée de *Americae*.

Aujourd'hui encore, des aventuriers partent sur les basses terres tropicales dans l'espoir de retrouver ces trésors.

Pendant longtemps, on a sous-estimé la pratique de sacrifices humains dans le monde inca. Ils ont pourtant existé, bien que sous une forme moins dramatique qu'au Mexique. Les populations péruviennes élevaient des lamas et des alpagas, très prisées pour leur laine et pour leur capacité à porter des charges le long de sentiers de montagne. Ces animaux familiers remplacèrent souvent l'être humain lors des sacrifices. Pour compenser une « faute », généralement sexuelle, commise par l'Inca et source de dangers pour l'empire, chaque seigneur devait lui remettre une jeune fille vierge pour être sacrifiée et annuler ainsi sa « dette » envers les entités célestes. Au début du XVIII^e^ siècle, les Jésuites débusquèrent à Cajatambo le corps d'une jeune fille sacrifiée. On leur expliqua que ces restes protégeaient l'endroit. À la fin du XX^e^ siècle, des archéologues habitués à l'escalade en haute montagne découvriront, au sommet du volcan Llullaillaco, des corps d'enfants recroquevillés dans des tissus et momifiés par le froid.

À la mort du dernier Inca, le très puissant Huayna Cápac, dont les conquêtes avaient agrandi l'empire, deux de ses fils, Huascar de Cuzco, et Atahualpa, né de mère équatorienne, se disputèrent le droit de succession à l'empire. Cette haine fut néfaste aux Incas, alors que les Espagnols, déjà, avançaient vers le Pérou. Atahualpa fut vaincu en 1532 par Pizarro à Cajamarca. Profitant d'une certaine bienveillance du conquistador à son égard, il donna l'ordre à l'un de ses fidèles d'éliminer Huascar, afin de rester le seul partenaire des Espagnols. Huascar fut donc tué, et Atahualpa fut accusé de ce forfait par un interprète issu d'un groupe hostile aux Incas, qui ajouta qu'il avait incité ses capitaines à entrer dans Cajamarca pour tuer tous les Espagnols. Accusé de haute trahison, Atahualpa fut condamné au bûcher. Craignant l'anéantissement de son corps, qui le priverait de devenir un ancêtre, il demanda à se convertir au catholicisme, évitant ainsi le feu exterminateur. Condamné au garrot le 29 août 1533, il tint à rassurer les siens et leur promit son retour, sous la forme d'un oiseau.

Après la mort d'Atahualpa, la conquête du Pérou se poursuivit. Parmi les Incas, certains

se rangèrent à l'ordre colonial et d'autres résistèrent jusqu'au bout. Le dernier Inca rebelle fut exécuté sur ordre du vice-roi. L'empire des Incas prit fin dans le dernier tiers du XVIe siècle.

Les Incas ont bâti un empire immense, lequel, au moment de la conquête, s'étendait depuis le sud de la Colombie jusqu'au Chili central. Les armes contre les ennemis récalcitrants, mais aussi la dissuasion, les cadeaux offerts aux seigneurs et la peur, mêlée d'admiration, qu'ils inspiraient, ont facilité la création de ce très vaste empire. Les armées de l'Inca ont traversé une grande partie du continent à pied, puisqu'ils ne connaissaient ni la roue ni le cheval. Ils ont construit des escaliers de pierre pour atteindre les sommets, sans outils de fer pour leur faciliter la tâche. Ils ont traversé des torrents en tressant des ponts entre les deux rives.

Les informations concernant les événements, la situation sur les fronts de guerre et les autres sujets importants ont circulé grâce aux *chaski*, des coureurs qui se relayaient nuit et jour pour remettre les messages à l'Inca ou aux chefs de guerre, codés dans les quipus, un système de cordes, de nœuds et de couleurs utilisé pour noter des quantités : hommes corvéables, naissances, morts, dates des cérémonies, offrandes et autres articles gardés dans des dépôts (maïs, pommes de terre, chaussures, outils, armes, tissus, teintures, coton…) ou entreposés dans les greniers de l'État, etc. Cette bureaucratie se révéla très efficace pour le contrôle politique d'un territoire si vaste et si varié, qui englobait le littoral pacifique, la cordillère des Andes et le piémont amazonien.

Une sagesse inspirante

Le trait le plus remarquable de cette civilisation n'est donc pas sa splendeur dorée, mais l'organisation et la gestion des communautés par le pouvoir central, la répartition équilibrée des tâches, la rotation des corvées, la construction de greniers dans toutes les provinces pour parer aux aléas du temps et éviter la famine, le froid, l'usure des outils, la misère. La connaissance de cet empire paradoxal, despotique et protecteur à la fois, doit beaucoup à la plume de l'« Inca » Garcilaso de la Vega, fils d'une princesse indigène et d'un capitaine espagnol, qui rédigea au début du XVIIe siècle un véritable best-seller traduit dans plusieurs langues, inspiré de son expérience, embellie par le courant néoplatonicien qu'il connaissait très bien, et qui fit des Incas un exemple remarquable de sagesse. D'autres textes louant la sagesse des Incas paraissent au siècle des Lumières.

À partir du XVIIIe siècle, le soleil de l'Inca est revendiqué par les nouveaux pays indépendants, comme l'Argentine et l'Uruguay, où il figure sur leurs drapeaux respectifs. Dès la fin du XIXe siècle, les Incas inspirent aussi les penseurs d'utopies politiques, comme le Français Louis Baudin, qui publie en 1928 *L'Empire socialiste des Inka*, ou le théoricien marxiste péruvien José Carlos Mariátegui, qui rédige la même année son œuvre phare, *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne*. Après avoir été vénérés comme des êtres solaires, les Incas sont devenus les premiers « communistes » de l'Histoire… ■

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Amérique latine précolombienne. Des premiers peuples à Túpac Amaru. Dernière glaciation - XVIe siècle
C. Bernand, Belin, 2023.

LE SOUVERAIN ORIGINEL

MANCO CAPAC

LES INCAS furent d'abord une fratrie mythique de quatre couples, guidée par l'un d'eux, Manco Cápac. Leurs origines sont inconnues ; peut-être venaient-ils des basses terres tropicales ou de la région du lac Titicaca. Ils se considèrent comme les fils du Soleil. C'est cet astre qui leur a donné l'ordre de partir en direction de la vallée de Cuzco pour s'y établir. Cette longue marche pleine d'embûches vers la « Terre promise », habitée par des chefferies belliqueuses, inaugure l'histoire de ces gens sans terre. Ils finiront par dominer tous les peuples de la cordillère des Andes. Leurs descendants bâtiront un immense empire sans égal dans tout le continent américain. Leur histoire sera transmise dans leurs chants et dans les figures abstraites des tissus, avant d'être reprise par les lettrés espagnols et péruviens.

Un système d'archivage unique

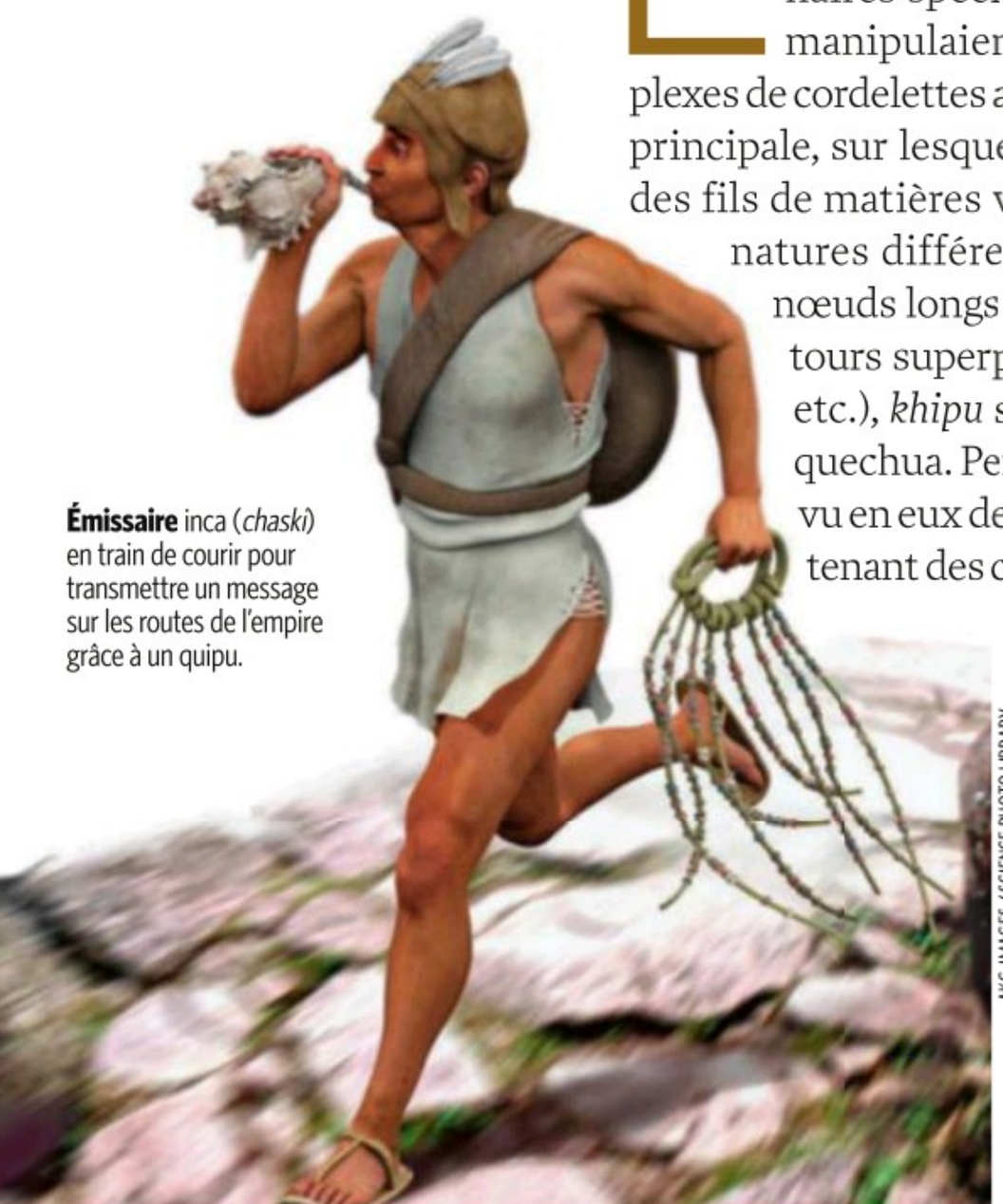
Les quipus, un sac de nœuds ?

Utilisés comme supports d'information, les quipus sont parmi les objets les plus fascinants de la civilisation inca. Et il semblerait que certains d'entre eux aient encore des secrets à livrer…

CLAIRE L'HOËR
HISTORIENNE ET JOURNALISTE

Les chroniqueurs espagnols indiquent qu'à la cour des Incas se trouvaient des *quipucamayoc*, des fonctionnaires spécialistes des quipus. Ils manipulaient des systèmes complexes de cordelettes attachées sur une corde principale, sur lesquelles ils faisaient, avec des fils de matières variées, des nœuds de natures différentes (nœuds en huit, nœuds longs formés de deux à huit tours superposés, nœuds simples, etc.), *khipu* signifiant « nœud » en quechua. Pendant longtemps, on a vu en eux de simples gestionnaires tenant des comptes et enregistrant des informations présentant un intérêt pour l'État. Les quantités de maïs ou de coton produites et engrangées dans les entrepôts, les recensements de population, les journées de corvée imposées aux sujets de l'empire étaient ainsi soigneusement consignés, et les quipus formaient des archives numériques de première importance. Aujourd'hui, environ 1 200 quipus sont connus. On a réussi à les décrypter en partie. La plupart sont des livres de comptes, sur lesquels les nœuds représentent des quantités. Mais il est parfois difficile de comprendre à quoi correspondent les chiffres enregistrés, surtout lorsque les quipus sont sortis de leur contexte : s'agit-il de personnes, de boisseaux de maïs, de pelletées, de moellons ?

À Pachacamac, plusieurs quipus ont été découverts dans l'édifice E8, où se trouve une série d'entrepôts. Une petite pièce face à la cour a été identifiée comme l'officine du *quipucamayoc*, car c'est là que les quipus ont été retrouvés, jetés sur le sol, probablement lors du saccage du site à l'époque de la conquête. Des écheveaux de fils de couleur ont également été découverts à proximité de l'officine, ainsi qu'une grande céramique cubique



Émissaire inca (*chaski*) en train de courir pour transmettre un message sur les routes de l'empire grâce à un quipu.

AKG-IMAGES / SCIENCE PHOTO LIBRARY

pourvue d'appendices et d'une ouverture circulaire dans la partie supérieure, laissant penser qu'elle a pu servir à contenir les quipus. Lors des fouilles, elle était brisée sur le sol. On peut imaginer que le produit des corvées agricoles d'une partie de la province était apporté et thésaurisé à Pachacamac pour y être soigneusement comptabilisé par les fonctionnaires. Sur le site d'Incahuasi, des quipus ont été exhumés qui semblent fonctionner par paires, suggérant un système comptable sophistiqué de vérification des entrées, sorties et déplacements des denrées d'un entrepôt à l'autre. Il est probable également que certains étaient réalisés en double, l'un pour la comptabilité locale et l'autre envoyé ailleurs, peut-être à Cuzco, de manière à centraliser les informations venues des différentes parties de l'empire.

Un enregistrement des syllabes ?

Cependant, environ 20 % des quipus connus ne correspondent pas au modèle attendu : ce sont des cordelettes attachées à une corde principale, mais qui n'ont pas du tout la même allure. Les matières et les couleurs sont différentes, et il n'y a pas toujours de nœud. Les chroniqueurs évoquent par ailleurs aussi de grandes planches peintes se trouvant à la cour de Cuzco, et sur lesquelles étaient racontés les exploits des ancêtres, l'accession au trône, les mariages, les naissances dans les grandes familles. Ils ajoutent mystérieusement que ces mêmes informations étaient également conservées sur des cordelettes avec des nœuds. On a retrouvé en 2017 dans les archives de San Juan de Collata, un village isolé des Andes péruviennes, des quipus entreposés avec soin dans un coffret en bois depuis le XVIIIe siècle. Les doyens de la communauté, dépositaires de cette mémoire, ont confié les objets à Sabine Hyland, professeure d'anthropologie à l'université de Saint Andrews, en Écosse, en lui signalant que ces quipus étaient des épîtres narratives de la guerre engendrée par les chefs locaux. Sabine Hyland explique : « Les ficelles sont de 14 couleurs différentes, qui permettent 95 configurations uniques entre les cordes. Ce nombre se situe dans la palette des symboles des systèmes d'écriture logosyllabique. »

Des spécialistes en cryptologie étudient donc sérieusement la possibilité que ce système corresponde à l'enregistrement de syllabes ou de mots dans les quipus narratifs. Par chance, ces témoignages ont été conservés avec les registres paroissiaux contemporains, sorte de « pierre de Rosette » pour entreprendre le déchiffrement des noms propres. Ce système complexe, coexistant avec l'alphabet européen après la conquête, aurait pu servir à garantir le secret de certains échanges lors des rébellions locales contre les Espagnols. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Incas
H. Favre, Que sais-je ?, 2024.

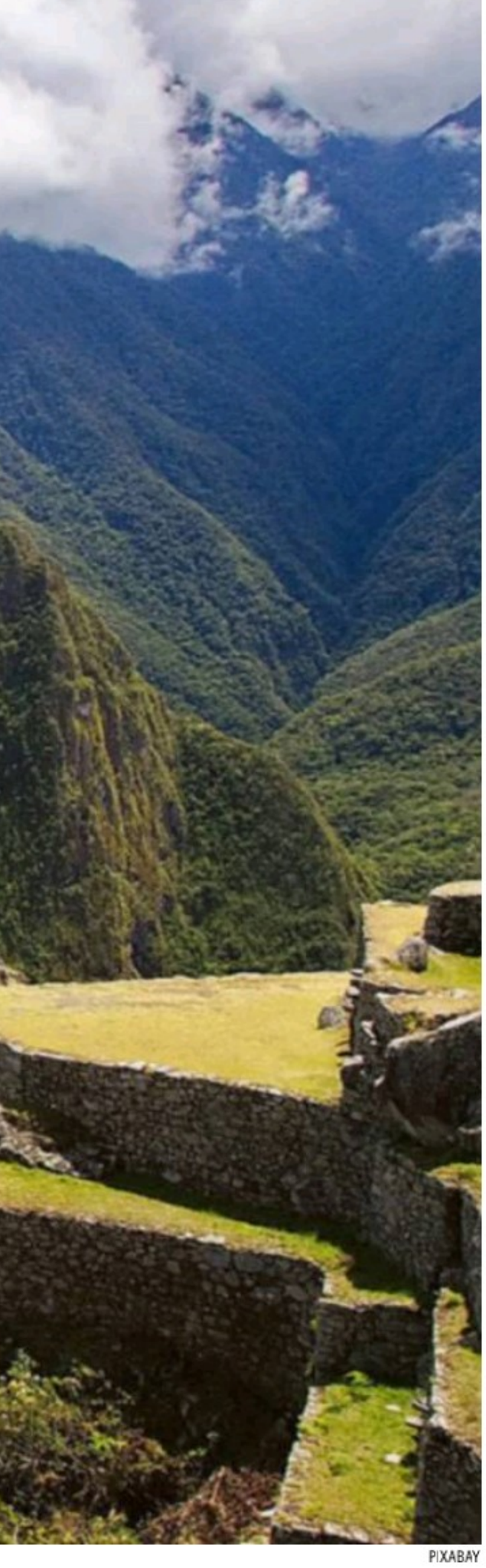
▲ INFORMATIONS CODIFIÉES
Les quipus incas étaient formés de trousseaux qui pouvaient contenir jusqu'à 2 000 cordes, dont chacune portait un ensemble de nœuds spécifiques. Ce système d'enregistrement des données est propre au monde andin.

Une ascension corps et âme

Machu Picchu

Suivre le « chemin de l'Inca » jusqu'au site le plus célèbre des Andes dépasse l'expérience touristique : c'est un voyage qui ouvre le visiteur à l'horizon spirituel des anciens habitants du « Vieux Pic ».

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
CHRISTIANE RANCÉ



PIXABAY

▲ **AU PLUS PRÈS DES NUAGES**
Redécouverte par Hiram Bingham en 1911, cette cité inca a été édifiée sur un pic rocheux dont elle exploite l'impressionnant dénivelé grâce à une succession de terrasses.

Pour ne rien perdre de l'émotion profonde promise par le Machu Picchu, mieux vaut renoncer aux autobus qui déversent les touristes à l'entrée du sanctuaire. On préférera emprunter le « chemin de l'Inca », creusé, pavé, étagé il y a six siècles pour relier au Machu Picchu la vallée que ce peuple considérait comme sacrée. Il s'agit de suivre à pied ses quelque 40 km, de passer trois cols — dont celui du Warmiwañusca (4 215 m) —, de s'aventurer sur les surplombs d'effrayants précipices, avant de redescendre sur le site et, alors, le découvrir dans toute sa splendeur. On dit de cette randonnée qu'elle est la plus extraordinaire qu'un amateur puisse entreprendre sur cette terre. Et c'est vrai, tant le chemin est ponctué de vestiges inouïs, borné par tout un éventail de paysages, de glaciers étincelants, de climats désertiques et de végétation tropicale. Cette voie appartenait au Qhapaq Ñan, le réseau de « chemins royaux » qui irradiait l'Empire inca de 40 000 km de routes, de Quito à Talca, dans le centre du Chili. Mais pourquoi les constructeurs de cet ultime tronçon n'ont-ils pas préféré suivre les berges — même escarpées — du fleuve Urubamba jusqu'à Aguas Calientes, pour grimper d'un seul élan vers le Machu Picchu, par le chemin vertical qu'emprunta, conduit par un enfant de la jungle, Hiram Bingham, l'explorateur qui révéla au monde l'existence de la citadelle ?

La réponse élucide l'une des énigmes que pose toujours la « cité perdue des Incas » : celle de sa fonction. Garnison militaire ? Simple cité, comme Cuzco, la capitale, sise à 80 km de là ? Mais alors pourquoi avoir rendu son accès si difficile et si périlleux ? L'altitude du Machu Picchu (2 400 m) et la présence de cinq temples, de la résidence impériale, d'un mausolée et de nécropoles ont suggéré ce que les fouilles entreprises depuis sa découverte, le 24 juillet 1911, ont confirmé : le Machu Picchu — le « Vieux Pic » en quechua — était le cœur d'une constellation de sites élus pour leurs alignements sur les sommets sacrés, sur les étoiles et leurs conjonctions avec les solstices. Là, dans les temples, les prêtres pouvaient vénérer les astres divins par des prières et des sacrifices. Ainsi, résidence impériale, la cité du Machu Picchu était avant tout un haut lieu spirituel et l'objet d'un pèlerinage. Il convenait de s'y préparer corps et âme, par degrés. Tel était le sens de ce parcours : alléger et purifier le marcheur. L'archéoastronome italien Giulio Magli a souligné le sens rituel de ce voyage, dont l'apothéose aurait été l'ascension des marches de l'Intihuatana, le point le plus élevé de la citadelle : rappeler celui, céleste et légendaire, qu'effectuèrent les premiers Incas lorsqu'ils quittèrent l'île du Soleil, sur le lac Titicaca.

Arrivée à la porte du Soleil

Aujourd'hui, l'aventure du chemin commence au kilomètre 82, à 2 600 m d'une altitude à laquelle le visiteur se sera acclimaté pendant quelques jours à Cuzco. Il faudra cinq jours et quatre nuits sous la tente pour atteindre le but tant rêvé, dans le sillage, à pied, d'un guide obligatoire. Les cinq haltes de cette odyssée préparent l'œil et le cœur à la cosmologie de l'univers inca que matérialise le site, mais encore au formidable savoir en ingénierie de ce peuple qu'attestent les constructions encore présentes sur le trajet. Ou encore l'écosystème précis et savant des terrasses agricoles, où se cultivaient le maïs, la pomme de terre et le quinoa, qu'on admire lors de l'avant-dernière étape — Wiñay Huayna, la « toujours jeune », du nom des orchidées roses qui fleurissent dans la luxuriance de ce versant andin.

Mais rien cependant qui surpasse l'émotion de la découverte finale : l'arrivée, après l'ascension des quelque 50 dernières marches, hautes et raides, à la porte du Soleil. Là, comme s'il nous attendait pour son lever, l'astre divin darde son premier rayon sur la cité inca, mouvante dans les ombres qu'il allonge et les brumes qu'il soulève. Alors on cueille d'un seul regard la récompense de ces jours de randonnée, des jambes et du souffle coupés par le vertige et le manque d'oxygène : tout le site s'offre à nous, à une heure d'aube où pas un visiteur ne l'a encore pénétré. Des deux côtés de la crête où s'étendent

ses 200 constructions, des falaises chutent jusqu'à l'orageuse rivière Urubamba, 610 m plus bas. Face à nous, un double pic se cabre à l'assaut du ciel. C'est le Huayna Picchu, où les Incas ont perché le sanctuaire le plus secret, le temple de la Lune. À ses pieds, les bâtiments, les murailles, les terrasses et les rampes épousent les escarpements rocheux contre lesquels la ville est édifiée. Autour d'elle, comme autant de volants d'une jupe de verdure, 700 terrasses conçues pour préserver la terre et favoriser l'agriculture, mais aussi – et avec quelle science ! – pour redistribuer les eaux abondamment reçues lors de la saison des pluies, de façon que leur ruissellement n'érode pas les pentes escarpées. On admire d'autant mieux l'ouvrage qu'on sait qu'à l'époque de sa construction, il y a 600 ans, les Incas ne connaissaient ni le fer, ni l'acier, ni la roue, et qu'ils ne bénéficiaient d'aucune bête de trait – les lamas qui y paissent encore aujourd'hui, alors vénérés, servaient pour la laine ou les sacrifices.

Le cœur ému, on descend maintenant vers la cité étalée sur 530 m de long et 200 m de large. À la taille des pierres, on devine son partage en trois secteurs : le quartier populaire, le quartier noble, puis la zone sacrée et ses différents temples, au centre de laquelle se dressent, mitoyens, le palais de l'Inca et le temple du Soleil. Chaque pas affirme le sentiment qu'on foule un des « hauts lieux » du monde où, par l'architecture, l'homme a épousé le sacré. « Un rêve inimaginable », se souviendra Hiram Bingham. Un rêve ? Du moins sa matérialisation : on a sous les yeux le plus spectaculaire témoignage d'urbanisme de cet empire, alors à l'apogée de sa puissance. La citadelle est faite de pierres taillées et assemblées sans mortier, dans un ajustage si serré qu'il est encore aujourd'hui impossible de glisser la lame d'un canif entre les blocs, et dans un ordre si savamment irrégulier qu'un séisme peut les soulever et les « faire danser » sans jamais les mettre à bas.

Nous franchissons maintenant la porte magistrale, autrefois le point de contrôle des visiteurs. Nous approchons des constructions posées sur le vert éclatant d'une herbe

▼ LÀ OÙ LE SOLEIL S'ATTACHE
Appelée Intihuatana (la pierre qui « attache le soleil »), ce monolithe sacré était sans doute lié à des rituels dont on ignore encore la véritable nature. Le Machu Picchu était l'un des sites majeurs de la cosmologie inca.

MARKTUCAN / ISTOCK

épaisse, sauf le pavement des rues, puis nous traversons la place centrale qu'ombrage un arbre unique pour gagner le temple aux Trois Fenêtres. Trois, pour respecter la trilogie sacrée *chakana*. Trois fenêtres : l'une ouverte sur le Hanan Pacha, le monde des dieux ; l'autre sur le Kay Pacha, le monde des vivants ; et la dernière sur l'Ukhu Pacha, le monde des morts. Trois encore pour les marches de l'autel du mausolée royal, qui fut peut-être celui de l'empereur Pachacútec. Le temple, dressé au-dessus de la grotte où se trouve cette tombe, est interdit aux visiteurs. Il faut grimper dans les hauteurs de la citadelle pour l'admirer. Alors on s'étonne de sa forme ronde — une coquille d'escargot enroulée autour de la pierre la plus sacrée du site. Plus loin, dans les rues étroites et pavées, on frôle des fantômes. On s'émerveille de ce que dut être l'Incantano en parcourant les salles du palais impérial ouvertes au ciel ; on s'élance vers le temple du Condor, où, si l'on se tient à un endroit particulier, par une sorte d'anamorphose, les roches dessinent le profil de l'oiseau, l'un des trois animaux sacrés des Incas avec le puma et le serpent ; de la même façon que, selon certains angles de vue sur la cité, il est possible d'imaginer le profil d'un visage regardant vers le ciel, dont le Huayna Picchu serait le nez.

Le sommet vénéré du Salcantay

Tout le long de la visite, on admire le dessin des pierres, les niches trapézoïdales installées dans les murs herculéens, le jeu des rayons du soleil dans les ouvertures. On tente de décrypter les mystères de cette civilisation qui, dépourvue de système d'écriture, n'a laissé aucune trace hormis sa geste architecturale, quelques dessins et de nombreuses poteries et sculptures. Mais on devine sa porosité avec le sacré, dont témoignent ce haut plateau et ses monuments, la présence inouïe d'un ciel sculpté par le relief et l'atmosphère tout entière. On regrette de ne pouvoir rester davantage que la poignée d'heures autorisée. On se console en s'attardant auprès du monument le plus énigmatique du lieu, le plus élevé du Machu Picchu, qui constituait sans doute le but du pèlerinage : l'Intihuatana. Cadran solaire ? Autel sacrificiel ? Sculpture cosmique ? La combinaison des deux mots quechua, *inti*, pour « soleil », et *huata*, pour « attacher », suggère que ce lieu « attacherait le soleil ». À l'immensité andine qui l'entoure ? À l'Inca ? À lui seulement ? Aux pèlerins ? On ne sait toujours pas à qui, à quoi cette étrange flèche de granit, posée sur une pyramide surélevée, était destinée. Positionné sur la courbe solaire, axé sur son équinoxe et le sommet du Salcantay, l'un des pics les plus vénérés de la cosmologie inca, l'Intihuatana suggère des rituels et des sacrifices qu'on ne peut qu'imaginer. Et lorsqu'on repart, l'âme élargie par toute cette beauté que le soir abandonne aux astres et aux brumes, on se prend à souhaiter que son mystère reste à jamais inviolé. ■

RÉVÉLATIONS ARCHÉOLOGIQUES

UNE FONDATION ANCIENNE

LORSQU'IL DÉCOUVRIT le Machu Picchu, l'explorateur Hiram Bingham pensait avoir retrouvé Vilcabamba, la cité où les Incas avaient trouvé refuge à l'arrivée des conquistadors, en 1532. Théorie qui ne fut démentie qu'en 1956. On a longtemps pensé que la citadelle avait été construite pour Pachacútec, le probable fondateur de l'empire, qui a régné de 1438 à 1471. Les fouilles récentes ont établi que la fondation serait antérieure d'une centaine d'années. La cité n'accueillait qu'un millier de résidents, et était sans doute désertée par l'élite à la saison des pluies, de mars à octobre. L'analyse des ADN prélevés sur une trentaine de corps dans la nécropole des serviteurs, dont les résultats ont été publiés dans la revue *Science Advances* le 26 juillet 2023, ont révélé que les membres de ce « personnel » étaient Yanaconas – « pas ethniquement incas ». Ils étaient originaires des hauts plateaux andins et de la côte du Pérou, soient des terres lointaines conquises par l'empire.

Pour en savoir plus

ESSAI
La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas
H. Bingham, Pygmalion, 2008.

SISSI

UNE PLUME TREMPÉE DANS L'ACIDE

Vivant loin de la cour de Vienne, qu'elle ne supportait plus, l'épouse de François-Joseph d'Autriche a composé en secret des poèmes, dans lesquels elle critique avec âpreté l'hypocrisie des cercles du pouvoir et exprime ses idées pacifistes. Une image de l'impératrice qui s'éloigne de celle, plus idyllique, que le cinéma nous a offerte.

ANGELES CASO
ÉCRIVAINE ET HISTORIENNE

UNE MÈRE EN DEUIL

Ce portrait, réalisé par un peintre anonyme vers 1890, représente l'impératrice vêtue de noir, couleur qu'elle adopte après la mort de son fils, Rodolphe. En page de gauche, une broche en or et diamants ayant appartenu à Élisabeth.

BROCHE : ACI. **PORTRAIT :** ALBUM

▲ **NÉCESSAIRE À ÉCRITURE**
Ci-dessus, un encrier, deux plumes et une carte de visite de l'impératrice Élisabeth. *Villa impériale, Bad Ischl.*

AKG / ALBUM

« Chers peuples de ce vaste empire / Secrètement je vous admire : / De votre sueur et de votre sang vous nourrissez / Sans protester cette engeance dévoyée. » Ces vers sont la chute d'un poème en allemand écrit en 1888 et intitulé *Une histoire vraie*. L'« engeance dévoyée » mentionnée dans le texte fait référence à deux neveux de l'empereur François-Joseph d'Autriche-Hongrie, les archiducs François-Ferdinand et Otto, qui lors d'une de leurs innombrables soirées de débauche ont ravagé une taverne, jetant par la fenêtre les portraits du monarque et de son épouse, et ont été sur le point de s'introduire dans la chambre de la femme d'Otto, avec l'intention – qui sait – de la violer.

L'histoire d'un désenchantement

De par son ton acide, ce poème aurait pu être l'œuvre de l'un des nombreux écrivains critiques envers l'Empire et la dynastie gouvernante des Habsbourg, qui affrontent, à cette époque, l'emprise implacable de la censure. En réalité, le texte est de la main de la tante par alliance des deux protagonistes : l'impératrice Élisabeth elle-même, que nous connaissons surtout par son surnom d'enfance, Sissi.

Élisabeth a alors 51 ans – dont 34 ans de mariage avec François-Joseph – et siège (au moins en théorie) sur l'un des trônes les

STEFANO ZACCARIA / ALAMY / CORDON PRESS

CHRONOLOGIE

RÉCIT D'UNE VIE TRAGIQUE

1837

Naissance à Munich de la princesse Élisabeth, fille du duc Maximilien de Bavière et de la princesse Ludovica. Elle grandit dans le château de Possenhofen.

1854

Un an après l'annonce de ses fiançailles, Élisabeth, plus connue sous le surnom de Sissi, épouse François-Joseph, empereur d'Autriche.

1857

Lors d'un voyage en Hongrie, ses filles tombent gravement malades, et la petite Sophie décède, ce qui plonge Sissi dans une profonde dépression.

1867

Une double monarchie est créée entre l'Autriche et la Hongrie. En juin, Élisabeth et François-Joseph sont couronnés rois de Hongrie.

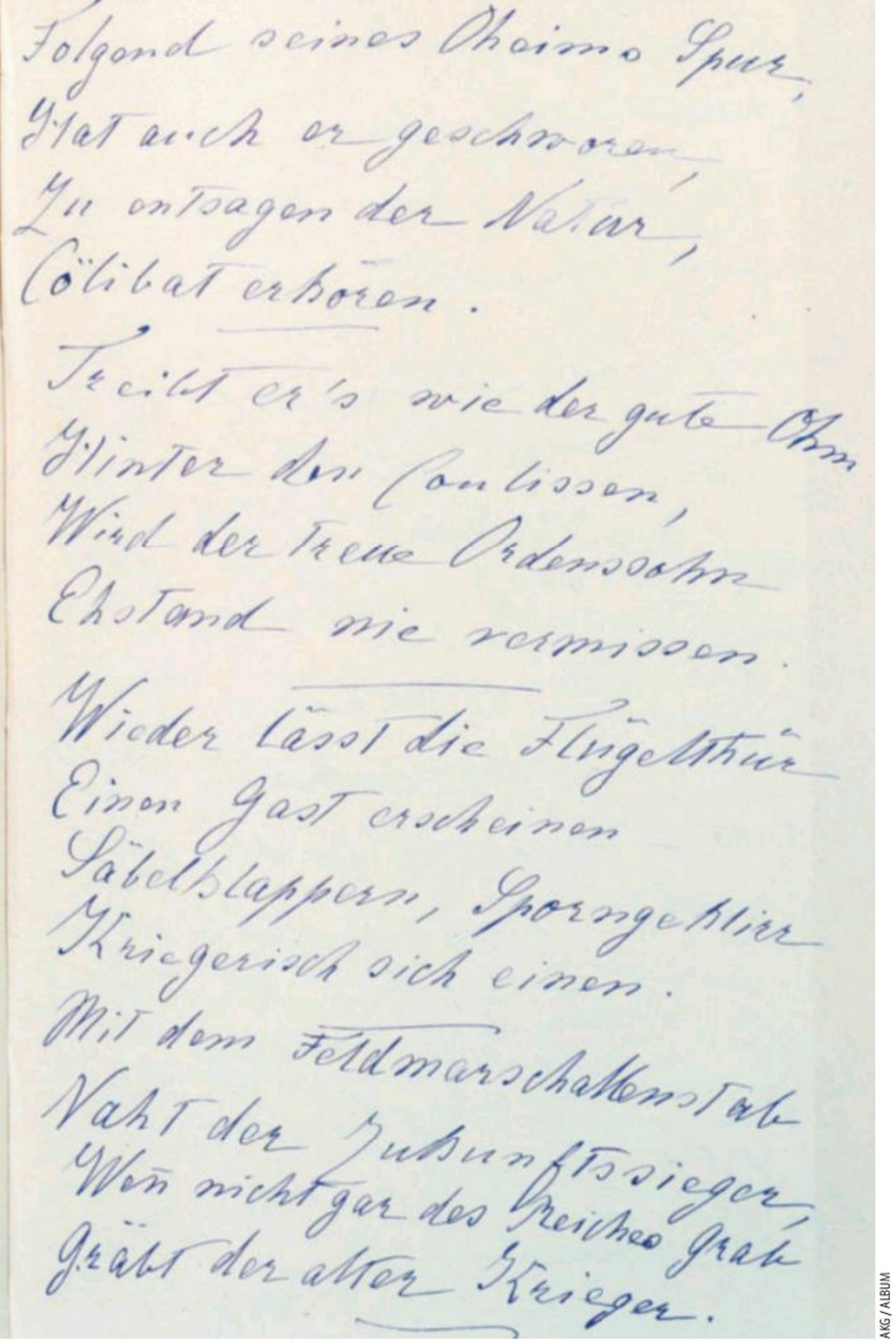
1889

L'héritier du trône, le prince Rodolphe, seul fils du couple impérial, se suicide à Mayerling avec sa maîtresse. Sissi ne s'en remettra jamais.

1898

L'impératrice Élisabeth est victime d'une attentat à Genève. Un anarchiste lui plante une lime dans le cœur. Sissi meurt presque sur le coup.

Intérieur de la Neue Burg, extension du palais viennois de la Hofburg réalisée sous François-Joseph, où se trouve aujourd'hui la Bibliothèque nationale d'Autriche.



Folgend seines Thaimo Spur,
Hat auch er geschworen
Zu entsagen der Natur,
Cölibat erkoren.

Teilt er's wie der gute Ohm
Winter den Cantinen,
Wird der Treue Ordenssohn
Ehestand nie nehmen.

Wieder lässt die Flügelthür
Einen Gast erscheinen
Säbelklappern, Sporengeklirr
Kriegerisch sich einen.

Mit dem Feldmarschallenstab
Naht der Zukunftssieger,
Wenn nicht gar des Reiches Grab
Gräbt der alter Krieger.

AKG / ALBUM

SISSI ÉCRIVAINE, UNE RÉVÉLATION TARDIVE

EN 1890, l'impératrice range les manuscrits de près de 200 poèmes dans une boîte, qu'elle lègue à son frère aîné ou à l'héritier de ce dernier. Elle laisse également une note indiquant que la boîte devra être remise au président de la République helvétique en 1950. Dans une autre lettre adressée à ce futur dirigeant, elle demande qu'il publie les textes et qu'il répartisse les bénéfices entre les descendants des prisonniers politiques de l'Empire : c'est l'apogée de sa revanche poétique. La boîte arrive à Berne en temps voulu, mais les poèmes ne sont publiés qu'en 1984 par l'historienne Brigitte Hamann. Le Conseil fédéral suisse a décidé de donner une partie des bénéfices à l'Agence des Nations unies pour les réfugiés.

Ci-dessus, poème satyrique rédigé entre 1885 et 1888 par Élisabeth dans son journal, dans lequel elle critique l'archiduc Eugène et son oncle, l'archiduc Guillaume.

plus puissants d'Europe, celui de l'empire d'Autriche-Hongrie. Toutefois, l'importance du trône importe peu à cette impératrice rebelle et marginale. Au contraire, elle déteste la plupart des idées ultraconservatrices, ultracatholiques et bellicistes qui l'étayent. En retour, une grande partie de la famille des Habsbourg, de la cour et des secteurs les plus réactionnaires de la société réprouve profondément cette souveraine absente et dédaigneuse. Son histoire est celle d'un grand désenchantement ; l'histoire peu édifiante d'une jeune fille sensible et intelligente, qui a été donnée à 16 ans en mariage à l'un des hommes les plus prééminents de son temps, pour tenir à son côté le rôle de « potiche recouverte de bijoux »

MONDADORI / ALBUM

et de « ventre porteur d'héritier », et qui ne s'est jamais résignée à accepter ce destin.

Une personnalité un peu sauvage

Dès le début, durant l'été 1853, lorsque son cousin François-Joseph désobéit pour la première et dernière fois à sa mère, l'archiduchesse Sophie, et la choisit comme épouse à la place de sa grande sœur, Hélène, la jeune Sissi montre déjà des signes qu'elle ne deviendra pas ce que l'on attend d'elle. Bien qu'elle appartienne à la famille royale de Bavière, les Wittelsbach, elle est une adolescente un peu sauvage et très timide, avec un caractère qui peut rapidement passer de la joie à la morosité ; une jeune fille qui préfère la solitude, les longues promenades dans les montagnes et la lecture à la vie sociale, aux fêtes et aux cérémonies ennuyeuses de la cour.

Au cours des mois précédant le mariage, tandis que l'amour évident manifesté par l'empereur suscite l'enthousiasme de son entourage, Élisabeth, de son côté, s'isole pour pleurer et composer des vers, dans lesquels elle se lamente de sa situation : « Ô, hirondelle, prête-moi tes ailes, / Emmène-moi au pays lointain, / Avec quel bonheur je briserais toute entrave, / Avec quelle volupté je romprais ce lien. / Et si je planais librement avec toi là-haut, / Au firmament éternellement bleu, / Combien je louerais avec enthousiasme / Le dieu qu'on appelle liberté. »

▲ LA FAMILLE IMPÉRIALE
Dans ce cliché pris en 1859, Élisabeth figure à droite, avec sa fille Gisèle et son fils, Rodolphe. À ses côtés, sa belle-mère, l'archiduchesse Sophie, et derrière elle, son époux, l'empereur François-Joseph Ier.

TOUJOURS À VISAGE COUVERT
Lors de ses sorties à cheval, Élisabeth emmenait toujours un grand éventail attaché à la selle. Lorsqu'un étranger apparaissait, elle le prenait immédiatement pour cacher son visage, comme sur cette photographie prise vers 1865.

AUSTRIAN ARCHIVES / SCALA, FLORENCE

FINE ART / ALBUM

▲ UN JEUNE COUPLE MODÈLE
Cette lithographie, lisse et convenue, représente François-Joseph et Élisabeth avec leurs enfants Gisèle et Rodolphe.

Que le « dieu Liberté » apparaisse dans des vers écrits au milieu du XIXe siècle par une épouse impériale a sans aucun doute l'effet d'une bombe. Les temps sont alors, pour les femmes, à la soumission, au silence et à l'obéissance. Personne ne s'attend à ce qu'une jeune fille choisie pour occuper une place si élevée rêve d'avoir des ailes et de s'envoler loin, en appelant au passage à cette divinité dangereuse qu'est la Liberté. En Europe, la troisième grande vague révolutionnaire, après celles de 1789 et 1830, vient de se produire en 1848. François-Joseph hérite du trône à ce moment-là, après l'abdication de son oncle, le faible Ferdinand Ier, alors que l'Empire et son ordre immuable courent le risque de s'écrouler. Dès lors, il s'applique à réprimer durement toute tentative de démocratisation et de décentralisation de l'État. Son empire, qui s'appuie sur les baïonnettes affilées de son armée et l'omniprésence de la police, devient le meilleur exemple du néo-absolutisme que beaucoup s'efforcent de rétablir. Le concept de liberté est donc à l'opposé du système, c'est le plus grand ennemi à vaincre, le mot le plus dangereux. Et, dans la bouche d'une femme, il est inouï.

Angoisses intimes

Pourtant, au fil du temps, ce mot continue d'apparaître encore et encore dans les vers écrits par l'impératrice. Son œuvre poétique, qu'elle pratique durant de

Couronnement de l'empereur François-Joseph Ier d'Autriche et d'Élisabeth comme rois de Hongrie. Lithographie, 1867.

AUSTRIAN ARCHIVES / SCALA, FLORENCE

nombreuses années, s'intensifie en 1885 grâce au soutien de sa fille cadette adorée, Marie-Valérie, mais semble totalement cesser en 1889, lorsque son fils unique, le prince héritier Rodolphe, se suicide en compagnie de sa maîtresse, Marie Vetsera. Les poèmes surprenants de l'impératrice d'Autriche-Hongrie font voler en éclats les idées reçues sur les douces poétesses de l'époque. Dans aucun d'entre eux, elle ne parle de tendres créatures, de fleurs délicates ou de sentiments pieux.

Parfois, Sissi y confesse ses angoisses les plus intimes, toujours peu conventionnelles. Mais, dans la majorité des cas, elle s'attache à décrire avec lucidité et ironie toute l'absurdité de la structure politique

UNE MORT BRUTALE EN SUISSE

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES de sa vie, Sissi passe beaucoup de temps en Suisse. Elle aime ce pays, où elle peut vivre presque normalement, avec une petite suite. Cependant, de nombreux anarchistes s'y réfugient aussi. L'un d'entre eux, Luigi Lucheni, l'assassine le 10 septembre 1898 en lui plantant une lime dans le cœur alors qu'elle se rend vers le lac Léman pour prendre un bateau à vapeur. Elle meurt presque instantanément. Selon son amie Élisabeth de Roumanie, « tous les êtres humains ne souhaitent pas faire de leur mort une cérémonie. [...] Elle désirait être seule et passer inaperçue lorsque son heure arriverait. »

ALBUM

Ci-contre, l'anarchiste italien Luigi Lucheni, assassin d'Élisabeth d'Autriche, sur une photogravure.

CHARMET / BRIDGEMAN / ACI

Le prince Rodolphe, fils de Sissi et héritier du trône autrichien, représenté dans une lithographie en couleurs. XIXe siècle.

qui l'entoure et la stupidité des grands de ce monde. Dans un texte dédié à une rencontre qu'elle a eue avec le tsar Alexandre III, Élisabeth compare les membres de la délégation russe à une bande de singes : « Bavards et fiers, il y a des macaques, / Toute une armée de singes décorés. / Et au déshonneur de l'aigle à deux têtes, / Des ânes-diplomates, braillant. / La pièce est terminée / Slava ! Vivent les singes ! Vite, la cuvette, je vais vomir. »

Des vers contre la guerre

Les sentiments antimonarchistes de cette impératrice désabusée sont explicites dans beaucoup d'autres vers. « Qui sait ! S'il n'y avait pas de rois, / Peut-être n'y aurait-il pas non plus de guerre ; / La soif insatiable / De victoire guerrière cesserait », écrit-elle dans l'un de ses poèmes. C'est une nouvelle bombe : à l'époque, tout ce qui touche à la guerre jouit d'un prestige énorme, et le fait qu'Élisabeth ne partage pas cet avis est totalement insolite, dans une période où les grandes puissances européennes jouent leur hégémonie sur les champs de bataille, dans une spirale nationaliste d'ambitions débridées qui aboutira à la Première Guerre mondiale.

Élisabeth finit par développer un profond pacifisme, qui, comme la plupart de ses idées, se heurte frontalement aux

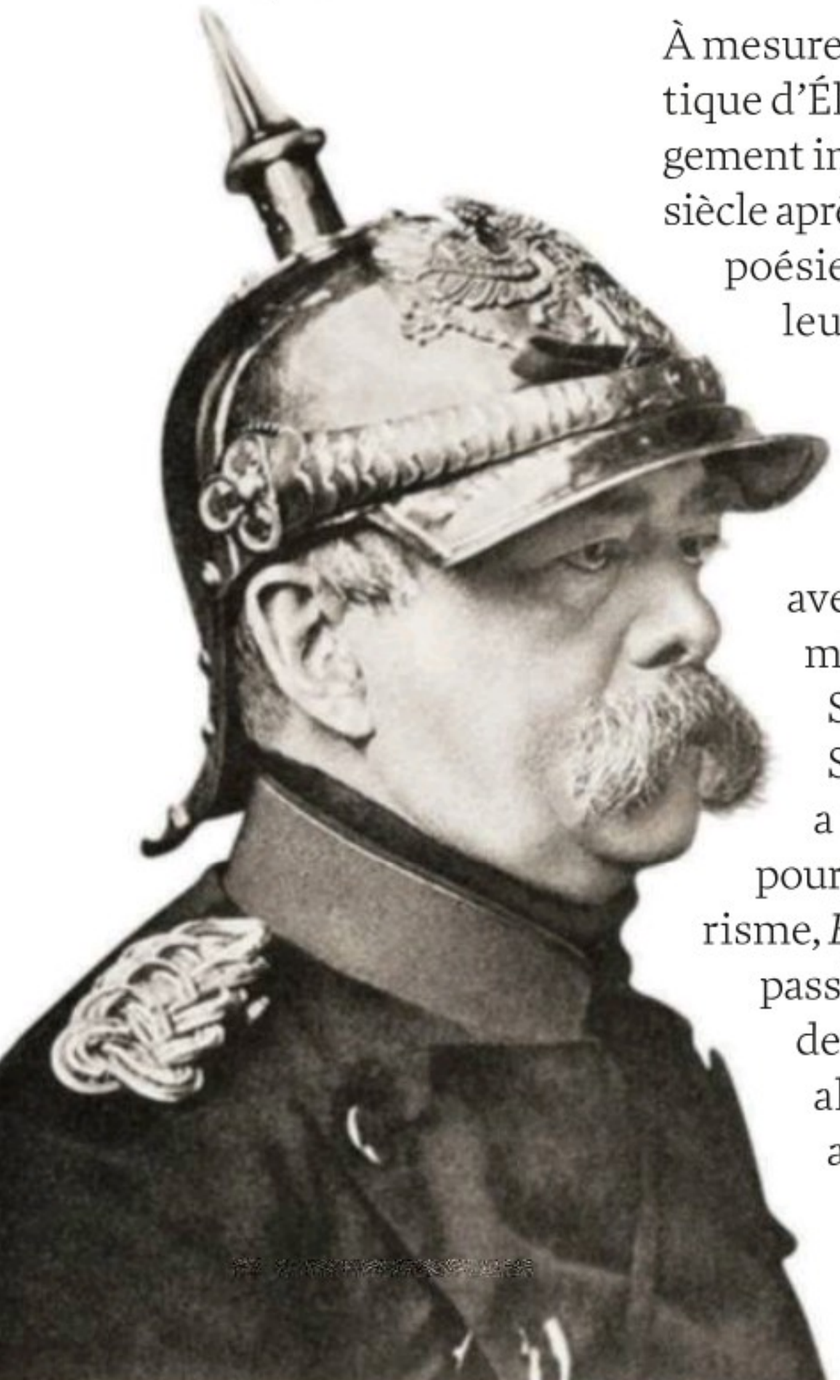
AUSTRIAN ARCHIVES / SCALA, FLORENCE

FÊTE IMPÉRIALE
Les impératrices Élisabeth d'Autriche et Alexandra de Russie passent, dans leur carrosse, sous un arc de triomphe lors de la visite du tsar Nicolas II à Vienne, en 1896.

L'activité intellectuelle à laquelle s'adonne Élisabeth témoigne de sa force de caractère vis-à-vis d'une cour qui voudrait la faire entrer dans le moule.

concepts prépondérants de son milieu. Avec un certain don de prophétie, l'impératrice annonce dans ses poèmes la destruction de l'empire des Habsbourg — qui surviendra quelques années plus tard, à la fin de la Grande Guerre — et voit dans l'obsession d'Otto von Bismarck, l'autoritaire chancelier prussien, de créer un empire allemand armé jusqu'aux dents un condensé du mal qui se profile sur le continent européen. Voici le poème cru qu'elle lui dédie en 1886 : « Prédestiné et voué à la victoire, / Tu marches, toi le plus grand esprit du temps, / Plein d'énergie, dominant notre monde, / Fauchant les peuples à ta guise. / Astre de fer à l'orbite sanglante / Qui avance inlassablement ! / Où s'achèvera ta carrière audacieuse ? / Au firmament ou au fond de l'abîme ? »

▼ **UNE FIGURE NATIONALISTE**
Otto von Bismarck, le « chancelier de fer » de la Prusse, est l'une des bêtes noires d'Élisabeth, qui lui consacre des vers corrosifs. Portrait de Bismarck pris en 1870.
AKG / ALBUM



Une œuvre rare pour son temps

À mesure qu'a été découverte l'œuvre poétique d'Élisabeth d'Autriche-Hongrie, largement inédite jusqu'en 1984 — presque un siècle après sa création —, les spécialistes en poésie allemande y ont peu à peu porté leur attention, admettant qu'elle a été une autrice de grand talent. Bien évidemment, elle a reçu une excellente éducation : l'impératrice est une connaisseuse avertie des textes originaux d'Homère, de Shakespeare, de Byron, de Schopenhauer ou de Bertha von Suttner, l'écrivaine pacifiste qui a publié en 1889 un roman crucial pour le développement de l'antimilitarisme, *Bas les armes !* Toutefois, sa grande passion littéraire est Heinrich Heine, le dernier grand poète du romantisme allemand, juif, révolutionnaire et antimonarchiste, irrévérencieux et lucide, en qui elle trouve une âme sœur. Élisabeth finit même par être considérée comme l'une des grandes expertes de l'auteur, respectée et souvent consultée par les cercles académiques.

Toute cette activité intellectuelle est assez rare pour une femme de son époque, surtout pour une souveraine. Toutefois, elle n'est pas une femme comme les autres. Sa forteresse intérieure, sa sensibilité, la fermeté de ses convictions et de son caractère sont admirables. Bien que la cour et la famille de Habsbourg tentent par tous les moyens de faire d'elle une authentique impératrice — c'est-à-dire une figure à la fois ostentatoire et distante, vouée à la maternité —, elle lutte seule contre toutes les pressions, les rumeurs, les calomnies et les humiliations, afin de toujours rester fidèle à elle-même.

À partir de ses 22 ans et après avoir traversé une période de maladie — probablement une dépression —, elle décide de rompre avec toutes les normes et cesse de s'efforcer à l'exemplarité et à l'obéissance. Dès lors, elle décide de vivre pleinement en marge de la société. Elle s'éloigne de ce monde dans lequel elle se sent amputée du meilleur d'elle-même, s'installant durant de longues périodes dans des endroits presque inaccessibles et voyageant constamment d'un lieu à l'autre, toujours à la recherche d'un beau paysage ou d'une montagne élevée à gravir, et restant, avec provocation, éloignée de cet univers de cour qu'elle considère comme stupide et hypocrite.

Sous le feu des critiques

Durant les décennies suivantes et jusqu'à sa mort, Élisabeth paraît à peine lors des cérémonies, des bals et des grandes fêtes religieuses que le trône, lié à l'Église catholique, célébrait tant. Elle ne se plie à son devoir que lorsqu'il s'agit d'affaires capitales pour son époux. Elle n'apparaît alors en public que couverte d'un voile ou cachée derrière un grand éventail en cuir, une ombrelle ou un parapluie, afin que personne ne puisse scruter son visage et épier sa légendaire beauté.

ALAMY / CORDON PRESS

Évidemment, Élisabeth paye son attitude au prix fort. Haïe par la Hofburg – la résidence de la cour de Vienne – et les conservateurs qui forment la base du pouvoir du système impérial, elle doit affronter les critiques, qui la traitent de mauvaise épouse, de mauvaise mère et de mauvaise impératrice – mauvaise impératrice qu'elle était effectivement à dessein ; et elle doit supporter ceux qui la taxent de folle. En revanche, les secteurs libéraux la soutiennent et l'admirent, la remerciant pour ses rares interventions dans la vie politique et sociale de l'Empire, toujours en faveur de la décentralisation, de la démocratisation et de la science.

L'impératrice ne s'est jamais inclinée. Mais elle ne s'est jamais vengée non plus de ses ennemis, sauf dans ses vers secrets, pensés pour la postérité. En réalité, elle était trop maîtresse d'elle-même pour le faire, car elle possédait une volonté puissante, profonde et autonome, qu'elle puisait dans l'intimité lumineuse de son être. Elle s'est contentée de s'éloigner, silencieuse et indifférente. Comme elle l'a elle-même écrit : « J'emmènerais mon âme à la mer / Fatiguée des gens. » ■

Pour en savoir plus

TEXTE
Le Journal poétique de Sissi
Élisabeth d'Autriche, Éditions du Félin, 2009.

ESSAI
François-Joseph et Sissi. Le devoir et la rébellion
J. des Cars, Perrin (Tempus), 2023.

▲ UN REFUGE À CORFOU
Sissi fait construire ce palais en l'honneur d'Achille, héros qu'elle admirait, car il était « il n'a tenu pour sacré que sa propre volonté, il n'a vécu que pour ses rêves ».

DES RAYONS X À LA BOMBE H

La radioactivité, pour le meilleur et pour le pire

Impossible de penser le XXe siècle sans ce terme inventé par Marie Curie. Mais comment la radioactivité, phénomène naturel à usage médical, est-elle devenue le « nucléaire », concentré apocalyptique de toutes les angoisses d'un siècle gouverné par la science ?

Alors qu'il travaille à Paris sur les phénomènes électriques, Pierre Curie ne sait pas encore que son nom va entrer dans l'Histoire… grâce à sa femme. Née en 1867 à Varsovie, alors sous domination russe, Marie Skłodowska est une jeune fille qui rêve de faire des études supérieures. Mais, en Pologne, les femmes ne peuvent obtenir cette autorisation. Marie s'engage donc comme gouvernante dans une famille fortunée, afin d'accumuler l'argent nécessaire pour partir en France. À la rentrée de l'année 1891, elle s'inscrit à la faculté des sciences de Paris, avec 26 autres femmes et 689 hommes. Reçue première à la licence de physique, elle obtient une bourse pour prolonger ses études et reporte son retour en Pologne. Les cours théoriques s'accompagnent de travaux pratiques dans le laboratoire où officie Pierre Curie, chef des travaux de physique à l'École municipale de physique et de chimie industrielles. En 1895, les deux savants décident de se marier. Ils continueront leurs recherches ensemble.

Des cas de brûlures

La même année, l'Allemand Wilhelm Röntgen découvre qu'il existe une forme de rayonnement électromagnétique capable de traverser la matière tout en étant partiellement absorbé en fonction de la densité de cette dernière. Ces rayons produits artificiellement laissent une impression bien visible sur une plaque photographique. Röntgen donne à ce phénomène le nom de rayons « X », d'après la lettre servant à désigner l'inconnue en mathématiques. La mise en évidence de ce phénomène mystérieux lui procure en 1901 le premier prix Nobel de physique. Cette découverte est rapidement adoptée par des dentistes. Mais, à l'époque, il faut pas moins de 25 minutes d'exposition pour obtenir une radiographie. Les cas de brûlures sont nombreux, et on ne fait pas immédiatement le lien entre l'exposition aux rayons X et les séquelles observées sur les patients. En 1897, Antoine Béclère crée à Paris, sur ses

Radiographie de la main gauche d'Albert von Kölliker, réalisée par Wilhelm Röntgen en 1896 lors d'un exposé public.

MONDADORI PORTFOLIO / BRIDGEMAN IMAGES

CHRONOLOGIE

1903 Prix Nobel de physique à Pierre et Marie Curie, et à Henri Becquerel pour la découverte de la radioactivité spontanée.

1911 Prix Nobel de chimie à Marie Curie pour avoir découvert le polonium et le radium. Marie Curie rencontre Albert Einstein au premier congrès Solvay, en Belgique.

1921 Prix Nobel de physique à Albert Einstein.

1935 Prix Nobel de chimie de Frédéric et Irène Joliot-Curie pour l'invention de la radioactivité artificielle.

1939 Frédéric Joliot-Curie, Hans von Halban et Lew Kowarski déposent un brevet sur l'arme atomique. Le président Roosevelt reçoit une lettre signée de plusieurs scientifiques pour financer la recherche nucléaire et découvrir la bombe atomique avant les nazis.

1945 Création du Commissariat à l'energie atomique.

GIANCARLO COSTA / BRIDGEMAN IMAGES

UN COUPLE DE GÉNIES
Parce qu'ils ont travaillé conjointement sur la radioactivité, Pierre Curie insiste pour que Marie soit bénéficiaire, au même titre que lui, du prix Nobel qui leur est décerné en 1903, avec Henri Becquerel. Ci-dessus, le couple dans son laboratoire.

LES « PETITES CURIE » EN GUERRE
« Petites Curie » est le surnom donné aux ambulances équipées d'émetteurs de rayons X pour radiographier les soldats blessés sur le front de la Grande Guerre. Photographie du 31 octobre 1914.

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

L'EAU LOURDE, UN SECRET DE FABRICATION PRISÉ DES NAZIS

DANS LE PROCESSUS d'explosion d'une bombe atomique, l'eau lourde (nom courant de l'oxyde de deutérium) joue le rôle de ralentisseur, afin de maîtriser l'opération. Les Norvégiens parviennent à fabriquer cette eau en 1934 dans leur usine hydroélectrique du Telemark. Au printemps 1940, les nazis mettent tout en œuvre pour s'emparer de la Norvège, afin d'avoir cette usine à leur disposition. Le site industriel sera la cible de quatre attaques de commandos envoyés par les Alliés. Lors de la quatrième attaque, en février 1944, deux parachutistes norvégiens font sauter le bateau qui devait emporter l'ultime stock d'eau lourde en Allemagne. Les recherches allemandes sur la bombe atomique sont arrêtées. Cette épopée est retracée dans un film documentaire exceptionnel, tourné en 1948 par Jean Dréville, avec les acteurs réels des événements ayant eu lieu pendant la guerre, en particulier Frédéric Joliot-Curie, Hans von Halban et Lew Kowarski.

fonds personnels, le premier laboratoire hospitalier de radiologie. Le phénomène de fluorescence suscite l'engouement du public, et on l'utilise jusque dans des démonstrations de fêtes foraines…

En France, plusieurs scientifiques s'intéressent à la découverte de Röntgen. Henri Becquerel cherche à savoir si la fluorescence des sels d'uranium est de même nature que les rayons X produits artificiellement. En observant une plaque photographique mise en contact avec ce matériau, il s'aperçoit que la plaque est marquée, alors que l'ensemble n'a pas été éclairé par la lumière naturelle ou artificielle. Il en conclut que les sels d'uranium dégagent leur propre rayonnement. En 1897, Marie Curie choisit ce sujet pour sa thèse de doctorat et baptise les

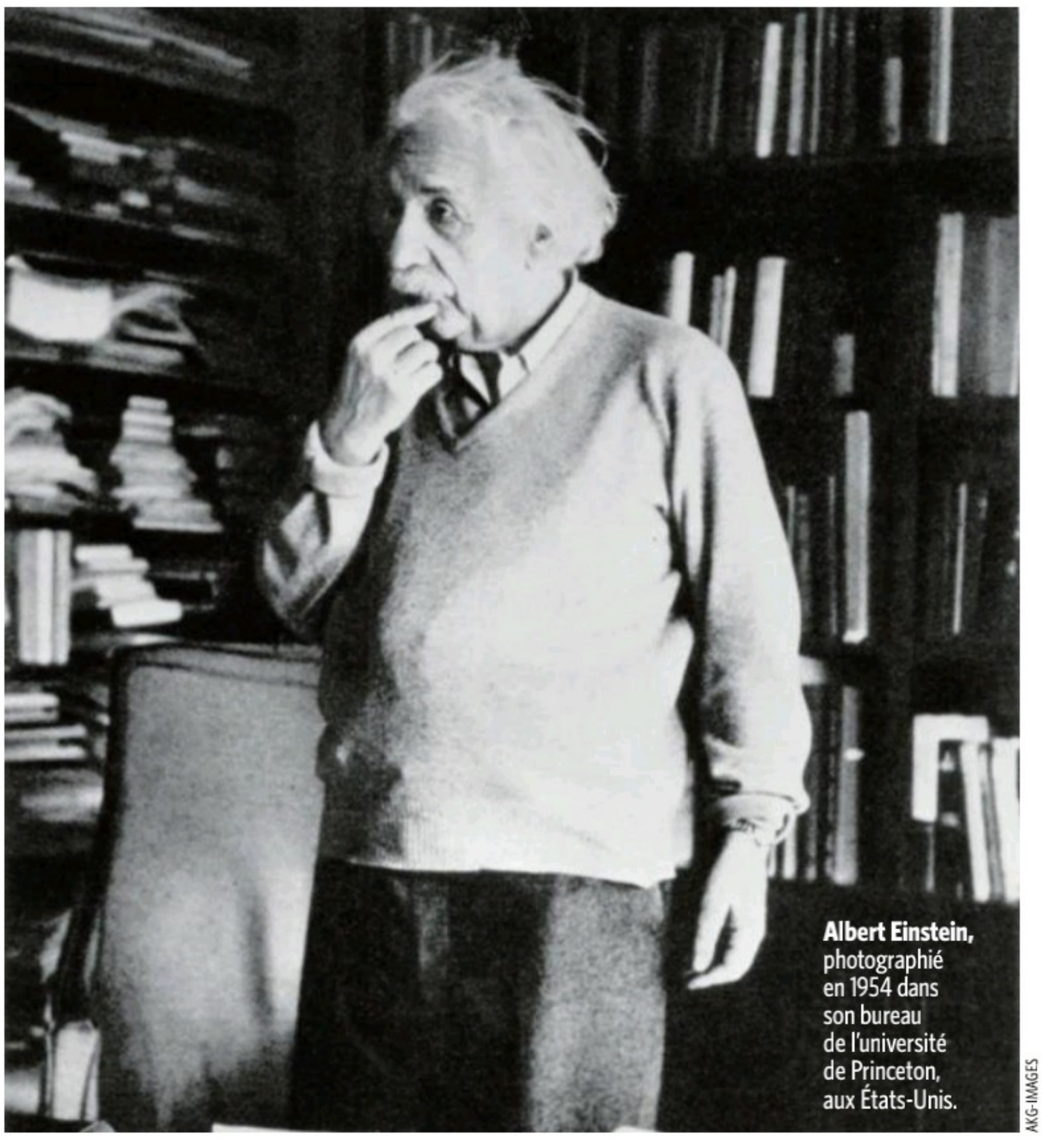
rayonnements observés du nom de « radioactivité ». Elle mesure ceux de plusieurs matières naturelles grâce à l'électromètre piézoélectrique, mis au point par son mari Pierre et son beau-frère Jacques.

Pierre rejoint rapidement son épouse dans ses travaux sur la radioactivité, qui semblent très prometteurs. Toute la journée, ils font chauffer différents minerais contenant plus ou moins d'uranium dans une petit officine, qui tient plus de l'étable que du laboratoire de sciences modernes, afin de découvrir lesquels d'entre eux sont les plus radioactifs. Leur patience est récompensée lorsqu'ils isolent le polonium — nom donné en référence à la patrie de Marie —, puis le radium, deux substances extrêmement radioactives. En 1903, le prix Nobel leur est décerné, conjointement avec Henri Becquerel. Pierre insiste pour que sa femme soit bénéficiaire du prix au même titre que lui. Il sait que le rôle de Marie n'a pas été anecdotique, comme le prouvera la suite des événements. En 1906, Pierre meurt, renversé par une voiture. Veuve, Marie reprend la chaire de son époux à la Sorbonne. Continuant la recherche, elle obtient seule un second prix Nobel en 1911.

Les chercheurs sur la brèche

Autour de toutes ces découvertes majeures, les échanges sont intenses entre les chercheurs de différents laboratoires européens. L'Allemagne est particulièrement en avance dans le domaine scientifique, suivie de près par la France. Mais d'autres pays jouent un rôle éminent dans cette réflexion. C'est en Suisse, à l'École polytechnique fédérale de Zurich, que l'Allemand Albert Einstein suit ses études. Né à Ulm en 1879, mais jugeant son pays trop militariste, il renonce à sa nationalité en 1896, devenant ainsi apatride. Ses études sur la matière et l'énergie viennent enrichir les découvertes sur la radioactivité et ouvrir de nouveaux champs de réflexion. Par ailleurs, c'est en Belgique que l'industriel passionné de sciences Ernest Solvay organise, à partir de 1911, des congrès rassemblant des savants, dont beaucoup ont eu le prix Nobel. Avant l'ère d'Internet et des télécommunications faciles, chacun peut y exposer ses découvertes, et tous peuvent croiser leurs hypothèses respectives lors de ces rencontres au sommet. Les congrès complètent les échanges épistolaires entre les uns et les autres, par-delà les frontières et les langues, les scientifiques étant généralement polyglottes. Dès 1911, Albert Einstein rencontre Marie Curie.

La même année, la construction de l'Institut du radium débute à Paris, afin d'étudier les effets de la radiothérapie par rayons X et par irradiation d'uranium sur les tumeurs cancéreuses. C'est la naissance du futur Institut Curie. Les applications thérapeutiques se multiplient, ouvrant des perspectives nouvelles à la médecine. Pendant la Première Guerre mondiale, Marie Curie, prenant fait et cause pour sa nation d'adoption, qui défend sa patrie d'origine, organise un service de radiologie au plus près des champs de bataille à l'aide de petites voitures automobiles équipées d'émetteurs de rayons X, les « petites Curie ». Les radiographies permettent de faire un diagnostic rapide avant d'envoyer les blessés à l'hôpital. En 1916, Marie Curie obtient le permis de conduire, afin de prendre elle-même le volant d'une de ces voitures. Après l'armistice, elle reprend son poste à l'Institut du radium, substance qui est alors présentée comme un produit miracle par de nombreux industriels. On la retrouve dans des



Albert Einstein, photographié en 1954 dans son bureau de l'université de Princeton, aux États-Unis.

AKG-IMAGES

Exploiter l'uranium belge

C'EST EN 1915 que l'Union minière de Belgique fait la découverte de minerai d'uranium d'une teneur exceptionnellement riche au Katanga, principale colonie belge en Afrique. Jusqu'alors, le territoire était surtout exploité pour son cuivre dans des conditions humaines terribles. Les découvertes de Marie Curie, relayées par les savants européens, donnent une importance stratégique considérable au minerai d'uranium. Edgar Sengier, ingénieur minier belge, et Pierre Ryckmans, gouverneur de la colonie à partir de 1934, accélèrent l'exploitation par le moyen du travail forcé. Lorsque la Belgique est envahie par les armées allemandes en 1940, Sengier embarque à New York avec un stock de radium et d'uranium qui va permettre aux États-Unis de mettre au point la bombe atomique.

crèmes de beauté ou des réveils… Les capacités de négociatrice de Marie Curie l'amènent à acheter auprès de l'Union minière belge des quantités importantes d'uranium exploité en Afrique, afin de produire du radium. Cependant, longtemps et fortement exposée aux éléments radioactifs, elle meurt d'une leucémie en 1934, à l'âge de 66 ans.

Entre-temps, Marie Curie a formé sa fille aînée, Irène, et son gendre, Frédéric Joliot, dans son laboratoire parisien. En 1935, le couple obtient à son tour le prix Nobel pour la mise au point de la radioactivité artificielle.

En même temps que d'autres savants, les Joliot-Curie ont compris que l'énergie dégagée par la radioactivité pouvait sans doute être utilisée pour fabriquer une arme d'une puissance inédite. Ils accueillent dans leur laboratoire Hans von Halban et Lew Kowarski, deux scientifiques fuyant le nazisme. Le 4 mai 1939, soit quatre mois seulement avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Frédéric Joliot-Curie, Hans von Halban et Lew Kowarski déposent ensemble un brevet confidentiel décrivant le fonctionnement d'une bombe A « pour des travaux de mines et pour des travaux publics, mais encore pour la constitution d'engins de guerre ».

Nombreux sont les savants européens qui ont alors rejoint les États-Unis, très inquiets de la capacité technique et scientifique des Allemands à fabriquer une bombe atomique. En 1938, Otto Hahn et Lise Meitner ont découvert le processus de fission, qui dégage une quantité colossale d'énergie : même si le premier refuse de collaborer avec les nazis et si la seconde est obligée de s'exiler du fait de ses origines juives, leurs résultats ont été publiés. Le 2 août 1939, trois scientifiques juifs hongrois réfugiés aux États-Unis, Leó Szilárd, Edward Teller et Eugene Wigner, écrivent une lettre au président Franklin Delano Roosevelt, lui enjoignant de financer un programme permettant de devancer Hitler. Einstein accepte de signer la missive malgré ses convictions antimilitaristes. La lettre ne sera portée à la connaissance de Roosevelt que le 10 octobre, mais, convaincu par les prestigieux signataires, il lance le fameux projet « Manhattan ».

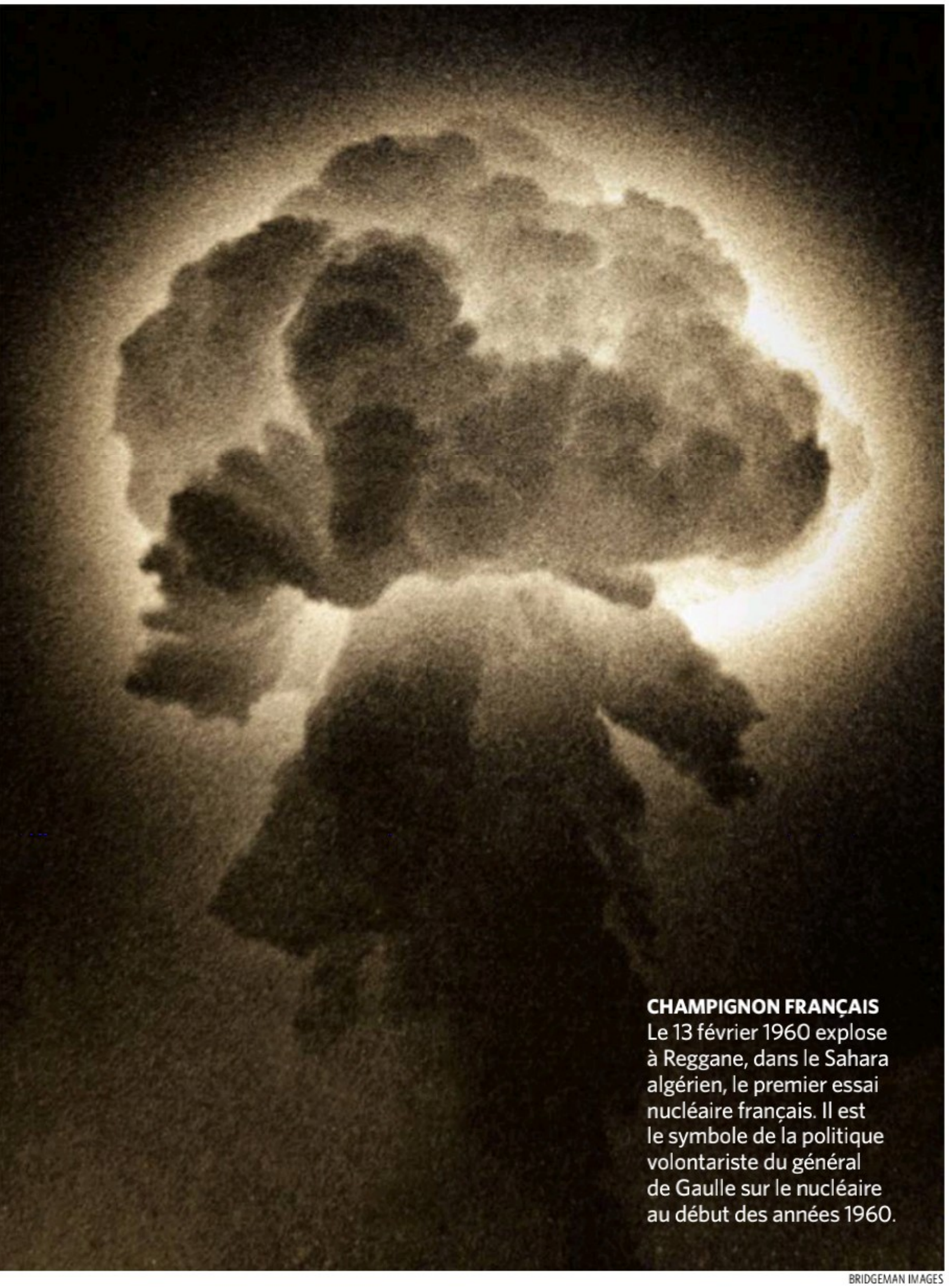
Le projet Manhattan
Les physiciens Bradbury et Neddermeyer posent à côté de la bombe du premier essai nucléaire américain, en 1945.

EVERETT COLLECTION / AURIMAGES

La bombe qui fait trembler

Au printemps 1940, la France est envahie, et la bataille de l'atome se joue désormais entre l'Allemagne et les États-Unis, qui seront vainqueurs en 1945. Au grand dam d'une bonne partie de la communauté scientifique, la radioactivité, découverte majeure du XX^e siècle, est utilisée pour tuer des populations civiles japonaises. Le 6 août 1945, alors que Hitler est déjà mort et la paix, signée en Europe, la ville d'Hiroshima est bombardée. Trois jours plus tard, c'est au tour de Nagasaki.

Néanmoins, toutes les grandes puissances ont compris que l'énergie dégagée par l'atome pouvait être utilisée pour d'autres projets. On offre sans vergogne des ponts d'or aux savants allemands qui ont collaboré avec les nazis, afin qu'ils



CHAMPIGNON FRANÇAIS
Le 13 février 1960 explose à Reggane, dans le Sahara algérien, le premier essai nucléaire français. Il est le symbole de la politique volontariste du général de Gaulle sur le nucléaire au début des années 1960.

BRIDGEMAN IMAGES

continuent leurs recherches. C'est le cas de Werner Heisenberg, qui a obtenu le prix Nobel de physique en 1932. Dans le cadre de la guerre froide, la rivalité s'installe entre les États-Unis et l'URSS, qui procède à son premier essai atomique en 1949, au Kazakhstan. L'espionnage est florissant pour voler les secrets du camp adverse. Le parapluie atomique américain protège les alliés militaires des États-Unis, mais la France de De Gaulle ne l'entend pas de cette oreille ; elle se dote de sa propre « arme de dissuasion », avec l'opération Gerboise bleue en 1960, à Reggane, dans le désert du Sahara.

La psychose d'une Troisième Guerre mondiale envahit les chancelleries et épouvante l'opinion. Des constructeurs proposent des abris antiatomiques aux familles américaines. Cependant, parallèlement, on s'intéresse aussi de plus en plus aux applications civiles de l'énergie atomique. Des sous-marins sont propulsés grâce à elle. En France, les autorités ont parrainé la création du Commissariat à l'énergie atomique, né en 1945. Cette pépinière de scientifiques sera à l'origine de la grande politique gaullienne de l'énergie nucléaire. Non seulement la France construit des centrales productrices d'électricité sur son territoire, mais elle en vend aussi à des pays étrangers, gagnant ainsi son indépendance énergétique. L'accident de la centrale de Three Mile Island, aux États-Unis, survenu en 1979, sera longtemps tenu secret, pour ne pas décourager la production d'énergie nucléaire.

Le domaine médical bénéficie aussi des avancées de la recherche. En 1946, on traite un patient atteint d'un cancer de la thyroïde avec de l'iode 131. En 1962 apparaît la scintigraphie, consistant à administrer au patient des isotopes radioactifs se fixant sur ses tissus et détectés par une gamma-caméra. L'IRM remplace les rayons X et donne des clichés plus précis. Les médicaments radiopharmaceutiques ingérés, injectés ou inhalés par les patients et émettant des rayonnements ionisants peuvent servir pour des explorations ou pour des traitements par destruction de cellules, ce qui en fait des produits à la fois diagnostiques et thérapeutiques. Dès 1969, dans *Au service secret de Sa Majesté*, Q, le savant excentrique qui fournit James Bond en gadgets en tout genre, proposait de glisser dans la poche des ennemis à surveiller un bout de matière radioactive, afin de les repérer et de suivre leur piste à distance plus facilement. Une parenthèse de recherche prolifique que vient voiler la catastrophe de Tchernobyl, survenue le 26 avril 1986 dans l'Ukraine soviétique, réactivant l'angoisse du risque nucléaire. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Pour en savoir plus

TEXTE
Marie Curie et la radioactivité. Le secret bien gardé de la matière
Hors-série *La Vie* - *Le Monde*, disponible sur boutique.lavie.fr

À Gibraltar, l'ADN de Calpeia éclaire nos origines

L'étude du génome d'un crâne découvert à Gibraltar en 1996 a fourni des informations surprenantes sur la provenance de sa propriétaire.

En 1996, près de Punta de Europa, le point le plus méridional de Gibraltar, au sud de l'Espagne, a été découverte une grotte d'occupation très ancienne, baptisée Europa 1. Il s'agit d'une salle de petite dimension, accessible par un passage étroit, dont l'entrée avait été bloquée lors de travaux de construction au XIXe siècle.

La chambre était remplie de matériaux marins, déposés là lorsque les humains ne la fréquentaient plus, et de sédiments contenant des vestiges archéologiques et des restes de faune. On y a trouvé des objets sculptés en silex et en jaspe, ainsi que

des fragments de poterie décorés d'impressions. Des restes osseux de lapins, de cerfs, d'oiseaux et de carnivores (canidés et félins) ont également été trouvés, ainsi que des restes osseux de poissons et de mollusques marins. Une étude doit encore être réalisée pour déterminer la relation de ces restes avec la présence d'une sépulture.

Carte génétique

La découverte la plus remarquable a été en effet celle d'ossements humains. Ne pouvant être utilisée comme habitation en raison de sa taille réduite, la cavité avait en effet servi de lieu de sépulture. Un crâne, notamment, a fourni des informations surprenantes, lors des résultats d'une étude publiée début 2019 dans la revue *Science*. Les progrès scientifiques et technologiques actuels ont en effet permis d'analyser son ADN et d'obtenir des données qui ont rendu possible sa reconstitution anatomique, réalisée dans les laboratoires du département d'histoire naturelle du Musée national de Gibraltar, avec l'assistance scientifique de la Harvard Medical School. Il s'agit du crâne d'une femme ayant vécu à Gibraltar il y a environ 7 400 ans, que les chercheurs ont nommée « Calpeia », en référence au nom antique de Gibraltar : le *mons Calpe*.

RECONSTRUCTION du visage de Calpeia, réalisée au Musée national de Gibraltar.

Le travail des spécialistes a permis de recréer la physionomie de Calpeia. Mais qui était-elle ? Et d'où venait-elle ? Les réponses à ces questions proviennent de l'étude de 2019, intitulée « L'histoire

Crâne trouvé dans la grotte Europa 1. MANUEL JAÉN

5400 av. J.-C. **Une femme** est enterrée dans une caverne de Gibraltar, aujourd'hui nommée grotte Europa 1.

1996 **Découverte** de la grotte, dans laquelle est mis au jour un crâne, parmi d'autres restes humains.

Mars 2019 **La revue** *Science* publie une étude qui inclut des données provenant du crâne de Gibraltar.

Sept. 2019 **Présentation** de la reconstitution du crâne de « Calpeia », retrouvé dans la grotte Europa 1.

MANUEL JAÉN

génomique de la péninsule Ibérique au cours des 8 000 dernières années ». La carte génétique de cette région européenne a été établie à partir de l'analyse du génome de 271 habitants de la péninsule ayant vécu à différentes époques historiques. Le crâne de Calpeia était l'un de ceux étudiés pour ce travail — en l'occurrence sous la coordination de Stewart Finlayson, directeur du département d'histoire naturelle du Musée national de Gibraltar. Cela nous a permis de savoir que le crâne correspond à la première phase du Néolithique, quand l'agriculture et l'élevage commençaient à s'étendre dans toute l'Europe, remplaçant le mode de vie des derniers chasseurs-cueilleurs du Mésolithique — la période de transition entre la fin du Paléolithique et le début du Néolithique.

L'analyse de l'ADN, nous l'avons vu, indique qu'il appartenait à une femme,

LES AUTRES CRÂNES DE GIBRALTAR

LES CRÂNES néandertaliens découverts à Gibraltar sont célèbres : celui appelé Gibraltar 1, trouvé en 1848, correspond à une femme adulte ; le crâne Gibraltar 2, découvert en 1926, appartenait à un enfant mâle.

KENNEHT GARRETT / NGS

UN RETOUR À LA VIE

Le travail de reconstruction médico-légale du crâne découvert dans la grotte de Punta de Europa, à Gibraltar, a été réalisé par Manuel Jaén Candón, conservateur du Musée national de Gibraltar et auteur de cet article.

1 SCAN EN HAUTE RÉSOLUTION
La structure osseuse ayant subi des déformations *post mortem*, le modèle obtenu a dû être corrigé grâce à un programme de modélisation 3D et complété par clonage et restitution de tissu.

2 UNE MÂCHOIRE NEUVE
Le crâne étant dépourvu de mâchoire, il a fallu en ajouter une, adaptée à sa morphologie et à ses proportions. L'ensemble (crâne et mâchoire) a ensuite été imprimé en 3D.

6 IMAGE FINALE
Un additif a été ajouté au silicone platinium pour obtenir l'illusion de la texture de la peau humaine. La polychromie est appliquée sur le modèle, en prenant soin de détails comme la translucidité ou le fait que, malgré sa couleur claire, la peau doit montrer des signes de son exposition au soleil et au climat de la région, où règnent des vents forts. L'implantation de cheveux humains achève le processus de reconstitution.

3 POINTS CRANIOMÉTRIQUES ▶

L'épaisseur du tissu mou sur les différentes parties du visage a pu être définie grâce à 28 points craniométriques, répartis sur le modèle osseux en 3D. La valeur de chaque point a été déterminée, entre autres paramètres, par l'âge, le sexe, le groupe ethnique et l'origine géographique de la défunte.

4 LE MODELÉ

Le processus de reconstruction faciale consiste à agencer les différents muscles sur l'os, modelés de l'intérieur jusqu'à la couche la plus extérieure, qui correspond à la peau.

PHOTOS : MANUEL JAÉN

5 POLYCHROMIE FINALE

Une fois les différentes textures appliquées sur la peau pour lui donner un aspect réaliste, un moule est réalisé, à partir duquel est obtenu un modèle final en silicone platinium.

LE COMPLEXE de Göbekli Tepe, en Turquie, témoigne de l'existence de sociétés complexes, voici 11 600 ans, dans la région d'où est originaire Calpeia.

VINCENT J. MUSI / NGS

qui devait être de petite taille. Selon l'étude génétique, Calpeia souffrait d'une grave intolérance au lactose, un phénomène très courant à une époque où le corps humain n'avait pas encore développé génétiquement la production de lactase, l'enzyme qui lui permet de tolérer le lactose après l'allaitement et de s'adapter ainsi à la consommation de grandes quantités de lait animal. En ce qui concerne l'âge de Calpeia, s'il n'est pas possible de le déterminer avec précision, nous savons qu'elle pouvait avoir entre 25 et 40 ans, une fourchette estimée à partir du degré de fusion osseuse des sutures crâniennes, les articulations fibreuses qui unissent les os du crâne.

Calpeia venait d'un lieu très lointain : 10 % de son génome provient de la population mésolithique de la péninsule Ibérique, mais les 90 % restants ont leur origine en Anatolie. Ce fait est confirmé par la couleur de ses yeux et de ses cheveux, tous deux foncés, comme l'indiquent les marqueurs génétiques. Nous savons que les agriculteurs du début du Néolithique en Anatolie présentent un pourcentage plus élevé d'allèles d'yeux foncés (les allèles sont des variantes d'un gène), ainsi qu'une couleur de peau plus claire que le reste de la population européenne. En revanche, les chasseurs-cueilleurs d'Europe centrale et occidentale présentent des marqueurs génétiques de peau foncée et d'yeux clairs. L'Anatolie, sur le territoire de l'actuelle Turquie, était le cœur de la révolution néolithique et le berceau des premiers hommes ayant

Calpeia ou ses ancêtres directs sont probablement arrivés dans la péninsule Ibérique par la mer.

Vase similaire à ceux trouvés dans la grotte Europa 1. Musée national de Gibraltar.

MANUEL JAÉN

ADOBE STOCK

LA GROTTE EUROPA 1 se trouve à proximité du phare de Punta de Europa, dans l'angle inférieur gauche.

domestiqué les plantes et les animaux. Cela fait de cette région le centre de l'expansion de l'agriculture et de l'élevage vers l'Europe.

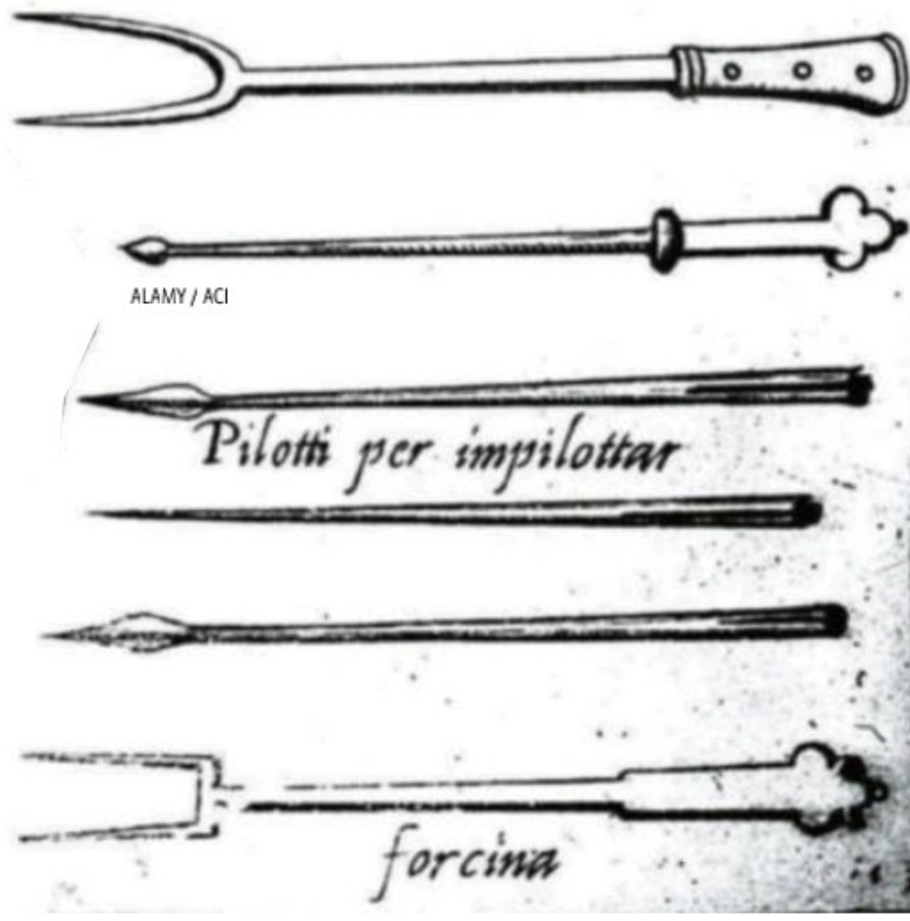
Migrants d'Anatolie

Le pourcentage élevé de composants génétiques anatoliens retrouvé chez Calpeia suggère que c'est elle ou ses ancêtres les plus proches – ses parents – qui sont arrivés directement d'Asie Mineure, et qu'ils sont probablement venus par la mer. Cette hypothèse est appuyée par le faible niveau d'hybridation (c'est-à-dire de mélange de ses gènes) avec ceux des populations européennes. Par mer, le voyage est plus rapide. Si les ancêtres de Calpeia s'étaient déplacés par voie terrestre, leur voyage aurait pris plus de temps, et ils se seraient davantage mélangés. Cela est démontré par la plus faible proportion de composants anatoliens contenus dans les restes d'individus d'Europe centrale. En fait, la population présentant les traits génétiques les plus semblables à ceux de la péninsule Ibérique est celle de Sardaigne, en raison de sa forte proportion de composants anatoliens, ce qui appuie la théorie du déplacement des populations anatoliennes par la mer.

Cependant, nous ignorons si c'est Calpeia elle-même qui est arrivée à Gibraltar, ou si ce sont ses parents. En d'autres termes, nous ne savons pas si elle est née sur place ou non. Quoi qu'il en soit, l'agriculture et l'élevage voyageaient avec ces migrants néolithiques. Le fait que des preuves archéologiques d'activité agricole n'aient pas encore été trouvées dans la région de Gibraltar ne signifie pas que cette activité n'existait pas ; et la possibilité qu'une certaine forme d'agriculture saisonnière ait été pratiquée n'est pas exclue. En effet, dans la ville côtière andalouse de Nerja, à environ 200 km de Punta de Europa, ont été trouvés des restes de grains de blé qui datent de l'époque à laquelle a vécu Calpeia.

Étant donné la proximité de la grotte Europa 1 avec la mer, la communauté dont faisait partie Calpeia devait tirer l'essentiel de sa subsistance du milieu marin, principalement de la pêche, sans toutefois exclure la chasse, l'élevage ou, comme nous l'avons dit, l'agriculture saisonnière. ■

MANUEL JAÉN CANDÓN
CONSERVATEUR ET RESTAURATEUR DE BIENS CULTURELS



ALAMY / ACI

1000 L'Europe se pique de la fourchette

Cet instrument, utilisé lors des repas à la cour de Byzance, arrive en Italie au début du Moyen Âge, mais mettra plusieurs siècles à se répandre en Europe.

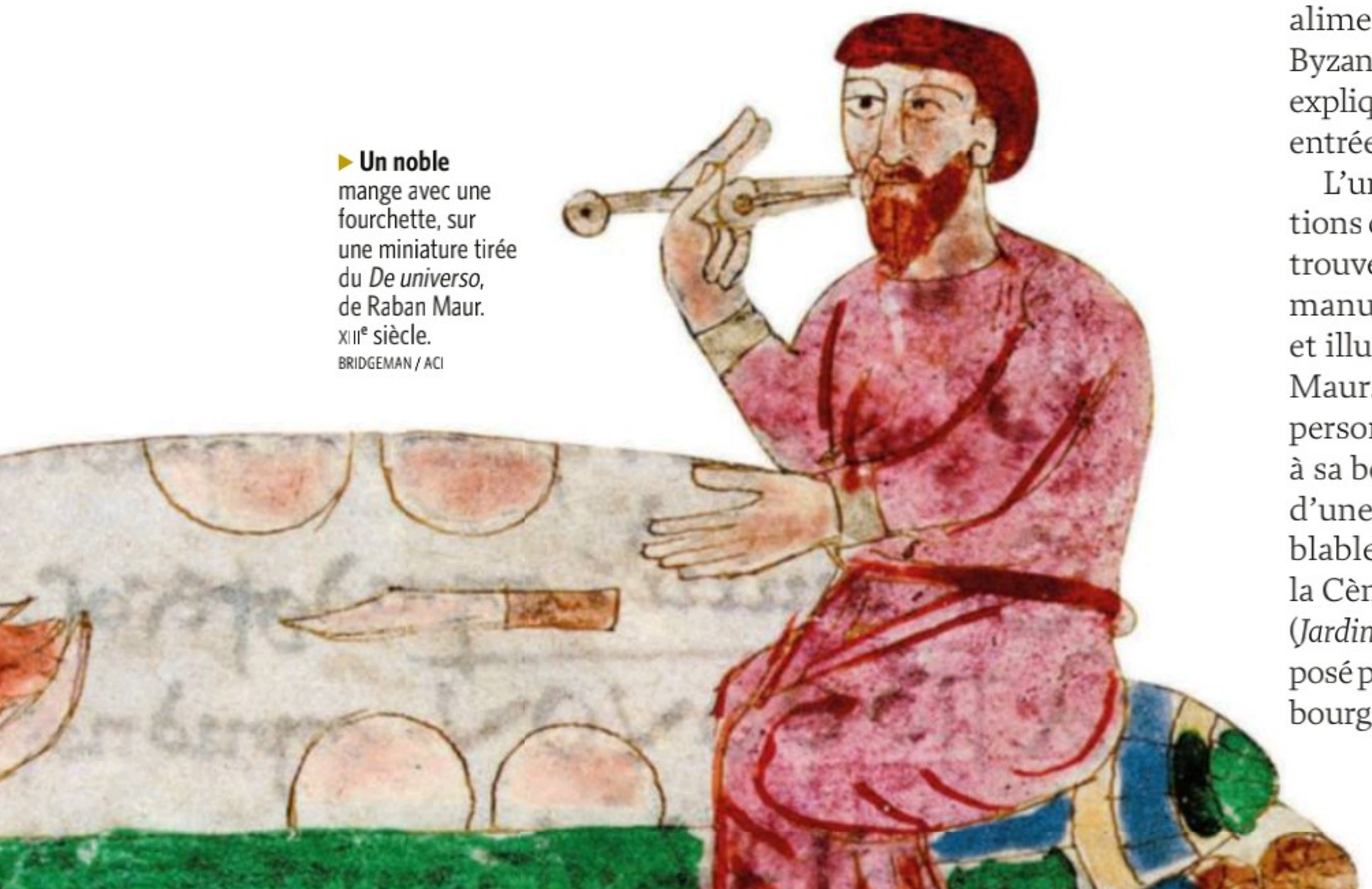
Dans un traité rédigé au milieu du XIe siècle, le cardinal Pierre Damien fait référence à la princesse byzantine Maria Argyre, mariée au fils du doge de Venise. Selon lui, cette princesse avait apporté de Byzance des habitudes trop raffinées, peu appropriées à l'austérité d'un chrétien ; à tel point que Dieu l'avait punie en la faisant mourir de gangrène. L'une de ces habitudes était sa façon de manger : « Cette princesse [...] portait la délicatesse jusqu'à la superstition. [...] Elle ne touchait [...] ce qu'elle mangeait avec ses mains ; mais ses eunuques lui coupaient ses aliments en menus morceaux, qu'elle portait à sa bouche avec de petites fourchettes d'or à deux dents. »

Il s'agit là du premier témoignage de l'usage de la fourchette en Occident, présente dans le monde byzantin depuis des siècles.

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

L'ustensile autrefois utilisé par les Romains, un coutelas aiguisé, s'est d'abord transformé en pointe, puis en fourchette pour embrocher les aliments. Les contacts étroits que Byzance entretenait alors avec Venise expliquent pourquoi la fourchette est entrée en Europe par la Sérénissime.

L'une des premières représentations de la fourchette en Occident se trouve sur une miniature tirée d'un manuscrit du début du XIIIe siècle et illustrant le *De universo* de Raban Maur. Elle représente deux nobles personnages à table, dont l'un porte à sa bouche des aliments au moyen d'une fourchette. Une scène semblable figure sur une miniature de la Cène, tirée de l'*Hortus deliciarum* (*Jardin des délices*), encyclopédie composé par l'abbesse Herrade de Hohenbourg au XIIe siècle.



▶ **Un noble** mange avec une fourchette, sur une miniature tirée du *De universo*, de Raban Maur. XIIIe siècle.
BRIDGEMAN / ACI

◀ **Gravure** tirée du manuel gastronomique de Bartolomeo Scappi, l'*Opera*, montrant une fourchette de cuisine. XVIe siècle.

▼ **Fourchette** italienne à deux dents. XVe siècle. *Metropolitan Museum, New York.*

En Italie, l'usage de la fourchette s'est répandu grâce à la consommation de pâtes longues. En 1376, l'écrivain Franco Sacchetti raconte l'histoire de deux amis qui « [coupent] et [engloutissent] des macaronis très chauds avec des fourchettes ». À la fin du XVe siècle, les fourchettes étaient couramment utilisées par les familles nobles de Florence : les Médicis étaient fiers d'en posséder 56 dans leur collection.

Une coutume italienne

Dans le reste de l'Europe, la fourchette était beaucoup moins courante. Tout ce que l'on connaissait alors était la pique, utilisée pour tenir la viande tandis qu'on la coupait avec un couteau ; ensuite, on prenait les morceaux avec les mains. Les fourchettes proprement dites servaient davantage à prendre des fruits ou des friandises. D'où la surprise du marchand français Jacques Lesaige, lorsque, au cours d'un banquet du doge de Venise auquel il participe en 1518, il voit que « ces messieurs, pour manger, piquent la nourriture avec une fourchette en argent ».

Dès 1533, Catherine de Médicis, épouse italienne du roi Henri II, tente d'introduire la fourchette à la cour de France – sans grand succès dans un premier temps. En 1609, Jacques de Villamont, décrivant en détail les habitudes alimentaires des Turcs, note qu'« ils n'utilisent jamais de fourchettes, comme le font les Lombards et les Vénitiens », reconnaissant là que c'était encore une coutume italienne. L'Anglais Thomas Coryat découvre aussi la fourchette lors d'un séjour en Italie en 1608. « J'ai observé dans toutes les villes et villas italiennes que j'ai traversées une coutume qui n'est utilisée dans aucun autre des pays visités au cours de mes voyages. L'Italien utilise toujours, dans ses repas, une petite fourche pour couper la viande. »

Au cours du XVIIe siècle, la fourchette se généralise dans toute l'Europe, mais sous une forme légèrement modifiée, avec l'ajout d'une troisième dent – il y en aura plus tard une quatrième – et la courbure caractéristique de l'extrémité, qui permet de saisir plus facilement la bouchée. ■

CORRADO OCCHIPINTI CONFALONIERI
HISTORIEN

L'ART DE NE PAS MANGER AVEC LES DOIGTS

IVe SIÈCLE
À cette époque, la fourchette est déjà utilisée à Byzance, comme en témoigne une pièce conservée au Metropolitan Museum de New York.

1004
La princesse byzantine Maria Argyre utilise une fourchette lors de son mariage avec le fils du doge de Venise.

1307
Un inventaire montre que le roi Édouard Ier d'Angleterre possédait sept fourchettes, ainsi que des centaines de cuillères et de couteaux.

1423
Dans son *Arte cisoria* (« Art de découper les viandes »), le marquis de Villena constate l'utilisation de la fourchette (*tenedor*), également appelée *horquilla*, « fourche ».

Vers 1610
Les voyageurs français et anglais sont surpris par la coutume italienne consistant à manger avec une fourchette.

Fourchette à trois dents. XVIIe siècle. *Palais des Beaux-Arts, Lille.*
▼

STÉPHANE MARECHALLE / RMN-GRAND PALAIS

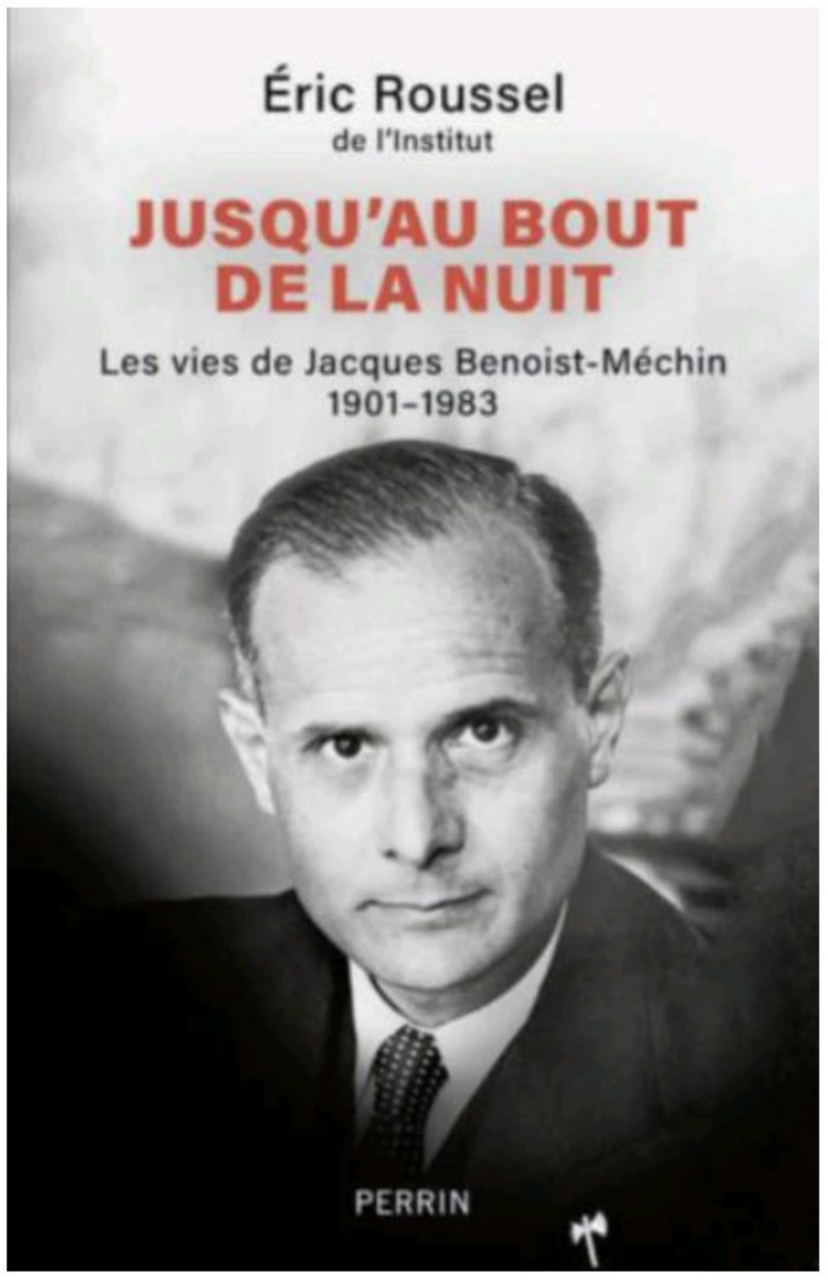
XXE SIÈCLE

Jacques Benoist-Méchin, un passé en clair-obscur

L'historien Éric Roussel évoque, dans la biographie qu'il lui consacre, la vie d'esthète de cet essayiste germanophile, sans occulter son implication dans le gouvernement de Vichy.

En 1980, Jacques Benoist-Méchin publie une biographie de Frédéric de Hohenstaufen. André Zysberg, dans *Le Monde*, salue une biographie magistrale. Valéry Giscard d'Estaing la lit avec passion ; François Mitterrand, avec enthousiasme. Réaction de Bernard de Fallois, éditeur de Benoist-Méchin : « Pour une fois, ils sont d'accord ».

1980 ? C'est aussi la fin de la troisième vie de Jacques Benoist-Méchin, celle du spécialiste du monde arabe et de l'« Orient compliqué » qu'il est devenu après la guerre, auteur de nombreuses biographies à succès sur Mustapha Kémal, Ibn Saoud, etc. Il meurt en 1983.



JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT. LES VIES DE JACQUES BENOIST-MÉCHIN. 1901-1983

Éric Roussel, Perrin, 2025, 416 p., 24,90 €

Une période trouble

Alors journaliste au *Monde*, l'historien Éric Roussel — qui l'a fréquenté de 1980 à 1983 — écrit sa nécrologie : il ne cache rien de ses choix politiques infamants (la collaboration), ni de l'envergure de sa pensée. Son article est salué pour son équanimité. Roussel livre, 40 ans plus tard, une biographie de cet homme secret et déroutant.

Dans sa première vie, de sa naissance en 1901 à son entrée au gouvernement de Vichy en février 1941, en qualité notamment de chargé des relations franco-allemandes, il se passionne pour la musique, pour les jardins, pour Proust — qu'il a rencontré en 1922 et à qui il consacre son premier livre —, pour Franz Werfel, écrivain autrichien, juif, qu'il vénère, pour Larbaud, Romain Rolland, D.H. Lawrence, Claudel, etc. Un esthète, donc, germanophone et germanophile — son obsession depuis 1918 : « la réconciliation franco-allemande et l'organisation de l'Europe ».

En 1938, il publie une *Histoire de l'armée allemande* unanimenent saluée. En novembre 1945, le général de Gaulle — que tout oppose à Benoist-Méchin — en commande 120 exemplaires pour former ses officiers d'état-major. En 1947, inculpé de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi, Benoist-Méchin est condamné à mort, puis gracié par le président de la République, Vincent Auriol, et libéré en 1953. Fin de sa deuxième vie.

Une anecdote pour conclure et illustrer la complexité, insondable parfois, du « cas Benoist-Méchin ». En 1979, Louise Weiss — agrégée de lettres issue de la grande bourgeoisie juive parisienne, et députée européenne de 1979 à 1983 — se souvient du Benoist-Méchin rédacteur en chef, en 1929, du journal qu'elle a fondé en 1918, *L'Europe nouvelle* : « Il me séduisit instantanément. La culture qui jaillissait de son infatigable mémoire, sa perception originale des êtres et des choses animait en lui une sensibilité d'artiste que sa logique, pourtant forte, n'oblitérait jamais. »

À la différence de Bernard Faÿ, lui aussi esthète, américaniste, professeur au Collège de France, intime de Gertrud Stein, auquel on pense parfois en considérant la dérive de Benoist-Méchin, celui-ci laisse une œuvre régulièrement rééditée, qu'Éric Roussel met remarquablement en perspective dans une biographie irréprochable. ■

FRANÇOIS KASBI

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Pas de Clemenceau sans Mordacq

LE MINISTÈRE CLEMENCEAU. JOURNAL D'UN TÉMOIN

Général Mordacq

Passés composés / ministère des Armées, 2025, 816 p., 31 €

Henri Mordacq fut le chef du cabinet militaire de Clemenceau de novembre 1917 à janvier 1920. Il avait pour lui une carrière militaire de premier ordre. Officier colonial en poste dans le sud de l'Algérie et au Tonkin, il avait été remarqué par Lyautey et Gallieni. En 1906, il se lia au général Picquart, que Clemenceau avait nommé ministre de la Guerre. Les trois hommes ne se quittèrent plus. De 1914 à 1917, Mordacq fut sur le front et s'y distingua – deux fois blessé, promu général de division.

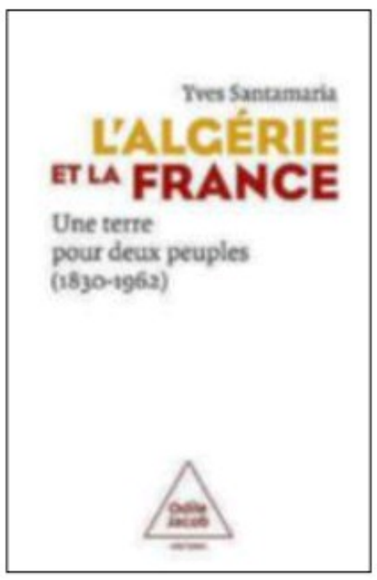
Quand Clemenceau forme, en pleine Grande Guerre, son second conseil des ministres, il n'hésite pas, et choisit Mordacq pour l'éclairer sur le déroulement du conflit. Le président Poincaré, ennemi juré du Vendéen, alla jusqu'à dire que Mordacq « [tenait] les ficelles ». Dans les faits, ce dernier remit tout à plat. Il mit à l'écart les colonels et les généraux âgés, n'ayant plus « toute la vigueur physique et intellectuelle ». Il s'attaqua à la bureaucratie, balayant tout ce qui lui parut inutile. Il incita Clemenceau à multiplier les déplacements sur le front. Enfin, il imposa Foch comme généralissime.

Mordacq suivit de très près les suites diplomatiques après l'armistice. On lui confia l'occupation de la Rhénanie. En désaccord, il se mit en réserve. Il se voua alors à des ouvrages savants sur la guerre. Mordacq mourut en 1943, dans des circonstances troubles. Son compte-rendu, au jour le jour, compose un immense document, indispensable pour bien comprendre les arcanes du conflit. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

DÉCOLONISATION

L'Algérie des possibles



L'ALGÉRIE ET LA FRANCE. UNE TERRE POUR DEUX PEUPLES (1830-1962)

Yves Santamaria

Odile Jacob, 2025, 384 p., 25,90 €

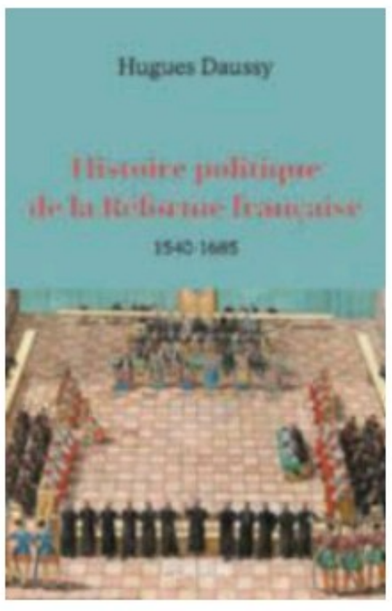
Encore la guerre d'Algérie ? Oui, et non. Yves Santamaria a suffisamment lu pour savoir que beaucoup, déjà, a été dit, voire redit, sur le sujet. Son propos est situé – sans être biaisé ni acrimonieux : il est né à Alger, d'une famille d'immigrés espagnols. Son absence de « désir polémique » est tangible. Mais il s'interroge : « Pourquoi les scénarios alternatifs basés sur la séparation territoriale n'ont-ils pas fonctionné ? » Une citation d'Antoine Prost lui est un viatique : « Peut-on comprendre pourquoi les choses se sont passées comme elles l'ont fait sans se demander si elles auraient pu se passer autrement ? »

L'uchronie sera donc un recours régulier à son évocation de l'Algérie à partir de 1945. En auxiliaires, certains textes ou livres méconnus de Maurice Allais et d'Alain Peyrefitte (*Faut-il partager l'Algérie ?*, 1961), des propos de Redha Malek (l'un des négociateurs des accords d'Évian), de certains anciens de l'OAS (Jean-Claude Pérez), de Camus, de l'écrivain Mouloud Feraoun, de Messali Hadj, pionnier de l'idée d'indépendance, ou de Jean Amrouche, catholique, kabyle et normalien ; tous reviennent sur l'importance de l'islam, sous-estimée alors, y compris en métropole et par le FLN. L'autre facteur décisif est démographique : les Français d'Algérie étaient trop nombreux pour que cela se passe sans heurts. La partition-fédération, pourtant, était possible, selon Santamaria : l'histoire en décida autrement. Alger n'est pas devenu Beyrouth, ni l'Algérie, Chypre – et les pieds-noirs gèrent, depuis, une « identité sans postérité ». ■

F. K.

HISTOIRE RELIGIEUSE

La Réforme à l'heure française



HISTOIRE POLITIQUE DE LA RÉFORME FRANÇAISE. 1540-1685

Hugues Daussy

Perrin, 2025, 544 p., 27 €

En 1535, l'affaire des Placards, qui remettent en cause le sacrement chrétien de l'eucharistie, sonne l'alerte : le roi est contesté dans sa double qualité – humaine par nature et divine par grâce – par des écrits luthériens. En 1540, l'édit de Fontainebleau marque la radicale riposte : l'hérésie est assimilée à une « sédition du peuple ». François Ier accrédite ainsi l'idée d'un hérétique félon, dont la désobéissance à Dieu se double d'une insoumission au roi. Le glissement, du religieux au politique, fait entrer la Réforme dans l'histoire du royaume de France. La propagation du protestantisme croît pourtant jusqu'en 1555 environ. L'élite nobiliaire, en dépit de la condamnation politique, multiplie les conversions. En 1562, on compte 2 millions de protestants en France – l'apogée. Le soupçon d'« État dans l'État » se répand. En 1598, l'édit de Nantes, après le traumatisme de la Saint-Barthélemy en 1572, est une étape : on tolère les protestants. En 1628, la prise de La Rochelle marque la volonté de Richelieu d'éradiquer le parti protestant, organisation politique et militaire, dont le seul canal d'expression devient ecclésiastique. Les pasteurs furent les auteurs de la presque totalité des textes politiques qui exaltèrent alors la puissance du monarque : une loyauté exemplaire. Pourtant, la lente agonie a commencé – jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Alors les réformés entrent dans la clandestinité, jusqu'en 1787 – année où l'existence légale leur est accordée –, puis 1789 – où la liberté de culte est rendue. Une remarquable synthèse. ■

F. K.

DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Des secrets vieux comme le monde

VIE ET MORT DU SECRET D'ÉTAT. DU SECRET DU ROI À WIKILEAKS

Antoine Lefébure

Passés composés, 2025, 400 p., 24 €

Les secrets d'État sont vieux comme le monde, ou plutôt comme l'Histoire, des tablettes cunéiformes de Sumer à Wikileaks. Aujourd'hui, l'intelligence artificielle peut à la fois les démultiplier ou les anéantir. L'auteur parcourt l'histoire de l'Europe (avec une échappée en Chine) pour débusquer ces secrets, qui, paradoxalement, n'existent que parce qu'ils sont connus.

Les secrets d'État, la papauté en a toujours fait une règle. Sa diplomatie est un modèle du genre. Quant à la république de Venise, elle avait pour règle d'or le secret, dans ses institutions, ses modes de répression, ses relations avec les autres États. Cela dura huit siècles.

Machiavel a beaucoup parlé du secret d'État, et il en a subi les foudres. Moins connu, le lettré Gabriel Naudé a inspiré Richelieu et Mazarin. Leur élève retint la leçon : Louis XIV fit du « Cabinet noir » un modèle de surveillance de ses sujets. Bossuet apporta son onction : « Voyez cette puissance sacrée [...] ; voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermé dans une seule tête. » Louis XVI usa du secret pour sauver son trône ; il fit appel à Mirabeau, mais ce dernier jouait double jeu. Inutile de s'attarder sur les basses œuvres de Fouché sous l'Empire. Enfin, Napoléon III, conspirateur né, garda ses habitudes, arrivé au pouvoir.

Les républiques n'ont pas ignoré le secret d'État ; De Gaulle, Mitterrand sont aux premières loges. Cet essai procède d'une vulgarisation érudite, qui pioche dans des sources variées et sûres, qui lui donnent une bonne fiabilité. ■

J.-J. B.

ANTIQUITÉ

Empire romain : une chute retardée

542. LA FIN DE L'ANTIQUITÉ
Sylvain Destephen
Puf, 2025, 232 p., 16 €

On a l'habitude de dater en 476 la fin de l'Empire romain d'Occident. Un général, Odoacre, dépose le dernier empereur, Romulus Augustule.

En fait, l'événement n'eut pas d'écho. À Constantinople, l'empereur d'Orient se borna au constat. En 527, Justinien Ier entend reconstituer un autre empire, qui aspire lui aussi à l'universalité. Un règne de 38 ans, une œuvre immense dans tous les domaines. En 542, date médiane, l'empire est à son apogée. Encerclé de partout, il a vaincu ou contenu Ostrogoths, Wisigoths, Vandales, Perses sassanides et d'autres.

En exposant les événements marquants de 542, Sylvain Destephen balaye large. Avec la peste en arrière-plan, qui parcourt tout l'empire et réduit Constantinople à l'état de charnier, Justinien légifère. Le vieux droit romain subit un véritable lifting, qui donne toute sa place à la religion d'État, le christianisme. En 542, le Code, la Digeste, les *Institutes* sont en place ; ils fondent notre propre droit. Dans le domaine religieux, Justinien ouvre la chasse aux derniers païens. Avec des conversions de masse conduites par Jean d'Éphèse, le premier inquisiteur.

Tout l'intérêt de cet essai est de globaliser cette année 542, de la dépasser, de montrer que, dans un contexte de guerre tous azimuts, de petite période glaciaire, d'épidémie démesurée, « un monde plein, plein d'hommes et de femmes, plein d'énergie et d'échanges » disparaît. Émerge alors, au fil des générations, une reconstruction qui réduit ou fait disparaître l'héritage romain. ■

J.-J. B.

XXE SIÈCLE

Portrait de Staline en jeune homme

LE JEUNE STALINE
Simon Sebag Montefiore
Passés composés, 2025, 624 p., 17 €

Le bouton de rose avait éclos / Tendu comme pour toucher la violette / Le lis s'éveillait / Et courbait la tête sous la brise. » Ces vers délicats sont de Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Sosso ou encore Koba dans sa jeunesse, puis connu plus tard sous le nom de Staline.

De sa sortie du séminaire de Tiflis (aujourd'hui Tbilissi) à l'âge de 20 ans jusqu'à son entrée dans la vie publique en 1917, Staline mena une vie d'aventurier. Mais sa « carrière de parrain de la pègre, de pilleur de banques audacieux, de tueur, de pirate et d'incendiaire » fut très longtemps passée sous silence. Simon Sebag Montefiore, auquel on doit une magistrale *Cour du tsar rouge* (2005), livre ici une synthèse d'un poids exceptionnel.

La personnalité de Staline était jusque-là décrite par ses adversaires. Trotski, son ennemi juré, le voulait brutal, cynique, dépourvu d'humanité et forcément inculte. Il était tout cela ou presque, sauf qu'il lui arrivait d'être sensible, d'avoir des doutes et de nourrir des regrets. Il était un immense lecteur, pratiquant toutes les littératures. Son matérialisme historique, il l'avait réduit à l'état de bréviaire.

Staline passa des années dans la clandestinité, il connut la prison, la déportation, les évasions. Véritable Arsène Lupin sans l'élégance, il manipulait tous ceux qui l'approchaient. Tout ce qu'il faisait, il le justifiait au nom de la cause. Lénine le jugeait indispensable. En 1917, il sortit enfin de la pénombre. Les jeunes années déterminent la suite. Cela vaut pour toutes les femmes et tous les hommes de pouvoir. ■

J.-J. B.

ARCHÉOLOGIE

Gaza, un patrimoine à vif

Montrer les trésors qui peuvent encore l'être : voici l'ambition de l'Institut du monde arabe, dans une exposition qui révèle en creux les ravages des bombes sur l'enclave palestinienne.

Une histoire dense et riche de plusieurs millénaires : c'est cet aspect de Gaza que l'Institut du monde arabe, à Paris, a choisi de mettre en avant avec son exposition « Trésors sauvés de Gaza. 5 000 ans d'histoire », en collaboration avec le musée d'Art et d'Histoire de Genève. Sont présentés des mosaïques, des chapiteaux, des amphores, des statues, des stèles funéraires… Soit un ensemble de 130 chefs-d'œeuvre archéologiques aux dates allant de l'Âge du bronze à l'époque ottomane.

BETTINA JACOT-DESCOMBES / MAH GENÈVE / SERVICE DE PRESSE

Aphrodite avec Pan enfant (disparu) et un pilier hermaïque. Statuette d'époque hellénistique ou romaine, découverte sur le site de l'antique Anthédon. Propriété de l'Autorité nationale palestinienne.

Un musée détruit

Les œuvres, choisies parmi plus de 500 pièces, ont échappé aux bombardements israéliens, car conservées à Genève depuis 2007. Elles sont la propriété de l'Autorité nationale palestinienne, mais surtout de la collection privée de Jawdat Khoudary. Ce riche entrepreneur immobilier, passionné par les antiquités qu'il découvrait sur ses chantiers, avait décidé de les préserver et avait même créé un musée dans l'enclave palestinienne pour les présenter aux habitants de Gaza. Celui-ci a été détruit dès le début de la guerre, en octobre 2023, tout comme les palais ottomans de la vieille ville, les mosquées, les églises… Les archéologues français, qui étaient les derniers à travailler dans l'enclave palestinienne, avaient, avec leurs collègues gazaouis, mené des travaux pour préserver les mosaïques byzantines de l'église de Jabaliya, datant du Ve siècle ; ils venaient également de mettre au jour un cimetière romain. Tout est sous les décombres aujourd'hui.

FLORA_BEVILACQUA / MAH GENÈVE / SERVICE DE PRESSE

Pièce de monnaie en argent datant de la période islamique, découverte à Gaza. Propriété de l'Autorité nationale palestinienne.

Le monastère Saint-Hilarion, dédié au fondateur du monachisme chrétien palestinien, actif entre le IVe et le VIIe siècle, a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial en péril le 26 juillet 2024. Selon l'Unesco, 94 sites culturels et archéologiques ont été détruits ou endommagés par les bombardements israéliens sur Gaza.

Une salle de l'exposition est consacrée à des photos inédites de la ville au début du XXe siècle, provenant de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem : elles font partie du fonds photographique des frères dominicains qui documentent la région depuis 1890. Elles rendent compte de la vie quotidienne des populations locales avant les deux guerres mondiales. ■

Trésors sauvés de Gaza. 5000 ans d'histoire
LIEU Institut du monde arabe, 75005 Paris
WEB imarabe.org
DATE Jusqu'au 2 novembre

Le Monde

LA VIE

Le Danube musical

UNE CROISIÈRE AU CŒUR DE L'EUROPE

Du 6 au 13 novembre 2025

AVEC :

Henrik Lindell, Journaliste, chef de rubrique « société » au magazine *La Vie*.

ITINÉRAIRE **Paris (France) – Munich – Passau (Allemagne) – Melk – Vienne (Autriche) – Budapest (Hongrie) – Bratislava (Slovaquie) – Linz (Autriche) – Passau – Munich – Paris**

Entre histoire, culture et intermèdes musicaux, quel regard porter sur ces nations européennes influentes face aux enjeux actuels ?

C'est en naviguant jusqu'à Budapest que vous participerez à une véritable traversée de l'Histoire contemporaine de cette région.

RIVAGES DU MONDE

Licence : IM 075 100 099

Réservez votre brochure gratuite auprès de Rivages du Monde au **01 83 96 83 43** ou à **croisiere-lvlm@rivagesdumonde.fr** (réf. *La Vie* LVDAN25 et réf. *Le Monde* LMDAN25).

XIX[E] SIÈCLE

L'autre visage de Berck-sur-Mer

Peintre du nord de la France, Francis Tattegrain a donné une dignité aux « bouches inutiles » de sa ville d'adoption à travers 57 portraits saisissants, visibles au musée Opale-Sud.

Élégantes ou pauvresses ? Lorsque les peintres du XIX[e] siècle visitent les bords de mer à la recherche de quelque sujet, ils choisissent leur camp : tandis qu'en Normandie Eugène Boudin représente les crinolines de l'impératrice Eugénie sur fond de ciel d'azur, à Berck, Francis Tattegrain est touché par l'humilité des pauvres gens. L'artiste picard connaît ce village de pêcheurs du nord de la France depuis l'enfance. Son père, président du tribunal d'Amiens, y a fait construire en 1865 un « chalet », une villégiature balnéaire où il passe de bons moments avec sa femme et ses trois enfants.

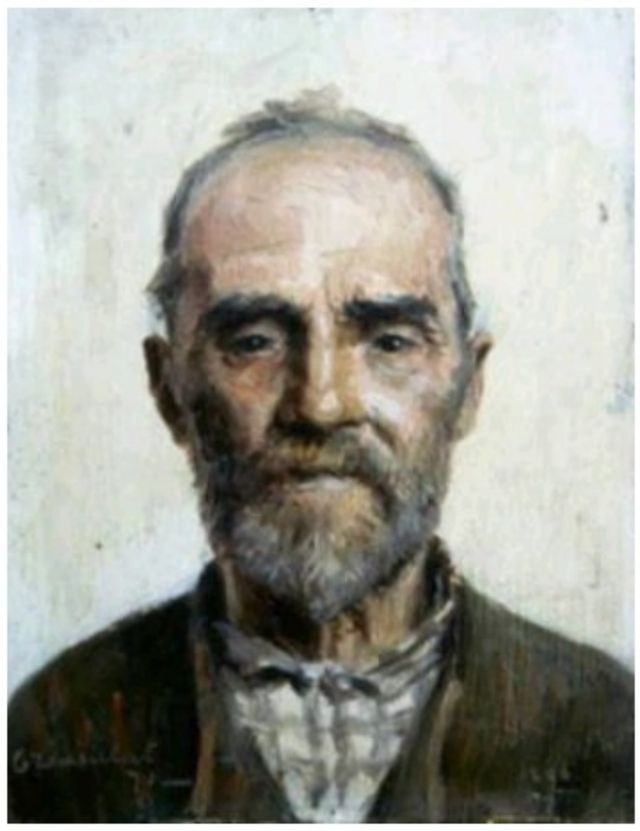
Susciter l'émotion

On vient en effet de comprendre que le climat marin, très riche en iode, présente des vertus incomparables pour soigner la tuberculose osseuse, alors très fréquente, et favorise la croissance des enfants. Attirés par ces bienfaits inattendus, la famille de Rothschild ou encore le tsarévitch de Russie viendront bientôt à leur tour prendre le bon air de la Côte d'Opale. Des hôpitaux maritimes et des fondations hospitalières vont sortir de terre à l'initiative d'ordres religieux et de familles fortunées.

Le jeune Francis, quant à lui, est admiratif des ciels du Nord et des longues plages de sable blond : sa vocation de peintre est en train de naître. En 1880, il acquiert 100 ha de dunes et y implante un atelier, dont l'éclairage naturel et les dimensions lui permettent de travailler sur de grands formats. Mais, pour lui, le décor extérieur, aussi somptueux soit-il, ne suffit pas à susciter l'émotion du spectateur. En 1881, son portrait d'une pauvre ramasseuse d'épaves est remarqué au Salon des artistes français à Paris et obtient une mention honorable. Le jeune homme n'a pas 30 ans lorsque ses paysages laissent progressivement la place au petit peuple de la mer.

MUSÉE OPALE-SUD / SERVICE PRESSE

Portraits d'indigents par Francis Tattegrain.



Souvent présent à Berck, l'artiste, qui reçoit désormais des commandes publiques, s'engage dans les œuvres sociales locales et accepte le poste de président du conseil d'administration de l'Asile maritime, un hospice où l'on recueille ceux que l'on appelle avec dérision les « bouches inutiles ». Pêcheurs n'ayant plus la force de monter sur les bateaux, matelotes en coiffe blanche devenues séniles, visages burinés par le vent et la pluie, c'est cette misère des temps qu'il représente à travers 57 portraits miniatures, saisissants de vérité, peints sur des morceaux de boîte à cigare et précieusement conservés au musée de la ville. Alignés côte à côte sur un grand mur blanc, il font revivre pour nous la communauté anonyme des indigents. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Musée Opale-Sud

musee.berck.fr
60, rue de l'Impératrice
62600 Berck-sur-Mer
Tél : 03 21 84 07 80

LA VIE

LE PAPE FRANÇOIS
UN HORS-SÉRIE EXCEPTIONNEL DE *LA VIE*

Découvrez ce numéro spécial événement, retraçant la vie, l'œuvre et l'héritage de Jorge Mario Bergoglio.

De son enfance en Argentine à son élection à Rome : ses influences, ses combats, son message.

Un hors-série historique, à ne pas manquer !

FORMAT : 22 X 28 CM
68 PAGES

Disponible chez votre marchand de journaux et sur boutique.lavie.fr

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de *La Vie* à :
La Vie / VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Le pape François	02.3672	8,50 €	___	___ €
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				___ €

Offre valable jusqu'au 30/09/2025 en France métropolitaine. Livraison : 7 à 10 jours à réception du bon de commande et dans la limite des stocks disponibles. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.lavie.fr ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

25E3F

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres de *La Vie* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)
☐ des offres des partenaires de *La Vie*

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 05

ANTIQUITÉ

Quand le Sénat a-t-il disparu ?

Quand le Sénat romain a-t-il disparu ? La noblesse vaticane en est-elle un successeur possible ?

ÉRIC, MOLSHEIM

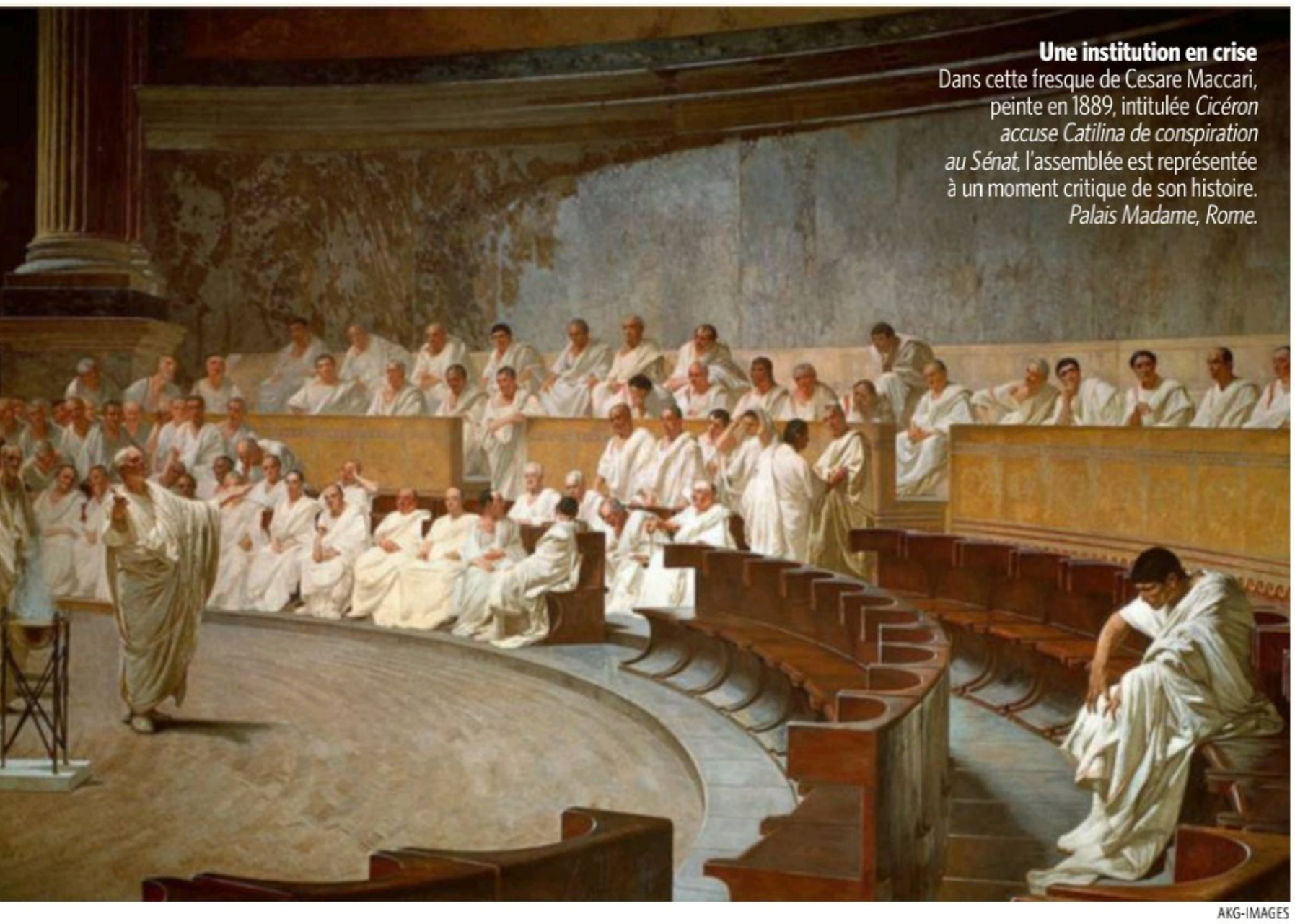
Fondé aux premiers temps de la République, le Sénat est demeuré durant des siècles l'institution phare du gouvernement de Rome. Même après l'instauration de l'Empire, quand il perdit une partie de son pouvoir effectif au profit de l'empereur, il conserva une autorité et un prestige incontestables. Concentré de l'élite romaine – les membres de l'ordre sénatorial, auxquels était attaché le titre de « clarissimes », constituaient un groupe fermé aux nombreux privilèges –, il semblait indéboulonnable, jusqu'à…

Jusqu'à quand, en effet ? On pourrait croire que l'institution ne survécut pas à la fin de l'Empire romain d'Occident. Or, la situation est plus complexe. Lorsque Romulus Augustule, dernier empereur d'Occident, est destitué par Odoacre en 476, le Sénat se maintient. L'aura de la vénérable assemblée brille encore suffisamment pour que le chef d'origine barbare la revigore par plusieurs mesures administratives et honorifiques. Ces mesures symboliques ne doivent pourtant pas induire en erreur. Même paré de son lustre passé, le Sénat n'occupait plus qu'un poids marginal dans la vie politique agitée du Bas-Empire ; la fin de l'Empire d'Occident, en lui ôtant son statut d'institution impériale, ne fait qu'acter le lent déclin qui le rongeait en sourdine depuis un siècle.

Un simple rôle local

En réalité, la disparition du Sénat romain est un processus lent, qui prend sa source dans la « décapitalisation » de Rome sous le Bas-Empire, selon le terme de l'historien André Chastagnol. En 330, Constantin désigne Constantinople comme capitale orientale de l'Empire. Si l'assemblée qu'il y crée ne fait d'abord pas d'ombre à son auguste aïeule romaine, il n'en va plus de même avec Théodose Ier. Sous le règne (379-395) de celui-ci, diverses prérogatives élèvent le Sénat de Constantinople au même rang que celui de Rome. En 395, avec la partition de l'Empire entre Orient et Occident, la marginalisation politique du Sénat de Rome à la seule *pars occidentalis* est consommée.

Le décentrement du cœur du gouvernement vers d'autres capitales que Rome – comme Ravenne au Ve siècle – circonscrit le Sénat romain à une influence toujours plus locale. Lorsque l'empereur byzantin Justinien reconquiert l'Italie à partir de 535, il ne fait plus de doute que la primauté revient désormais au Sénat de Constantinople. Rome est devenue une petite cité de province, dont la reconquête par les Ostrogoths en 546 entérine le déclin. La noblesse vaticane médiévale est-elle l'héritière de cette aristocratie locale moribonde ? La logique le voudrait, mais la preuve historique reste à faire. ■



Une institution en crise
Dans cette fresque de Cesare Maccari, peinte en 1889, intitulée *Cicéron accuse Catilina de conspiration au Sénat*, l'assemblée est représentée à un moment critique de son histoire. *Palais Madame, Rome.*

AKG-IMAGES

ÉMILIE FORMOSO
JOURNALISTE

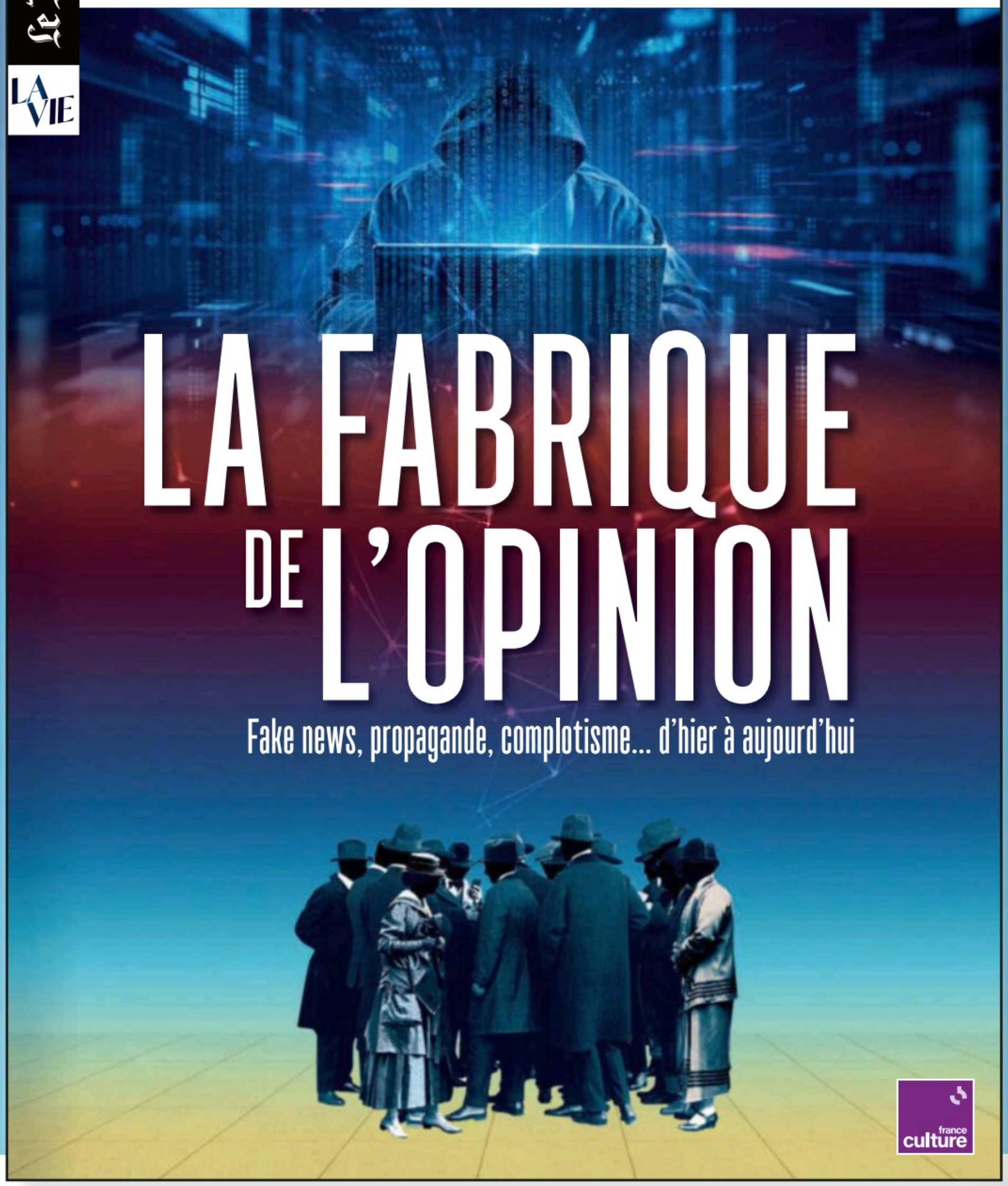
? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrierdeslecteurs@mp.com.fr

NOUVEAU

Le Monde LA VIE

Le Monde LA VIE
HORS-SÉRIE



LA FABRIQUE DE L'OPINION

Fake news, propagande, complotisme… d'hier à aujourd'hui

france culture

LA FABRIQUE DE L'OPINION
UN HORS-SÉRIE DE 132 PAGES - **12,90 €**
CHEZ VOTRE **MARCHAND DE JOURNAUX**
ET SUR **BOUTIQUE.LAVIE.FR**

HISTOIRE & CIVILISATIONS

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

PIXABAY

26 PAGES DE DOSSIER

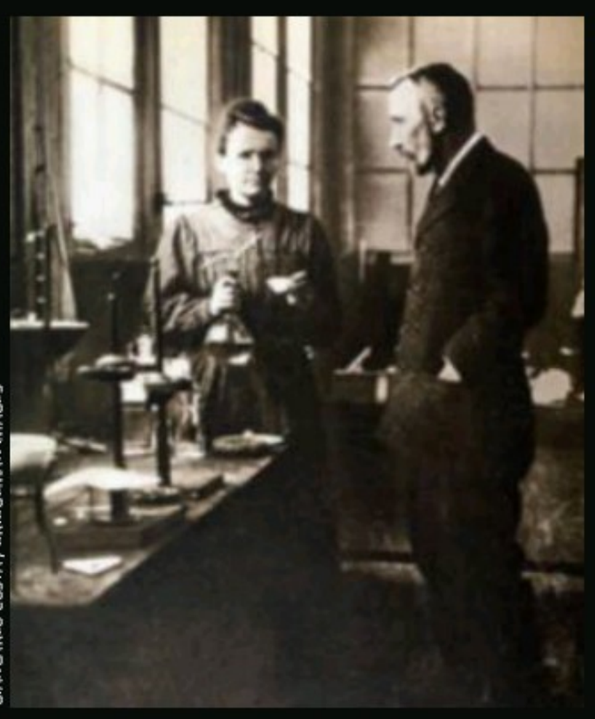
INCAS

L'ÉCLAT D'UNE CIVILISATION

Pour mieux approcher les Incas, doit-on s'éloigner des récits des conquérants espagnols ? Les découvertes majeures récentes nous invitent à réévaluer nos connaissances sur le plus grand empire de l'Amérique précolombienne.

SCALA, FLORENCE

ET AUSSI...



GIANCARLO COSTA / BRIDGEMAN IMAGES

LA RADIOACTIVITÉ

Des rayons X à la bombe H, sa découverte a marqué l'histoire du XX^e^ siècle... pour le meilleur et pour le pire.

LE SAC DE CONSTANTINOPLE

En 1204, les Vénitiens, en quête de fonds pour la quatrième croisade, pillent la richissime capitale byzantine.

SISSI

Ses poèmes à charge contre la cour d'Autriche dévoilent de l'impératrice une image moins idyllique que celle du cinéma.

ALBUM